




Sir Thomas Francis Fremantle

Baronet.


BIBLIOTHECA
Ottaviensis

# RÉPERTOIRE

## GÉNÉRAL

# DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME TREIZIÈME.

*Voltaire. 4.*

VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

# RÉPERTOIRE

## GÉNÉRAL

# DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XIII.

Premier Ordre.

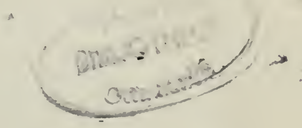
A PARIS,

Chez MÉNARD et RAYMOND, Libraires-Editeurs, rue des Grands Augustins, N.° 25;

ET A VERSAILLES,

Chez LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.



# L'ORPHELIN

## DE LA CHINE,

### TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 20 août 1755.

---

## A MONSEIGNEUR LE MARÉCHAL

# DUC DE RICHELIEU,

PAIR DE FRANCE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, COMMANDANT EN LANGUEDOC, L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE.

Je voudrois, Monseigneur, vous présenter de beau marbre comme les Génois, et je n'ai que des figures chinoises à vous offrir. Ce petit ouvrage ne paroît pas fait pour vous; il n'y a aucun héros dans cette pièce qui ait réuni tous les suffrages par les agrémens de son esprit, ni qui ait soutenu une république prête à succomber, ni qui ait imaginé de renverser une colonne anglaise avec quatre canons. Je sens mieux que personne le peu que je vous offre; mais tout se pardonne à un attachement de quarante années. On dira peut-être qu'au pied des Alpes, et vis-à-vis des neiges éternelles où je me suis retiré, et où je devois n'être que philosophe, j'ai succombé à la vanité d'imprimer que ce qu'il y a eu de plus brillant sur les bords de la Seine ne m'a jamais oublié. Cepen-

dant je n'ai consulté que mon cœur; il me conduit seul; il a toujours inspiré mes actions et mes paroles : il se trompe quelquefois, vous le savez, mais ce n'est pas après des épreuves si longues. Permettez donc que, si cette foible tragédie peut durer quelque temps après moi, on sache que l'auteur ne vous a pas été indifférent; permettez qu'on apprenne que, si votre oncle fonda des beaux arts en France, vous les avez soutenus dans leur décadence.

L'idée de cette tragédie me vint, il y a quelque temps, à la lecture de l'Orphelin de Tchao, tragédie chinoise, traduite par le P. Brémare, qu'on trouve dans le recueil que le P. du Halde a donné au public. Cette pièce chinoise fut composée au quatorzième siècle, sous la dynastie même de Gengis-Kan. C'est une nouvelle preuve que les vainqueurs tartares ne changèrent point les mœurs de la nation vaincue; ils protégèrent tous les arts établis à la Chine; ils adoptèrent toutes ses lois.

Voilà un grand exemple de la supériorité naturelle que donnent la raison et le génie sur la force aveugle et barbare; et les Tartares ont deux fois donné cet exemple. Car, lorsqu'ils ont conquis encore ce grand empire, au commencement

du siècle passé, ils se sont soumis une seconde fois à la sagesse des vaincus; et les deux peuples n'ont formé qu'une nation gouvernée par les plus anciennes lois du monde : événement frappant, qui a été le premier but de mon ouvrage.

La tragédie chinoise, qui porte le nom de l'Orphelin, est tirée d'un recueil immense des pièces de théâtre de cette nation : elle cultivoit depuis plus de trois mille ans cet art, inventé un peu plus tard par les Grecs, de faire des portraits vivans des actions des hommes, et d'établir de ces écoles de morale, où l'on enseigne la vertu en action et en dialogues. Le poème dramatique ne fut donc long-temps en honneur que dans ce vaste pays de la Chine, séparé et ignoré du reste du monde, et dans la seule ville d'Athènes. Rome ne le cultiva qu'au bout de quatre cents années. Si vous le cherchez chez les Perses, chez les Indiens, qui passent pour des peuples inventeurs, vous ne l'y trouvez pas; il n'y est jamais parvenu. L'Asie se contentoit des fables de Pilpay et de Lokman, qui renferment toute la morale, et qui instruisent en allégories toutes les nations et tous les siècles.

Il semble qu'après avoir fait parler les animaux, il n'y eut qu'un pas à faire pour faire parler les hommes, pour les introduire sur la scène, pour

former l'art dramatique : cependant ces peuples ingénieux ne s'en avisèrent jamais. On doit inférer de là que les Chinois, les Grecs et les Romains, sont les seuls peuples anciens qui aient connu le véritable esprit de la société. Rien, en effet, ne rend les hommes plus sociables, n'adoucit plus leurs mœurs, ne perfectionne plus leur raison, que de les rassembler pour leur faire goûter ensemble les plaisirs purs de l'esprit : aussi nous voyons qu'à peine Pierre le Grand eut policé la Russie, et bâti Pétersbourg, que les théâtres s'y sont établis. Plus l'Allemagne s'est perfectionnée, et plus nous l'avons vue adopter nos spectacles : le peu de pays où ils n'étoient pas reçus dans le siècle passé n'étoient pas mis au rang des pays civilisés.

L'Orphelin de Tchao est un monument précieux qui sert plus à faire connoître l'esprit de la Chine que toutes les relations qu'on a faites et qu'on fera jamais de ce vaste empire. Il est vrai que cette pièce est toute barbare en comparaison des bons ouvrages de nos jours; mais aussi c'est un chef-d'œuvre, si on le compare à nos pièces du quatorzième siècle. Certainement nos troubadours, notre bazoche, la société des enfans sans souci, et de la mère-sotte, n'approchoient pas de

l'auteur chinois. Il faut encore remarquer que cette pièce est écrite dans la langue des mandarins, qui n'a point changé, et qu'à peine entendons-nous la langue qu'on parloit du temps de Louis XII et de Charles VIII.

On ne peut comparer l'Orphelin de Tchao qu'aux tragédies françaises et espagnoles du dix-septième siècle, qui ne laissent pas encore de plaire au-delà des Pyrénées et de la mer. L'action de la pièce chinoise dure vingt-cinq ans, comme dans les farces monstrueuses de Shakespear et de Lopez de Vega, qu'on a nommées tragédies; c'est un entassement d'événemens incroyables. L'ennemi de la maison de Tchao veut d'abord en faire périr le chef, en lâchant sur lui un gros dogue, qu'il fait croire être doué de l'instinct de découvrir les criminels, comme Jacques Aymard, parmi nous, devinoit les voleurs par sa baguette. Ensuite il suppose un ordre de l'empereur, et envoie à son ennemi Tchao une corde, du poison et un poignard. Tchao chante selon l'usage, et se coupe la gorge en vertu de l'obéissance que tout homme sur la terre doit de droit divin à un empereur de la Chine. Le persécuteur fait mourir trois cents personnes de la maison de Tchao. La princesse veuve accouche de l'Orphe-

lin. On dérobe cet enfant à la fureur de celui qui a exterminé toute la maison, et qui veut encore faire périr au berceau le seul qui reste. Cet exterminateur ordonne qu'on égorge dans les villages d'alentour tous les enfans, afin que l'orphelin soit enveloppé dans la destruction générale.

On croit lire les Mille et une Nuits en action et en scènes; mais, malgré l'incroyable, il y règne de l'intérêt; et, malgré la foule des événemens, tout est de la clarté la plus lumineuse : ce sont deux grands mérites en tout temps et chez toutes les nations; et ce mérite manque à beaucoup de nos pièces modernes. Il est vrai que la pièce chinoise n'a pas d'autres beautés : unité de temps et d'action, développemens de sentimens, peinture des mœurs, éloquence, raison, passion, tout lui manque; et cependant, comme je l'ai déjà dit, l'ouvrage est supérieur à tout ce que nous faisions alors.

Comment les Chinois, qui, au quatorzième siècle, et si long-temps auparavant, savoient faire de meilleurs poèmes dramatiques que tous les Européens, sont-ils restés toujours dans l'enfance grossière de l'art, tandis qu'à force de soins et de temps notre nation est parvenue à produire environ une douzaine de pièces qui, si elles ne sont

pas parfaites, sont pourtant fort au-dessus de tout ce que le reste de la terre a jamais produit en ce genre? Les Chinois, comme les autres Asiatiques, sont demeurés aux premiers élémens de la poésie, de l'éloquence, de la physique, de l'astronomie, de la peinture, connus par eux si long-temps avant nous. Il leur a été donné de commencer en tout plus tôt que les autres peuples, pour ne faire ensuite aucun progrès. Ils ont ressemblé aux anciens Egyptiens, qui, ayant d'abord enseigné les Grecs, finirent par n'être pas capables d'être leurs disciples.

Ces Chinois chez qui nous avons voyagé à travers tant de périls, ces peuples de qui nous avons obtenu avec tant de peine la permission de leur apporter l'argent de l'Europe, et de venir les instruire, ne savent pas encore à quel point nous leur sommes supérieurs; ils ne sont pas assez avancés pour oser seulement vouloir nous imiter. Nous avons puisé dans leur histoire des sujets de tragédie, et ils ignorent si nous avons une histoire.

Le célèbre abbé Metastasio a pris pour sujet d'un de ses poèmes dramatiques le même sujet à peu près que moi, c'est-à-dire un orphelin échappé au carnage de sa maison, et il a puisé cette aven-

ture dans une dynastie qui régnoit neuf cents ans avant notre ère.

La tragédie chinoise de l'Orphelin de Tchao est tout un autre sujet. J'en ai choisi un tout différent encore des deux autres, et qui ne leur ressemble que par le nom. Je me suis arrêté à la grande époque de Gengis-Kan, et j'ai voulu peindre les mœurs des Tartares et des Chinois. Les aventures les plus intéressantes ne sont rien quand elles ne peignent pas les mœurs ; et cette peinture, qui est un des plus grands secrets de l'art, n'est encore qu'un amusement frivole quand elle n'inspire pas la vertu.

J'ose dire que depuis la Henriade jusqu'à Zaïre, et jusqu'à cette pièce chinoise, bonne ou mauvaise, tel a été toujours le principe qui m'a inspiré ; et que, dans l'histoire du siècle de Louis XIV, j'ai célébré mon roi et ma patrie, sans flatter ni l'un ni l'autre. C'est dans un tel travail que j'ai consumé plus de quarante années. Mais voici ce que dit un auteur chinois traduit en espagnol par le célèbre Navarette :

« Si tu composes quelque ouvrage, ne
» montre qu'à tes amis : crains le public et tes
» confrères : car on falsifiera, on empoisonnera
» ce que tu auras fait, et on t'imputera ce que

» tu n'auras pas fait. La calomnie, qui a cent
» trompettes, les fera sonner pour te perdre,
» tandis que la vérité, qui est muette, restera
» auprès de toi. Le célèbre Ming fut accusé d'a-
» voir mal pensé du Tien et du Li, et de l'em-
» pereur Vang; on trouva le vieillard moribond
» qui achevoit le panégyrique de Vang, et un
» hymne au Tien et au Li, etc. »

## PERSONNAGES.

GENGIS-KAN, empereur tartare.
OCTAR, } guerriers tartares.
OSMAN, }
ZAMTI, mandarin lettré.
IDAMÉ, femme de Zamti.
ASSÉLI, attachée à Idamé.
ÉTAN, attaché à Zamti.

La scène est dans un palais de mandarins, qui tient au palais impérial, dans la ville de Cambalu, aujourd'hui Pékin.

# L'ORPHELIN
# DE LA CHINE,
## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Se peut-il qu'en ce temps de désolation,
En ce jour de carnage et de destruction,
Quand ce palais sanglant, ouvert à des Tartares,
Tombe avec l'univers sous ces peuples barbares,
Dans cet amas affreux de publiques horreurs,
Il soit encor pour moi de nouvelles douleurs?

ASSÉLI.

Eh! qui n'éprouve, hélas! dans la perte commune,
Les tristes sentimens de sa propre infortune?
Qui de nous vers le ciel n'élève pas ses cris
Pour les jours d'un époux, ou d'un père, ou d'un fils?

Dans cette vaste enceinte, au Tartare inconnue,
Où le roi déroboit à la publique vue
Ce peuple désarmé de paisibles mortels,
Interprètes des lois, ministres des autels,
Vieillards, femmes, enfans, troupeau foible et timide,
Dont n'a point approché cette guerre homicide,
Nous ignorons encore à quelle atrocité
Le vainqueur insolent porte sa cruauté.
Nous entendons gronder la foudre et les tempêtes.
Le dernier coup approche, et vient frapper nos têtes.

IDAMÉ.

O fortune! ô pouvoir au-dessus de l'humain!
Chère et triste Asséli, sais-tu quelle est la main
Qui du Catai sanglant presse le vaste empire,
Et qui s'appesantit sur tout ce qui respire?

ASSÉLI.

On nomme ce tyran du nom de roi des rois.
C'est ce fier Gengis-Kan, dont les affreux exploits
Font un vaste tombeau de la superbe Asie.
Octar, son lieutenant déjà dans sa furie,
Porte au palais, dit-on, le fer et les flambeaux.
Le Catai passe enfin sous des maîtres nouveaux.
Cette ville, autrefois souveraine du monde,
Nage de tous côtés dans le sang qui l'inonde,
Voilà ce que cent voix, en sanglots superflus,
Ont appris dans ces lieux à mes sens éperdus.

IDAMÉ.

Sais-tu que ce tyran de la terre interdite,
Sous qui de cet Etat la fin se précipite,
Ce destructeur des rois, de leur sang abreuvé,
Est un Scythe, un soldat dans la poudre élevé,

Un guerrier vagabond de ces déserts sauvages,
Climat qu'un ciel épais ne couvre que d'orages?
C'est lui qui, sur les siens briguant l'autorité,
Tantôt fort et puissant, tantôt persécuté,
Vint jadis à tes yeux, dans cette auguste ville,
Aux portes du palais demander un asile.
Son nom est Témugin; c'est t'en apprendre assez.

ASSÉLI.

Quoi! c'est lui dont les vœux vous furent adressés!
Quoi! c'est ce fugitif, dont l'amour et l'hommage
A vos parens surpris parurent un outrage!
Lui qui traîne après lui tant de rois ses suivans,
Dont le nom seul impose au reste des vivans!

IDAMÉ.

C'est lui-même, Asséli: son superbe courage,
Sa future grandeur, brilloient sur son visage.
Tout sembloit, je l'avoue, esclave auprès de lui;
Et lorsque de la cour il mendioit l'appui,
Inconnu, fugitif, il ne parloit qu'en maître.
Il m'aimoit; et mon cœur s'en applaudit peut-être:
Peut-être qu'en secret je tirois vanité
D'adoucir ce lion dans mes fers arrêté,
De plier à nos mœurs cette grandeur sauvage,
D'instruire à nos vertus son féroce courage,
Et de le rendre enfin, grâces à ces liens,
Digne un jour d'être admis parmi nos citoyens.
Il eût servi l'Etat, qu'il détruit par la guerre:
Un refus a produit les malheurs de la terre.
De nos peuples jaloux tu connois la fierté.
De nos arts, de nos lois l'auguste antiquité,

Une religion de tout temps épurée,
De cent siècles de gloire une suite avérée,
Tout nous interdisoit, dans nos préventions,
Une indigne alliance avec les nations.
Enfin un autre hymen, un plus saint nœud m'engage;
Le vertueux Zamti mérita mon suffrage.
Qui l'eût cru, dans ces temps de paix et de bonheur,
Qu'un Scythe méprisé seroit notre vainqueur?
Voilà ce qui m'alarme, et qui me désespère.
J'ai refusé sa main; je suis épouse et mère:
Il ne pardonne pas: il se vit outrager;
Et l'univers sait trop s'il aime à se venger.
Etrange destinée, et revers incroyable!
Est-il possible, ô dieu, que ce peuple innombrable
Sous le glaive du Scythe expire sans combats,
Comme de vils troupeaux que l'on mène au trépas?

ASSÉLI.

Les Coréens, dit-on, rassembloient une armée;
Mais nous ne savons rien que par la renommée,
Et tout nous abandonne aux mains des destructeurs.

IDAMÉ.

Que cette incertitude augmente mes douleurs!
J'ignore à quel excès parviennent nos misères,
Si l'empereur encore au palais de ses pères
A trouvé quelque asile, ou quelque défenseur,
Si la reine est tombée aux mains de l'oppresseur,
Si l'un et l'autre touche à son heure fatale.
Hélas! ce dernier fruit de leur foi conjugale,
Ce malheureux enfant, à nos soins confié,
Excite encor ma crainte, ainsi que ma pitié.

Mon époux au palais porte un pied téméraire;
Une ombre de respect pour son saint ministère
Peut-être adoucira ces vainqueurs forcenés.
On dit que ces brigands aux meurtres acharnés
Qui remplissent de sang la terre intimidée,
Ont d'un dieu cependant conservé quelque idée;
Tant la nature même, en toute nation,
Grava l'Etre suprême et la religion!
Mais je me flatte en vain qu'aucun respect les touche;
La crainte est dans mon cœur, et l'espoir dans ma bouche.
Je me meurs...

## SCÈNE II.

### ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Est-ce vous, époux infortuné?
Notre sort sans retour est-il déterminé?
Hélas! qu'avez-vous vu?

ZAMTI.

Ce que je tremble à dire.
Le malheur est au comble; il n'est plus, cet empire:
Sous le glaive étranger j'ai vu tout abattu.
De quoi nous a servi d'adorer la vertu?
Nous étions vainement, dans une paix profonde,
Et les législateurs et l'exemple du monde;
Vainement par nos lois l'univers fut instruit:
La sagesse n'est rien; la force a tout détruit.
J'ai vu de ces brigands la horde hyperborée,
Par des fleuves de sang se frayant une entrée,

Sur les corps entassés de nos frères mourans,
Portant partout le glaive et les feux dévorans.
Ils pénètrent en foule à la demeure auguste
Où de tous les humains le plus grand, le plus juste,
D'un front majestueux attendoit le trépas.
La reine évanouie étoit entre ses bras.
De leurs nombreux enfans ceux en qui le courage
Commençoit vainement à croître avec leur âge,
Et qui pouvoient mourir les armes à la main,
Etoient déjà tombés sous le fer inhumain.
Il restoit près de lui ceux dont la tendre enfance
N'avoit que la foiblesse et des pleurs pour défense;
On les voyoit encore autour de lui pressés,
Tremblans à ses genoux qu'ils tenoient embrassés.
J'entre par des détours inconnus au vulgaire;
J'approche en frémissant de ce malheureux père;
Je vois ces vils humains, ces monstres des déserts,
A notre auguste maître osant donner des fers,
Traîner dans son palais, d'une main sanguinaire,
Le père, les enfans, et leur mourante mère.

IDAMÉ.

C'est donc là leur destin! Quel changement, ô cieux!

ZAMTI.

Ce prince infortuné tourne vers moi les yeux;
Il m'appelle, il me dit, dans la langue sacrée
Du conquérant tartare et du peuple ignorée:
« Conserve au moins le jour au dernier de mes fils. »
Jugez si mes sermens et mon cœur l'ont promis;
Jugez de mon devoir quelle est la voix pressante.
J'ai senti ranimer ma force languissante;

J'ai revolé vers vous. Les ravisseurs sanglans
Ont laissé le passage à mes pas chancelans ;
Soit que dans les fureurs de leur horrible joie,
Au pillage acharnés, occupés de leur proie,
Leur superbe mépris ait détourné les yeux ;
Soit que cet ornement d'un ministre des cieux,
Ce symbole sacré du grand dieu que j'adore,
A la férocité puisse imposer encore ;
Soit qu'enfin ce grand dieu, dans ses profonds desseins,
Pour sauver cet enfant qu'il a mis dans mes mains,
Sur leurs yeux vigilans répandant un nuage,
Ait égaré leur vue, ou suspendu leur rage.

IDAMÉ.

Seigneur, il seroit temps encor de le sauver :
Qu'il parte avec mon fils; je les puis enlever :
Ne désespérons point, et préparons leur fuite ;
De notre prompt départ qu'Etan ait la conduite.
Allons vers la Corée, au rivage des mers,
Aux lieux où l'Océan ceint ce triste univers.
La terre a des déserts et des antres sauvages ;
Portons-y ces enfans, tandis que les ravages
N'inondent point encor ces asiles sacrés,
Eloignés du vainqueur, et peut-être ignorés.
Allons ; le temps est cher, et la plainte inutile.

ZAMTI.

Hélas ! le fils des rois n'a pas même un asile !
J'attends les Coréens; ils viendront, mais trop tard :
Cependant la mort vole au pied de ce rempart.
Saisissons, s'il se peut, le moment favorable
De mettre en sûreté ce gage inviolable.

## SCÈNE III.

### ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, ÉTAN.

ZAMTI.

Etan, où courez-vous, interdit, consterné?

IDAMÉ.

Fuyons de ce séjour au Scythe abandonné.

ÉTAN.

Vous êtes observés; la fuite est impossible;
Autour de notre enceinte une garde terrible
Aux peuples consternés offre de toutes parts
Un rempart hérissé de piques et de dards.
Les vainqueurs ont parlé; l'esclavage en silence
Obéit à leurs voix dans cette ville immense;
Chacun reste immobile et de crainte et d'horreur
Depuis que sous le glaive est tombé l'empereur.

ZAMTI.

Il n'est donc plus!

IDAMÉ.

O cieux!

ÉTAN.

De ce nouveau carnage
Qui pourra retracer l'épouvantable image?
Son épouse, ses fils sanglans et déchirés...
O famille de dieux sur la terre adorés!
Que vous dirai-je? hélas! leurs têtes exposées
Du vainqueur insolent excitent les risées,

Tandis que leurs sujets, tremblant de murmurer,
Baissent des yeux mourans qui craignent de pleurer.
De nos honteux soldats les phalanges errantes
A genoux ont jeté leurs armes impuissantes.
Les vainqueurs fatigués dans nos murs asservis,
Lassés de leur victoire et de sang assouvis,
Publiant à la fin le terme du carnage,
Ont, au lieu de la mort, annoncé l'esclavage.
Mais d'un plus grand désastre on nous menace encor;
On prétend que ce roi des fiers enfans du Nord,
Gengis-Kan, que le ciel envoya pour détruire,
Dont les seuls lieutenans oppriment cet empire,
Dans nos murs autrefois inconnu, dédaigné,
Vient, toujours implacable, et toujours indigné,
Consommer sa colère et venger son injure.
Sa nation farouche est d'une autre nature
Que les tristes humains qu'enferment nos remparts:
Ils habitent des champs, des tentes et des chars;
Ils se croiroient gênés dans cette ville immense;
De nos arts, de nos lois la beauté les offense.
Ces brigands vont changer en d'éternels déserts
Les murs que si long-temps admira l'univers.

IDAMÉ.

Le vainqueur vient sans doute armé de la vengeance.
Dans mon obscurité j'avois quelque espérance;
Je n'en ai plus. Les cieux, à nous nuire attachés,
Ont éclairé la nuit où nous étions cachés.
Trop heureux les mortels inconnus à leur maître!

ZAMTI.

Les nôtres sont tombés: le juste ciel peut-être

Voudra pour l'Orphelin signaler son pouvoir :
Veillons sur lui ; voilà notre premier devoir.
Que nous veut ce tartare ?

IDAMÉ.

O ciel, prends ma défense.

## SCÈNE IV.

### OCTAR, ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI, GARDES.

OCTAR.

Esclaves, écoutez ; que votre obéissance
Soit l'unique réponse aux ordres de ma voix.
Il reste encore un fils du dernier de vos rois ;
C'est vous qui l'élevez : votre soin téméraire
Nourrit un ennemi dont il faut se défaire.
Je vous ordonne, au nom du vainqueur des humains,
De remettre aujourd'hui cet enfant dans mes mains.
Je vais l'attendre : allez ; qu'on m'apporte ce gage.
Pour peu que vous tardiez, le sang et le carnage
Vont de mon maître encor signaler le courroux,
Et la destruction commencera par vous.
La nuit vient, le jour fuit ; vous, avant qu'il finisse,
Si vous aimez la vie, allez, qu'on obéisse.

## SCÈNE V.

### ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Ou sommes-nous réduits ? O monstres ! ô terreur !
Chaque instant fait éclore une nouvelle horreur,

Et produit des forfaits dont l'ame intimidée
Jusqu'à ce jour de sang n'avoit point eu d'idée.
Vous ne répondez rien ; vos soupirs élancés
Au ciel qui nous accable en vain sont adressés.
Enfant de tant de rois, faut-il qu'on sacrifie
Aux ordres d'un soldat ton innocente vie ?

ZAMTI.

J'ai promis, j'ai juré de conserver ses jours.

IDAMÉ.

De quoi lui serviront vos malheureux secours ?
Qu'importent vos sermens, vos stériles tendresses?
Etes-vous en état de tenir vos promesses ?
N'espérons plus.

ZAMTI.

Ah ciel! Eh quoi! vous voudriez
Voir du fils de mes rois les jours sacrifiés ?

IDAMÉ.

Non, je n'y puis penser sans des torrens de larmes,
Et si je n'étois mère, et si, dans mes alarmes,
Le ciel me permettoit d'abréger un destin
Nécessaire à mon fils élevé dans mon sein,
Je vous dirois, mourons, et, lorsque tout succombe,
Sur les pas de nos rois descendons dans la tombe.

ZAMTI.

Après l'atrocité de leur indigne sort,
Qui pourroit redouter et refuser la mort?
Le coupable la craint, le malheureux l'appelle,
Le brave la défie et marche au-devant d'elle;
Le sage, qui l'attend, la reçoit sans regrets.

IDAMÉ.

Quels sont en me parlant vos sentimens secrets?

Vous baissez vos regards, vos cheveux se hérissent,
Vous pâlissez, vos yeux de larmes se remplissent:
Mon cœur répond au vôtre; il sent tous vos tourmens
Mais que résolvez-vous?

ZAMTI.

De garder mes sermens.
Auprès de cet enfant allez, daignez m'attendre.

IDAMÉ.

Mes prières, mes cris pourront-ils le défendre?

## SCÈNE VI.

### ZAMTI, ÉTAN.

ÉTAN.

Seigneur, votre pitié ne peut le conserver.
Ne songez qu'à l'Etat, que sa mort peut sauver:
Pour le salut du peuple il faut bien qu'il périsse.

ZAMTI.

Oui; je vois qu'il faut faire un triste sacrifice.
Ecoute : cet empire est-il cher à tes yeux?
Reconnois-tu ce dieu de la terre et des cieux,
Ce dieu que sans mélange annonçoient nos ancêtres,
Méconnu par le bonze, insulté par nos maîtres?

ÉTAN.

Dans nos communs malheurs il est mon seul appui;
Je pleure la patrie, et n'espère qu'en lui.

ZAMTI.

Jure ici par son nom, par sa toute-puissance,
Que tu conserveras dans l'éternel silence
Le secret qu'en ton sein je dois ensevelir.
Jure-moi que tes mains oseront accomplir

Ce

Ce que les intérêts et les lois de l'empire,
Mon devoir, et mon dieu, vont par moi te prescrire.

ÉTAN.

Je le jure; et je veux, dans ces murs désolés,
Voir nos malheurs communs sur moi seul assemblés,
Si, trahissant vos vœux, et démentant mon zèle,
Ou ma bouche, ou ma main, vous étoit infidèle.

ZAMTI.

Allons, il ne m'est plus permis de reculer.

ÉTAN.

De vos yeux attendris je vois des pleurs couler.
Hélas! de tant de maux les atteintes cruelles
Laissent donc place encore à des larmes nouvelles!

ZAMTI.

On a porté l'arrêt! rien ne peut le changer!

ÉTAN.

On presse; et cet enfant, qui vous est étranger...

ZAMTI.

Etranger! lui, mon roi!

ÉTAN.

Notre roi fut son père;
Je le sais, j'en frémis : parlez, que dois-je faire?

ZAMTI.

On compte ici mes pas; j'ai peu de liberté.
Sers-toi de la faveur de ton obscurité.
De ce dépôt sacré tu sais quel est l'asile :
Tu n'es point observé; l'accès t'en est facile.
Cachons pour quelque temps cet enfant précieux
Dans le sein des tombeaux bâtis par ses aïeux.
Nous remettrons bientôt au chef de la Corée
Ce tendre rejeton d'une tige adorée.

Il peut ravir du moins à nos cruels vainqueurs
Ce malheureux enfant, l'objet de leurs terreurs ;
Il peut sauver mon roi. Je prends sur moi le reste.

ÉTAN.

Et que deviendrez-vous sans ce gage funeste ?
Que pourrez-vous répondre au vainqueur irrité ?

ZAMTI.

J'ai de quoi satisfaire à sa férocité.

ÉTAN.

Vous, Seigneur ?

ZAMTI.

O nature ! ô devoir tyrannique !

ÉTAN.

Eh bien ?

ZAMTI.

Dans son berceau saisis mon fils unique.

ÉTAN.

Votre fils !

ZAMTI.

Songe au roi que tu dois conserver.
Prends mon fils... que son sang... je ne puis achever.

ÉTAN.

Ah ! que m'ordonnez-vous ?

ZAMTI.

Respecte ma tendresse ;
Respecte mon malheur, et surtout ma foiblesse :
N'oppose aucun obstacle à cet ordre sacré,
Et remplis ton devoir après l'avoir juré.

ÉTAN.

Vous m'avez arraché ce serment téméraire.
A quel devoir affreux me faut-il satisfaire ?

J'admire avec horreur ce dessein généreux ;
Mais si mon amitié....

ZAMTI.

C'en est trop, je le veux.
Je suis père; et ce cœur qu'un tel arrêt déchire,
S'en est dit cent fois plus que tu ne peux m'en dire.
J'ai fait taire le sang, fais taire l'amitié.
Pars.

ÉTAN.

Il faut obéir.

ZAMTI.

Laisse-moi, par pitié.

## SCÈNE VII.

ZAMTI.

J'ai fait taire le sang! Ah! trop malheureux père!
J'entends trop cette voix si fatale et si chère.
Ciel! impose silence aux cris de ma douleur!
Mon épouse, mon fils, me déchirent le cœur.
De ce cœur effrayé cache-moi la blessure.
L'homme est trop foible, hélas! pour domter la nature:
Que peut-il par lui-même? achève, soutiens-moi;
Affermis la vertu prête à tomber sans toi.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE SECOND.

---

### SCÈNE I.

ZAMTI.

Étan auprès de moi tarde trop à se rendre :
Il faut que je lui parle; et je crains de l'entendre.
Je tremble malgré moi de son fatal retour.
O mon fils! mon cher fils! as-tu perdu le jour?
Aura-t-on consommé ce fatal sacrifice?
Je n'ai pu de ma main te conduire au supplice;
Je n'en eus pas la force : en ai-je assez au moins
Pour apprendre l'effet de mes funestes soins?
En ai-je encore assez pour cacher mes alarmes?

### SCÈNE II.

ZAMTI, ÉTAN.

ZAMTI.

Viens, ami... je t'entends... je sais tout par tes larmes.

ÉTAN.

Votre malheureux fils...

ZAMTI.

Arrête, parle-moi
De l'espoir de l'empire, et du fils de mon roi;
Est-il en sûreté?

ÉTAN.

Les tombeaux de ses pères
Cachent à nos tyrans sa vie et ses misères.
Il vous devra des jours pour souffrir commencés.
Présent fatal peut-être!

ZAMTI.

Il vit : c'en est assez.
O vous, à qui je rends ces services fidèles!
O mes rois! pardonnez mes larmes paternelles.

ÉTAN.

Osez-vous en ces lieux gémir en liberté?

ZAMTI.

Où porter ma douleur et ma calamité?
Et comment désormais soutenir les approches,
Le désespoir, les cris, les éternels reproches,
Les imprécations d'une mère en fureur?
Encor si nous pouvions prolonger son erreur!

ÉTAN.

On a ravi son fils dans sa fatale absence :
A nos cruels vainqueurs on conduit son enfance;
Et soudain j'ai volé pour donner mes secours
Au royal orphelin dont on poursuit les jours.

ZAMTI.

Ah! du moins, cher Etan, si tu pouvois lui dire
Que nous avons livré l'héritier de l'empire,
Que j'ai caché mon fils, qu'il est en sûreté!
Imposons quelque temps à sa crédulité.
Hélas! la vérité si souvent est cruelle!
On l'aime; et les humains sont malheureux par elle.
Allons... ciel! elle-même approche de ces lieux;
La douleur et la mort sont peintes dans ses yeux.

## SCÈNE III.

### ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Qu'ai-je vu? Qu'a-t-on fait? Barbare, est-il possible?
L'avez-vous commandé ce sacrifice horrible?
Non, je ne puis le croire; et le ciel irrité
N'a pas dans votre sein mis tant de cruauté.
Non, vous ne serez point plus dur et plus barbare
Que la loi du vainqueur, et le fer du Tartare.
Vous pleurez, malheureux!

ZAMTI.

Ah! pleurez avec moi;
Mais avec moi songez à sauver votre roi.

IDAMÉ.

Que j'immole mon fils!

ZAMTI.

Telle est notre misère:
Vous êtes citoyenne avant que d'être mère.

IDAMÉ.

Quoi! sur toi la nature a si peu de pouvoir!

ZAMTI.

Elle n'en a que trop, mais moins que mon devoir;
Et je dois plus au sang de mon malheureux maître,
Qu'à cet enfant obscur à qui j'ai donné l'être.

IDAMÉ.

Non, je ne connois point cette horrible vertu.
J'ai vu nos murs en cendre, et ce trône abattu,

J'ai pleuré de nos rois les disgrâces affreuses ;
Mais par quelles fureurs, encor plus douloureuses,
Veux-tu, de ton épouse avançant le trépas,
Livrer le sang d'un fils qu'on ne demande pas ?
Ces rois ensevelis, disparus dans la poudre,
Sont-ils pour toi des dieux dont tu craignes la foudre?
A ces dieux impuissans, dans la tombe endormis,
As-tu fait le serment d'assassiner ton fils ?
Hélas ! grands et petits, et sujets, et monarques,
Distingués un moment par de frivoles marques,
Egaux par la nature, égaux par le malheur,
Tout mortel est chargé de sa propre douleur ;
Sa peine lui suffit, et, dans ce grand naufrage,
Rassembler nos débris, voilà notre partage.
Où serois-je, grand dieu ! si ma crédulité
Eût tombé dans le piége à mes pas présenté ?
Auprès du fils des rois si j'étois demeurée,
La victime aux bourreaux alloit être livrée ;
Je cessois d'être mère, et le même couteau
Sur le corps de mon fils me plongeoit au tombeau.
Grâces à mon amour, inquiète, troublée,
A ce fatal berceau l'instinct m'a rappelée.
J'ai vu porter mon fils à nos cruels vainqueurs ;
Mes mains l'ont arraché des mains des ravisseurs.
Barbare, ils n'ont point eu ta fermeté cruelle ;
J'en ai chargé soudain cette esclave fidèle
Qui soutient de son lait ses misérables jours,
Ces jours qui périssoient sans moi, sans mon secours ;
J'ai conservé le sang du fils et de la mère,
Et j'ose dire encor de son malheureux père.

ZAMTI.

Quoi! mon fils est vivant!

IDAMÉ.

Oui, rends grâces au ciel,
Malgré toi favorable à ton cœur paternel.
Repens-toi.

ZAMTI.

Dieu des cieux, pardonnez cette joie,
Qui se mêle un moment aux pleurs où je me noie!
O ma chère Idamé ! ces momens seront courts :
Vainement de mon fils vous prolongiez les jours;
Vainement vous cachiez cette fatale offrande :
Si nous ne donnons pas le sang qu'on nous demande,
Nos tyrans soupçonneux seront bientôt vengés;
Nos citoyens tremblans, avec nous égorgés,
Vont payer de vos soins les efforts inutiles;
De soldats entourés, nous n'avons plus d'asiles;
Et mon fils, qu'au trépas vous croyez arracher,
A l'œil qui le poursuit ne peut plus se cacher.
Il faut subir son sort.

IDAMÉ.

Ah! cher époux, demeure;
Ecoute-moi du moins.

ZAMTI.

Hélas...! il faut qu'il meure.

IDAMÉ.

Qu'il meure! arrête, tremble, et crains mon désespoir;
Crains sa mère.

ZAMTI.

Je crains de trahir mon devoir.

Abandonnez le vôtre; abandonnez ma vie
Aux détestables mains d'un conquérant impie.
C'est mon sang qu'à Gengis il vous faut demander.
Allez, il n'aura pas de peine à l'accorder.
Dans le sang d'un époux trempez vos mains perfides;
Allez: ce jour n'est fait que pour des parricides.
Rendez vains mes sermens, sacrifiez nos lois,
Immolez votre époux, et le sang de vos rois.

IDAMÉ.

De mes rois! Va, te dis-je, ils n'ont rien à prétendre;
Je ne dois point mon sang en tribut à leur cendre;
Va; le nom de sujet n'est pas plus saint pour nous
Que ces noms si sacrés et de père et d'époux.
La nature et l'hymen, voilà les lois premières,
Les devoirs, les liens des nations entières:
Ces lois viennent des dieux; le reste est des humains.
Ne me fais point haïr le sang des souverains:
Oui, sauvons l'orphelin d'un vainqueur homicide;
Mais ne le sauvons pas au prix d'un parricide;
Que les jours de mon fils n'achètent point ses jours:
Loin de l'abandonner, je vole à son secours;
Je prends pitié de lui; prends pitié de toi-même,
De ton fils innocent, de sa mère qui t'aime.
Je ne menace plus, je tombe à tes genoux.
O père infortuné! cher et cruel époux!
Pour qui j'ai méprisé, tu t'en souviens peut-être,
Ce mortel qu'aujourd'hui le sort a fait ton maître;
Accorde-moi mon fils, accorde-moi ce sang
Que le plus pur amour a formé dans mon flanc,
Et ne résiste point au cri terrible et tendre,
Qu'à tes sens désolés l'amour a fait entendre.

ZAMTI.

Ah! c'est trop abuser du charme et du pouvoir
Dont la nature et vous combattez mon devoir.
Trop foible épouse, hélas! si vous pouviez connoître...

IDAMÉ.

Je suis foible, oui, pardonne; une mère doit l'être.
Je n'aurai point de toi ce reproche à souffrir,
Quand il faudra te suivre, et qu'il faudra mourir.
Cher époux, si tu peux au vainqueur sanguinaire,
A la place du fils, sacrifier la mère,
Je suis prête: Idamé ne se plaindra de rien;
Et mon cœur est encore aussi grand que le tien.

ZAMTI.

Oui, j'en crois ta vertu.

## SCÈNE IV.

OCTAR, ZAMTI, IDAMÉ, GARDES.

OCTAR.

Quoi! vous osez reprendre
Ce dépôt que ma voix vous ordonna de rendre?
Soldats, suivez leurs pas, et me répondez d'eux:
Saisissez cet enfant qu'ils cachent à mes yeux;
Allez: votre empereur en ces lieux va paroître;
Apportez la victime aux pieds de votre maître.
Soldats, veillez sur eux.

ZAMTI.

Je suis prêt d'obéir:
Vous aurez cet enfant.

IDAMÉ.

Je ne le puis souffrir;
Non, vous ne l'obtiendrez, cruels, qu'avec ma vie.

OCTAR.

Qu'on fasse retirer cette femme hardie.
Voici votre empereur; ayez soin d'empêcher
Que tous ces vils captifs osent en approcher.

## SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

On a poussé trop loin le droit de ma conquête.
Que le glaive se cache, et que la mort s'arrête:
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, et j'apporte la paix:
La mort du fils des rois suffit à ma vengeance.
Etouffons dans son sang la fatale semence
Des complots éternels, et des rebellions
Qu'un fantôme de prince inspire aux nations.
Sa famille est éteinte: il vit; il doit la suivre.
Je n'en veux qu'à des rois; mes sujets doivent vivre.
Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les temps;
Respectez-les, ils sont le prix de mon courage:
Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris:
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.

Octar, je vous destine à porter mes drapeaux
Aux lieux où le soleil renaît du sein des eaux.
(*A un de ses suivans.*)
Vous, dans l'Inde soumise, humble dans sa défaite,
Soyez de mes décrets le fidèle interprète,
Tandis qu'en Occident je fais voler mes fils
Des murs de Samarcande aux bords du Tanaïs.
Sortez: demeure, Octar.

## SCÈNE VI.

### GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

En bien! pouvois-tu croire
Que le sort m'élevât à ce comble de gloire?
Je foule aux pieds ce trône, et je règne en des lieux
Où mon front avili n'osa lever les yeux.
Voici donc ce palais, cette superbe ville
Où, caché dans la foule, et cherchant un asile,
J'essuyai les mépris qu'à l'abri du danger
L'orgueilleux citoyen prodigue à l'étranger:
On dédaignoit un Scythe; et la honte et l'outrage
De mes vœux mal conçus devinrent le partage;
Une femme ici même a refusé la main
Sous qui, depuis cinq ans, tremble le genre humain.

OCTAR.

Quoi! dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Quand le monde à vos pieds se prosterne en silence,
D'un tel ressouvenir vous seriez occupé!

GENGIS.

Mon esprit, je l'avoue, en fut toujours frappé.

Des affronts attachés à mon humble fortune
C'est le seul dont je garde une idée importune.
Je n'eus que ce moment de foiblesse et d'erreur :
Je crus trouver ici le repos de mon cœur;
Il n'est point dans l'éclat dont le sort m'environne:
La gloire le promet; l'amour, dit-on, le donne.
J'en conserve un dépit trop indigne de moi;
Mais au moins je voudrois qu'elle connût son roi,
Que son œil entrevît, du sein de la bassesse,
De qui son imprudence outragea la tendresse;
Qu'à l'aspect des grandeurs, qu'elle eût pu partager,
Son désespoir secret servît à me venger.

OCTAR.

Mon oreille, Seigneur, étoit accoutumée
Aux cris de la victoire et de la renommée,
Au bruit des murs fumans renversés sous vos pas,
Et non à ces discours, que je ne conçois pas.

GENGIS.

Non, depuis qu'en ces lieux mon ame fut vaincue,
Depuis que ma fierté fut ainsi confondue,
Mon cœur s'est désormais défendu sans retour
Tous ces vils sentimens qu'ici l'on nomme amour.
Idamé, je l'avoue, en cette ame égarée
Fit une impression que j'avois ignorée.
Dans nos antres du Nord, dans nos stériles champs,
Il n'est point de beauté qui subjugue nos sens;
De nos travaux grossiers les campagnes sauvages
Partageoient l'âpreté de nos mâles courages :
Un poison tout nouveau me surprit en ces lieux;
La tranquille Idamé le portoit dans ses yeux;

Ses paroles, ses traits, respiroient l'art de plaire.
Je rends grâce au refus qui nourrit ma colère;
Son mépris dissipa ce charme suborneur,
Ce charme inconcevable, et souverain du cœur.
Mon bonheur m'eût perdu; mon ame toute entière
Se doit aux grands objets de ma vaste carrière.
J'ai subjugé le monde, et j'aurois soupiré!
Ce trait injurieux, dont je fus déchiré,
Ne rentrera jamais dans mon ame offensée;
Je bannis sans regret cette lâche pensée :
Une femme sur moi n'aura point de pouvoir;
Je la veux oublier, je ne veux point la voir :
Qu'elle pleure à loisir sa fierté trop rebelle;
Octar, je vous défends que l'on s'informe d'elle.

OCTAR.

Vous avez en ces lieux des soins plus importans.

GENGIS.

Oui, je me souviens trop de tant d'égaremens.

## SCÈNE VII.

### GENGIS, OCTAR, OSMAN.

OSMAN.

La victime, Seigneur, alloit être égorgée;
Une garde autour d'elle étoit déjà rangée;
Mais un événement, que je n'attendois pas,
Demande un nouvel ordre, et suspend son trépas :
Une femme éperdue, et de larmes baignée,
Arrive, tend les bras à la garde indignée;
Et nous surprenant tous par ses cris forcenés,
« Arrêtez! c'est mon fils que vous assassinez!

» C'est mon fils! on vous trompe au choix de la victime. »
Le désespoir affreux qui parle et qui l'anime,
Ses yeux, son front, sa voix, ses sanglots, ses clameurs,
Sa fureur intrépide au milieu de ses pleurs,
Tout sembloit annoncer, par ce grand caractère,
Le cri de la nature, et le cœur d'une mère.
Cependant son époux devant nous appelé
Non moins éperdu qu'elle, et non moins accablé,
Mais sombre et recueilli dans sa douleur funeste,
De nos rois, a-t-il dit, voilà ce qui nous reste;
Frappez : voilà le sang que vous me demandez.
De larmes en parlant ses yeux sont inondés.
Cette femme à ces mots d'un froid mortel saisie,
Long-temps sans mouvement, sans couleur, et sans vie,
Ouvrant enfin les yeux, d'horreur appesantis,
Dès qu'elle a pu parler a réclamé son fils :
Le mensonge n'a point des douleurs si sincères;
On ne versa jamais de larmes plus amères.
On doute, on examine, et je reviens confus
Demander à vos pieds vos ordres absolus.

GENGIS.

Je saurai démêler un pareil artifice;
Et qui m'a pu tromper est sûr de son supplice.
Ce peuple de vaincus prétend-il m'aveugler?
Et veut-on que le sang recommence à couler?

OCTAR.

Cette femme ne peut tromper votre prudence :
Du fils de l'empereur elle a conduit l'enfance;
Aux enfans de son maître on s'attache aisément;
Le danger, le malheur ajoute au sentiment;

Le fanatisme alors égale la nature;
Et sa douleur si vraie ajoute à l'imposture.
Bientôt, de son secret perçant l'obscurité,
Vos yeux sur cette nuit répandront la clarté.

GENGIS.

Quelle est donc cette femme?

OCTAR.

On dit qu'elle est unie
A l'un de ces lettrés que respectoit l'Asie,
Qui, trop enorgueillis du faste de leurs lois,
Sur leur vain tribunal osoient braver cent rois.
Leur foule est innombrable: ils sont tous dans les chaînes;
Ils connoîtront enfin des lois plus souveraines:
Zamti, c'est là le nom de cet esclave altier
Qui veilloit sur l'enfant qu'on doit sacrifier.

GENGIS.

Allez interroger ce couple condamnable;
Tirez la vérité de leur bouche coupable;
Que nos guerriers surtout, à leurs postes fixés,
Veillent dans tous les lieux où je les ai placés;
Qu'aucun d'eux ne s'écarte. On parle de surprise,
Les Coréens, dit-on, tentent quelque entreprise;
Vers les rives du fleuve on a vu des soldats.
Nous saurons quels mortels s'avancent au trépas,
Et si l'on veut forcer les enfans de la guerre
A porter le carnage aux bornes de la terre.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

### SCÈNE I.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, TROUPE DE GUERRIERS.

GENGIS.

A-T-ON de ces captifs éclairci l'imposture?
A-t-on connu leur crime et vengé mon injure?
Ce rejeton des rois à leur garde commis
Entre les mains d'Octar est-il enfin remis?

OSMAN.

Il cherche à pénétrer dans ce sombre mystère.
A l'aspect des tourmens, ce mandarin sévère
Persiste en sa réponse avec tranquillité;
Il semble sur son front porter la vérité:
Son épouse en tremblant nous répond par des larmes;
Sa plainte, sa douleur augmente encor ses charmes.
De pitié malgré nous nos cœurs étoient surpris,
Et nous nous étonnions de nous voir attendris:
Jamais rien de si beau ne frappa notre vue.
Seigneur, le croiriez-vous? cette femme éperdue
A vos sacrés genoux demande à se jeter.
« Que le vainqueur des rois daigne enfin m'écouter:
» Il pourra d'un enfant protéger l'innocence;
» Malgré ses cruautés j'espère en sa clémence:

» Puisqu'il est tout-puissant, il sera généreux;
» Pourroit-il rebuter les pleurs des malheureux? »
C'est ainsi qu'elle parle; et j'ai dû lui promettre
Qu'à vos pieds en ces lieux vous daignerez l'admettre.

GENGIS.

De ce mystère enfin je dois être éclairci.
(*A sa suite.*)
Oui, qu'elle vienne : allez, et qu'on l'amène ici.
Qu'elle ne pense pas que par de vaines plaintes,
Des soupirs affectés, et quelques larmes feintes,
Aux yeux d'un conquérant on puisse en imposer:
Les femmes de ces lieux ne peuvent m'abuser;
Je n'ai que trop connu leurs larmes infidèles,
Et mon cœur dès long-temps s'est affermi contre elles.
Elle cherche un honneur dont dépendra son sort;
Et vouloir me tromper, c'est demander la mort.

OSMAN.

Voilà cette captive à vos pieds amenée.

GENGIS.

Que vois-je? est-il possible? ô ciel! ô destinée!
Ne me trompé-je point? est-ce un songe, une erreur?
C'est Idamé! c'est elle! et mes sens.....

## SCÈNE II.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, IDAMÉ, GARDES.

IDAMÉ.

Ah! Seigneur,
Tranchez les tristes jours d'une femme éperdue.
Vous devez vous venger, je m'y suis attendue;

Mais, Seigneur, épargnez un enfant innocent.

GENGIS.

Rassurez-vous ; sortez de cet effroi pressant.....
Ma surprise, Madame, est égale à la vôtre.....
Le destin qui fait tout nous trompa l'un et l'autre.
Les temps sont bien changés : mais si l'ordre des cieux
D'un habitant du Nord, méprisable à vos yeux,
A fait un conquérant sous qui tremble l'Asie,
Ne craignez rien pour vous, votre empereur oublie
Les affronts qu'en ces lieux essuya Témugin.
J'immole à ma victoire, à mon trône, au destin,
Le dernier rejeton d'une race ennemie :
Le repos de l'Etat me demande sa vie :
Il faut qu'entre mes mains ce dépôt soit livré.
Votre cœur sur un fils doit être rassuré ;
Je le prends sous ma garde.

IDAMÉ.

A peine je respire.

GENGIS.

Mais de la vérité, Madame, il faut m'instruire :
Quel indigne artifice ose-t-on m'opposer ?
De vous, de votre époux, qui prétend m'imposer ?

IDAMÉ.

Ah ! des infortunés épargnez la misère.

GENGIS.

Vous savez si je dois haïr ce téméraire.

IDAMÉ.

Vous, Seigneur !

GENGIS.

J'en dis trop, et plus que je ne veux.

IDAMÉ.

Ah! rendez-moi, Seigneur, un enfant malheureux!
Vous me l'avez promis ; sa grâce est prononcée.

GENGIS.

Sa grâce est dans vos mains; ma gloire est offensée,
Mes ordres méprisés, mon pouvoir avili;
En un mot, vous savez jusqu'où je suis trahi.
C'est peu de m'enlever le sang que je demande,
De me désobéir alors que je commande;
Vous êtes dès long-temps instruite à m'outrager:
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je dois me venger.
Votre époux!... ce seul nom le rend assez coupable.
Quel est donc ce mortel pour vous si respectable,
Qui sous ses lois, Madame, a pu vous captiver?
Quel est cet insolent qui pense me braver?
Qu'il vienne.

IDAMÉ.

Mon époux, vertueux et fidèle,
Objet infortuné de ma douleur mortelle,
Servit son dieu, son roi, rendit mes jours heureux.

GENGIS.

Qui!... lui? mais depuis quand formâtes-vous ces nœuds?

IDAMÉ.

Depuis que loin de nous le sort qui vous seconde,
Eut entraîné vos pas pour le malheur du monde.

GENGIS.

J'entends; depuis le jour que je fus outragé,
Depuis que de vous deux je dus être vengé,
Depuis que vos climats ont mérité ma haine.

## SCÈNE III.

GENGIS, OCTAR, OSMAN, *d'un côté;* ZAMTI, IDAMÉ, *de l'autre*, GARDES.

GENGIS.

Parle; as-tu satisfait à ma loi souveraine?
As-tu mis dans mes mains le fils de l'empereur?

ZAMTI.

J'ai rempli mon devoir, c'en est fait; oui, Seigneur.

GENGIS.

Tu sais si je punis la fraude et l'insolence:
Tu sais que rien n'échappe aux coups de ma vengeance;
Que si le fils des rois par toi m'est enlevé,
Malgré ton imposture, il sera retrouvé;
Que son trépas certain va suivre ton supplice.
(*A ses gardes.*)
Mais je veux bien le croire. Allez, et qu'on saisisse
L'enfant que cet esclave a remis en vos mains.
Frappez.

ZAMTI.

Malheureux père!

IDAMÉ.

Arrêtez, inhumains!
Ah! Seigneur, est-ce ainsi que la pitié vous presse?
Est-ce ainsi qu'un vainqueur sait tenir sa promesse!

GENGIS.

Est-ce ainsi qu'on m'abuse, et qu'on croit me jouer?
C'en est trop; écoutez; il faut tout m'avouer.
Sur cet enfant, Madame, expliquez-vous sur l'heure,
Instruisez-moi de tout, répondez, ou qu'il meure.

IDAMÉ.

Eh bien! mon fils l'emporte : et si, dans mon malheur,
L'aveu que la nature arrache à ma douleur
Est encore à vos yeux une offense nouvelle;
S'il faut toujours du sang à votre ame cruelle,
Frappez ce triste cœur qui cède à son effroi,
Et sauvez un mortel plus généreux que moi.
Seigneur, il est trop vrai que notre auguste maître,
Qui, sans vos seuls exploits, n'eût point cessé de l'être,
A remis à mes mains, aux mains de mon époux,
Ce dépôt respectable à tout autre qu'à vous.
Seigneur, assez d'horreurs suivoient votre victoire,
Assez de cruautés ternissoient tant de gloire;
Dans des fleuves de sang tant d'innocens plongés,
L'empereur et sa femme, et cinq fils égorgés,
Le fer de tous côtés dévastant cet empire,
Tous ces champs de carnage auroient dû vous suffire.
Un barbare en ces lieux est venu demander
Ce dépôt précieux que j'aurois dû garder,
Ce fils de tant de rois, notre unique espérance.
A cet ordre terrible, à cette violence,
Mon époux, inflexible en sa fidélité,
N'a vu que son devoir, et n'a point hésité :
Il a livré son fils. La nature outragée
Vainement déchiroit son ame partagée;
Il imposoit silence à ses cris douloureux.
Vous deviez ignorer ce sacrifice affreux :
J'ai dû plus respecter sa fermeté sévère;
Je devois l'imiter : mais enfin je suis mère;
Mon ame est au-dessous d'un si cruel effort;
Je n'ai pu de mon fils consentir à la mort.

Hélas! au désespoir que j'ai trop fait paroître,
Une mère aisément pouvoit se reconnoître.
Voyez de cet enfant le père confondu,
Qui ne vous a trahi qu'à force de vertu :
L'un n'attend son salut que de son innocence;
Et l'autre est respectable alors qu'il vous offense.
Ne punissez que moi, qui trahis à la fois
Et l'époux que j'admire, et le sang de mes rois.
Digne époux! digne objet de toute ma tendresse!
La pitié maternelle est ma seule foiblesse :
Mon sort suivra le tien; je meurs, si tu péris;
Pardonne-moi du moins d'avoir sauvé ton fils.

ZAMTI.

Je t'ai tout pardonné, je n'ai plus à me plaindre.
Pour le sang de mon roi je n'ai plus rien à craindre;
Ses jours sont assurés.

GENGIS.

Traître, ils ne le sont pas :
Va réparer ton crime, ou subir ton trépas.

ZAMTI.

Le crime est d'obéir à des ordres injustes.
La souveraine voix de mes maîtres augustes
Du sein de leurs tombeaux parle plus haut que toi :
Tu fus notre vainqueur, et tu n'es pas mon roi;
Si j'étois ton sujet, je te serois fidèle,
Arrache-moi la vie, et respecte mon zèle :
Je t'ai livré mon fils, j'ai pu te l'immoler;
Penses-tu que pour moi je puisse encor trembler?

GENGIS.

Qu'on l'ôte de mes yeux.

IDAMÉ.

Ah! daignez...

GENGIS.

Qu'on l'entraîne.

IDAMÉ.

Non, n'accablez que moi des traits de votre haine.
Cruel! qui m'auroit dit que j'aurois par vos coups
Perdu mon empereur, mon fils, et mon époux?
Quoi! votre ame jamais ne peut-être amollie?

GENGIS.

Allez, suivez l'époux à qui le sort vous lie.
Est-ce à vous de prétendre encore à me toucher?
Et quel droit avez-vous de me rien reprocher?

IDAMÉ.

Ah! je l'avois prévu, je n'ai plus d'espérance.

GENGIS.

Allez, dis-je, Idamé : si jamais la clémence
Dans mon cœur malgré moi pouvoit encore entrer,
Vous sentez quels affronts il faudroit réparer.

## SCÈNE IV.

### GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

D'ou vient que je gémis? d'où vient que je balance?
Quel dieu parloit en elle et prenoit sa défense?
Est-il dans les vertus, est-il dans la beauté
Un pouvoir au-dessus de mon autorité?
Ah! demeurez, Octar; je me crains, je m'ignore:
Il me faut un ami, je n'en eus point encore;
Mon cœur en a besoin.

OCTAR.

OCTAR.

Puisqu'il faut vous parler,
S'il est des ennemis qu'on vous doive immoler,
Si vous voulez couper d'une race odieuse,
Dans ses derniers rameaux, la tige dangereuse,
Précipitez sa perte; il faut que la rigueur,
Trop nécessaire appui du trône d'un vainqueur,
Frappe sans intervalle un coup sûr et rapide :
C'est un torrent qui passe en son cours homicide;
Le temps ramène l'ordre et la tranquillité;
Le peuple se façonne à la docilité;
De ses premiers malheurs l'image est affoiblie;
Bientôt il les pardonne, et même il les oublie.
Mais lorsque goutte à goutte on fait couler le sang,
Qu'on ferme avec lenteur, et qu'on rouvre le flanc,
Que les jours renaissans ramènent le carnage,
Le désespoir tient lieu de force et de courage,
Et fait d'un peuple foible un peuple d'ennemis,
D'autant plus dangereux qu'ils étoient plus soumis.

GENGIS.

Quoi! c'est cette Idamé? quoi! c'est là cette esclave?
Quoi! l'hymen l'a soumise au mortel qui me brave?

OCTAR.

Je conçois que pour elle il n'est point de pitié;
Vous ne lui devez plus que votre inimitié.
Cet amour, dites-vous, qui vous toucha pour elle,
Fut d'un feu passager la légère étincelle :
Ses imprudens refus, la colère, et le temps,
En ont éteint dans vous les restes languissans;
Elle n'est à vos yeux qu'une femme coupable,
D'un criminel obscur épouse méprisable.

GENGIS.

Il en sera puni ; je le dois, je le veux :
Ce n'est pas avec lui que je suis généreux.
Moi, laisser respirer un vaincu que j'abhorre !
Un esclave ! un rival !

OCTAR.

Pourquoi vit-il encore ?
Vous êtes tout-puissant, et n'êtes point vengé !

GENGIS.

Juste ciel ! à ce point mon cœur seroit changé !
C'est ici que ce cœur connoîtroit les alarmes,
Vaincu par la beauté, désarmé par les larmes,
Dévorant mon dépit et mes soupirs honteux !
Moi, rival d'un esclave, et d'un esclave heureux !
Je souffre qu'il respire, et cependant on l'aime !
Je respecte Idamé jusqu'en son époux même ;
Je crains de la blesser en enfonçant mes coups
Dans le cœur détesté de cet indigne époux.
Est-il bien vrai que j'aime ? est-ce moi qui soupire ?
Qu'est-ce donc que l'amour ? a-t-il donc tant d'empire ?

OCTAR.

Je n'appris qu'à combattre, à marcher sous vos lois ;
Mes chars et mes coursiers, mes flèches, mon carquois,
Voilà mes passions et ma seule science :
Des caprices du cœur j'ai peu d'intelligence ;
Je connois seulement la victoire et nos mœurs :
Les captives toujours ont suivi leurs vainqueurs.
Cette délicatesse importune, étrangère,
Dément votre fortune et votre caractère.
Et qu'importe pour vous qu'une esclave de plus
Attende en gémissant vos ordres absolus ?

GENGIS.

Qui connoît mieux que moi jusqu'où va ma puissance?
Je puis, je le sais trop, user de violence;
Mais quel bonheur honteux, cruel, empoisonné,
D'assujettir un cœur qui ne s'est point donné,
De ne voir en des yeux, dont on sent les atteintes,
Qu'un nuage de pleurs et d'éternelles craintes,
Et de ne posséder, dans sa funeste ardeur,
Qu'une esclave tremblante à qui l'on fait horreur!
Les monstres des forêts qu'habitent nos Tartares
Ont des jours plus sereins, des amours moins barbares.
Enfin, il faut tout dire, Idamé prit sur moi
Un secret ascendant qui m'imposoit la loi.
Je tremble que mon cœur aujourd'hui s'en souvienne:
J'en étois indigné; son ame eut sur la mienne
Et sur mon caractère, et sur ma volonté,
Un empire plus sûr, et plus illimité,
Que je n'en ai reçu des mains de la victoire
Sur cent rois détrônés, accablés de ma gloire:
Voilà ce qui tantôt excitoit mon dépit.
Je la veux pour jamais chasser de mon esprit;
Je me rends tout entier à ma grandeur suprême;
Je l'oublie: elle arrive; elle triomphe, et j'aime.

## SCÈNE V.

GENGIS, OCTAR, OSMAN.

GENGIS.

Eh bien! que résout-elle? et que m'apprenez-vous?

OSMAN.

Elle est prête à périr auprès de son époux

Plutôt que découvrir l'asile impénétrable
Où leurs soins ont caché cet enfant misérable ;
Ils jurent d'affronter le plus cruel trépas.
Son époux la retient tremblante entre ses bras ;
Il soutient sa constance, il l'exhorte au supplice :
Ils demandent tous deux que la mort les unisse.
Tout un peuple autour d'eux pleure et frémit d'effroi.

GENGIS.

Idamé, dites-vous, attend la mort de moi ?
Ah ! rassurez son ame, et faites-lui connoître
Que ses jours sont sacrés, qu'ils sont chers à son maître.
C'en est assez ; volez.

## SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR.

OCTAR.

Quels ordres donnez-vous
Sur cet enfant des rois qu'on dérobe à nos coups ?

GENGIS.

Aucun.

OCTAR.

Vous commandiez que notre vigilance
Aux mains d'Idamé même enlevât son enfance.

GENGIS.

Qu'on attende.

OCTAR.

On pourroit...

GENGIS.

Il ne peut m'échapper.

OCTAR.

Peut-être elle vous trompe.

GENGIS.

Elle ne peut tromper.

OCTAR.

Voulez-vous de ses rois conserver ce qui reste?

GENGIS.

Je veux qu'Idamé vive; ordonne tout le reste.
Va la trouver. Mais non, cher Octar, hâte-toi
De forcer son époux à fléchir sous ma loi :
C'est peu de cet enfant, c'est peu de son supplice;
Il faut bien qu'il me fasse un plus grand sacrifice.

OCTAR.

Lui?

GENGIS.

Sans doute; oui, lui-même.

OCTAR.

Et quel est votre espoir?

GENGIS.

De domter Idamé, de l'aimer, de la voir,
D'être aimé de l'ingrate, ou de me venger d'elle,
De la punir. Tu vois ma foiblesse nouvelle :
Emporté, malgré moi, par de contraires vœux,
Je frémis, et j'ignore encor ce que je veux.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

GENGIS, TROUPE DE GUERRIERS TARTARES.

GENGIS.

Ainsi la liberté, le repos et la paix,
Ce but de mes travaux me fuira pour jamais?
Je ne puis être à moi! D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance :
Je cherchois Idamé; je ne vois près de moi
Que ces chefs importuns qui fatiguent leur roi.
(*A sa suite.*)
Allez : au pied des murs hâtez-vous de vous rendre;
L'insolent Coréen ne pourra nous surprendre.
Ils ont proclamé roi cet enfant malheureux,
Et sa tête à la main, je marcherai contre eux.
Pour la dernière fois que Zamti m'obéisse :
J'ai trop de cet enfant différé le supplice.
(*Il reste seul.*)
Allez. Ces soins cruels, à mon sort attachés,
Gênent trop mes esprits d'un autre soin touchés :
Ce peuple à contenir, ces vainqueurs à conduire,
Des périls à prévoir, des complots à détruire;
Que tout pèse à mon cœur en secret tourmenté!
Ah! je fus plus heureux dans mon obscurité.

## SCÈNE II.

### GENGIS, OCTAR.

GENGIS.

Eh bien! vous avez vu ce mandarin farouche?

OCTAR.

Nul péril ne l'émeut, nul respect ne le touche.
Seigneur, en votre nom j'ai rougi de parler
A ce vil ennemi qu'il falloit immoler;
D'un œil d'indifférence il a vu le supplice;
Il répète les noms de devoir, de justice;
Il brave la victoire : on diroit que sa voix
Du haut d'un tribunal nous dicte ici des lois.
Confondez avec lui son épouse rebelle;
Ne vous abaissez point à soupirer pour elle;
Et détournez les yeux de ce couple proscrit,
Qui vous ose braver quand la terre obéit.

GENGIS.

Non, je ne reviens point encor de ma surprise :
Quels sont donc ces humains que mon bonheur maîtrise?
Quels sont ces sentimens, qu'au fond de nos climats
Nous ignorions encore, et ne soupçonnions pas?
A son roi, qui n'est plus, immolant la nature,
L'un voit périr son fils sans crainte et sans murmure;
L'autre pour son époux est prête à s'immoler :
Rien ne peut les fléchir, rien ne les fait trembler.
Que dis-je? si j'arrête une vue attentive
Sur cette nation désolée et captive,
Malgré moi je l'admire en lui donnant des fers :
Je vois que ses travaux ont instruit l'univers;

Je vois un peuple antique, industrieux, immense.
Ses rois sur la sagesse ont fondé leur puissance,
De leurs voisins soumis heureux législateurs,
Gouvernant sans conquête, et régnant par les mœurs.
Le ciel ne nous donna que la force en partage;
Nos arts sont les combats, détruire est notre ouvrage.
Ah! de quoi m'ont servi tant de succès divers?
Quel fruit me revient-il des pleurs de l'univers?
Nous rougissons de sang le char de la victoire.
Peut-être qu'en effet il est une autre gloire:
Mon cœur est en secret jaloux de leurs vertus;
Et, vainqueur je voudrois égaler les vaincus.

OCTAR.

Pouvez-vous de ce peuple admirer la foiblesse?
Quel mérite ont des arts enfans de la mollesse,
Qui n'ont pu les sauver des fers et de la mort?
Le foible est destiné pour servir le plus fort:
Tout cède sur la terre aux travaux, au courage;
Mais c'est vous qui cédez, qui souffrez un outrage,
Vous qui tendez les mains, malgré votre courroux,
A je ne sais quels fers inconnus parmi nous;
Vous qui vous exposez à la plainte importune
De ceux dont la valeur a fait votre fortune.
Ces braves compagnons de vos travaux passés
Verront-ils tant d'honneurs par l'amour effacés?
Leur grand cœur s'en indigne, et leurs fronts en rougissent:
Leurs clameurs jusqu'à vous par ma voix retentissent;
Je vous parle en leur nom comme au nom de l'Etat.
Excusez un tartare, excusez un soldat
Blanchi sous le harnois et dans votre service,
Qui ne peut supporter un amoureux caprice,

Et qui montre la gloire à vos yeux éblouis.

GENGIS.

Que l'on cherche Idamé.

OCTAR.

Vous voulez...

GENGIS.

Obéis.

De ton zèle hardi réprime la rudesse ;
Je veux que mes sujets respectent ma foiblesse.

## SCÈNE III.

GENGIS.

A mon sort à la fin je ne puis résister ;
Le ciel me la destine, il n'en faut point douter.
Qu'ai-je fait, après tout, dans ma grandeur suprême?
J'ai fait des malheureux, et je le suis moi-même ;
Et de tous ces mortels attachés à mon rang,
Avides de combats, prodigues de leur sang,
Un seul a-t-il jamais, arrêtant ma pensée,
Dissipé les chagrins de mon ame oppressée ?
Tant d'Etats subjugués ont-ils rempli mon cœur?
Ce cœur, lassé de tout, demandoit une erreur
Qui pût de mes ennuis chasser la nuit profonde,
Et qui me consolât sur le trône du monde.
Par ses tristes conseils Octar m'a révolté :
Je ne vois près de moi qu'un tas ensanglanté
De monstres affamés et d'assassins sauvages,
Disciplinés au meurtre, et formés aux ravages;
Ils sont nés pour la guerre, et non pas pour ma cour;
Je les prends en horreur, en connoissant l'amour :

Qu'ils combattent sous moi, qu'ils meurent à ma suite;
Mais qu'ils n'osent jamais juger de ma conduite.
Idamé ne vient point... c'est elle, je la voi.

## SCÈNE IV.

### GENGIS, IDAMÉ.

IDAMÉ.

Quoi! vous voulez jouir encor de mon effroi?
Ah! Seigneur, épargnez une femme, une mère:
Ne rougissez-vous pas d'accabler ma misère?

GENGIS.

Cessez à vos frayeurs de vous abandonner:
Votre époux peut se rendre, on peut lui pardonner;
J'ai déjà suspendu l'effet de ma vengeance,
Et mon cœur pour vous seule a connu la clémence.
Peut-être ce n'est pas sans un ordre des cieux
Que mes prospérités m'ont conduit à vos yeux;
Peut-être le destin voulut vous faire naître
Pour fléchir un vainqueur, pour captiver un maître,
Pour adoucir en moi cette âpre dureté
Des climats où mon sort en naissant m'a jeté.
Vous m'entendez, je règne, et vous pourriez reprendre
Un pouvoir que sur moi vous deviez peu prétendre.
Le divorce, en un mot, par mes lois est permis;
Et le vainqueur du monde à vous seule est soumis.
S'il vous fut odieux, le trône a quelques charmes;
Et le bandeau des rois peut essuyer des larmes.
L'intérêt de l'Etat et de vos citoyens
Vous presse autant que moi de former ces liens.

Ce langage, sans doute, a de quoi vous surprendre:
Sur les débris fumans des trônes mis en cendre,
Le destructeur des rois dans la poudre oubliés
Sembloit n'être plus fait pour se voir à vos pieds :
Mais sachez qu'en ces lieux votre foi fut trompée;
Par un rival indigne elle fut usurpée :
Vous la devez, Madame, au vainqueur des humains;
Témugin vient à vous vingt sceptres dans les mains.
Vous baissez vos regards, et je ne puis comprendre
Dans vos yeux interdits ce que je dois attendre :
Oubliez mon pouvoir, oubliez ma fierté ;
Pesez vos intérêts, parlez en liberté.

IDAMÉ.

A tant de changemens tour à tour condamnée,
Je ne le cèle point, vous m'avez étonnée :
Je vais, si je le puis, reprendre mes esprits ;
Et, quand je répondrai, vous serez plus surpris.
Il vous souvient du temps et de la vie obscure
Où le ciel enfermoit votre grandeur future ;
L'effroi des nations n'étoit que Témugin ;
L'univers n'étoit pas, Seigneur, en votre main :
Elle étoit pure alors, et me fut présentée :
Apprenez qu'en ce temps je l'aurois acceptée.

GENGIS.

Ciel! que m'avez-vous dit? ô ciel! vous m'aimeriez!
Vous!

IDAMÉ.

J'ai dit que les vœux que vous me présentiez,
N'auroient point révolté mon ame assujettie,
Si les sages mortels à qui j'ai dû la vie

N'avoient fait à mon cœur un contraire devoir.
De nos parens sur nous vous savez le pouvoir ;
Du Dieu que nous servons ils sont la vive image ;
Nous leur obéissons en tout temps, à tout âge.
Cet empire détruit, qui dut être immortel,
Seigneur, étoit fondé sur le droit paternel,
Sur la foi de l'hymen, sur l'honneur, la justice,
Le respect des sermens; et, s'il faut qu'il périsse,
Si le sort l'abandonne à vos heureux forfaits,
L'esprit qui l'anima ne périra jamais.
Vos destins sont changés, mais le mien ne peut l'être.

GENGIS.

Quoi! vous m'auriez aimé!

IDAMÉ.

C'est à vous de connoître
Que ce seroit encore une raison de plus
Pour n'attendre de moi qu'un éternel refus.
Mon hymen est un nœud formé par le ciel même :
Mon époux m'est sacré; je dirai plus, je l'aime.
Je le préfère à vous, au trône, à vos grandeurs.
Pardonnez mon aveu, mais respectez nos mœurs.
Ne pensez pas non plus que je mette ma gloire
A remporter sur vous cette illustre victoire,
A braver un vainqueur, à tirer vanité
De ces justes refus qui ne m'ont point coûté :
Je remplis mon devoir, et je me rends justice ;
Je ne fais point valoir un pareil sacrifice.
Portez ailleurs les dons que vous me proposez,
Détachez-vous d'un cœur qui les a méprisés :
Et, puisqu'il faut toujours qu'Idamé vous implore,
Permettez qu'à jamais mon époux les ignore.

De ce foible triomphe il seroit moins flatté
Qu'indigné de l'outrage à ma fidélité.

GENGIS.

Il sait mes sentimens, Madame ; il faut les suivre :
Il s'y conformera, s'il aime encore à vivre.

IDAMÉ.

Il en est incapable ; et si dans les tourmens
La douleur égaroit ses nobles sentimens,
Si son ame vaincue avoit quelque mollesse,
Mon devoir et ma foi soutiendroient sa foiblesse ;
De son cœur chancelant je deviendrois l'appui
En attestant des nœuds déshonorés par lui.

GENGIS.

Ce que je viens d'entendre, ô dieux ! est-il croyable ?
Quoi ! lorsqu'envers vous-même il s'est rendu coupable ;
Lorsque sa cruauté, par un barbare effort,
Vous arrachant un fils, l'a conduit à la mort.

IDAMÉ.

Il eut une vertu, Seigneur, que je révère :
Il pensoit en héros, je n'agissois qu'en mère ;
Et, si j'étois injuste assez pour le haïr,
Je me respecte assez pour ne le point trahir.

GENGIS.

Tout m'étonne dans vous, mais aussi tout m'outrage :
J'adore avec dépit cet excès de courage ;
Je vous aime encor plus quand vous me résistez ;
Vous subjuguez mon cœur, et vous le révoltez.
Redoutez-moi ; sachez que, malgré ma foiblesse,
Ma fureur peut aller plus loin que ma tendresse.

IDAMÉ.

Je sais qu'ici tout tremble ou périt par vos coups :

Les lois vivent encore, et l'emportent sur vous.

GENGIS.

Les lois ! il n'en est plus : quelle erreur obstinée
Ose les alléguer contre ma destinée ?
Il n'est ici de lois que celles de mon cœur,
Celles d'un souverain, d'un scythe, d'un vainqueur :
Les lois que vous suivez m'ont été trop fatales.
Oui, lorsque dans ces lieux nos fortunes égales,
Nos sentimens, nos cœurs l'un vers l'autre emportés,
(Car je le crois ainsi malgré vos cruautés)
Quand tout nous unissoit, vos lois, que je déteste,
Ordonnèrent ma honte et votre hymen funeste.
Je les anéantis, je parle, c'est assez :
Imitez l'univers, Madame, obéissez.
Vos mœurs que vous vantez, vos usages austères,
Sont un crime à mes yeux, quand ils me sont contraires.
Mes ordres sont donnés, et votre indigne époux
Doit remettre en mes mains votre empereur et vous :
Leurs jours me répondront de votre obéissance.
Pensez-y ; vous savez jusqu'où va ma vengeance ;
Et songez à quel prix vous pouvez désarmer
Un maître qui vous aime, et qui rougit d'aimer.

## SCÈNE V.

### IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Il me faut donc choisir leur perte ou l'infamie !
O pur sang de mes rois ! ô moitié de ma vie !
Cher époux, dans mes mains quand je tiens votre sort,
Ma voix sans balancer vous condamne à la mort.

ASSÉLI.

Ah! reprenez plutôt cet empire suprême
Qu'aux beautés, aux vertus, attacha le ciel même;
Ce pouvoir, qui soumit ce scythe furieux
Aux lois de la raison qu'il lisoit dans vos yeux.
Long-temps accoutumée à domter sa colère,
Que ne pouvez-vous point puisque vous savez plaire?

IDAMÉ.

Dans l'état où je suis c'est un malheur de plus.

ASSÉLI.

Vous seule adouciriez le destin des vaincus :
Dans nos calamités, le ciel, qui vous seconde,
Veut vous opposer seule à ce tyran du monde :
Vous avez vu tantôt son courage irrité
Se dépouiller pour vous de sa férocité.
Il auroit dû cent fois, il devroit même encore
Perdre dans votre époux un rival qu'il abhorre;
Zamti pourtant respire après l'avoir bravé;
A son épouse encore il n'est point enlevé.
On vous respecte en lui; ce vainqueur sanguinaire
Sur les débris du monde a craint de vous déplaire.
Enfin souvenez-vous que dans ces mêmes lieux
Il sentit, le premier, le pouvoir de vos yeux :
Son amour autrefois fut pur et légitime.

IDAMÉ.

Arrête; il ne l'est plus; y penser est un crime.

## SCÈNE VI.

### ZAMTI, IDAMÉ, ASSÉLI.

IDAMÉ.

Ah! dans ton infortune, et dans mon désespoir,
Suis-je encor ton épouse, et peux-tu me revoir?

ZAMTI.

On le veut : du tyran tel est l'ordre funeste;
Je dois à ses fureurs ce moment qui me reste.

IDAMÉ.

On t'a dit à quel prix ce tyran daigne enfin
Sauver tes tristes jours, et ceux de l'orphelin?

ZAMTI.

Ne parlons pas des miens, laissons notre infortune.
Un citoyen n'est rien dans la perte commune;
Il doit s'anéantir. Idamé, souviens-toi
Que mon devoir unique est de sauver mon roi;
Nous lui devions nos jours, nos services, notre être,
Tout jusqu'au sang d'un fils qui naquit pour son maître.
Mais l'honneur est un bien que nous ne devons pas.
Cependant l'orphelin n'attend que le trépas;
Mes soins l'ont enfermé dans ces asiles sombres
Où des rois ses aïeux on révère les ombres;
La mort, si nous tardons, l'y dévore avec eux.
En vain des Coréens le prince généreux
Attend ce cher dépôt que lui promit mon zèle.
Etan, de son salut ce ministre fidèle,
Etan, ainsi que moi, se voit chargé de fers.
Toi seule à l'orphelin restes dans l'univers;

C'est à toi maintenant de conserver sa vie,
Et ton fils, et ta gloire à mon honneur unie.

IDAMÉ.

Ordonne; que veux-tu? que faut-il?

ZAMTI.

M'oublier,
Vivre pour ton pays, lui tout sacrifier.
Ma mort, en éteignant les flambeaux d'hyménée,
Est un arrêt des cieux qui fait ta destinée.
Il n'est plus d'autres soins ni d'autres lois pour nous:
L'honneur d'être fidèle aux cendres d'un époux
Ne sauroit balancer une gloire plus belle.
C'est au prince, à l'Etat qu'il faut être fidèle.
Remplissons de nos rois les ordres absolus;
Je leur donnai mon fils, je leur donne encor plus.
Libre par mon trépas, enchaîne ce tartare;
Eteins sur mon tombeau les foudres du barbare:
Je commence à sentir la mort avec horreur
Quand ma mort t'abandonne à cet usurpateur:
Je fais en frémissant ce sacrifice impie;
Mais mon devoir l'épure, et mon trépas l'expie:
Il étoit nécessaire autant qu'il est affreux.
Idamé, sers de mère à ton roi malheureux;
Règne; que ton roi vive, et que ton époux meure:
Règne, dis-je, à ce prix: oui, je le veux....

IDAMÉ.

Demeure.
Me connois-tu? veux-tu que ce funeste rang
Soit le prix de ma honte, et le prix de ton sang?
Penses-tu que je sois moins épouse que mère?
Tu t'abuses, cruel; et ta vertu sévère

A commis contre moi deux crimes en un jour,
Qui font frémir tous deux la nature et l'amour.
Barbare envers ton fils, et plus envers moi-même,
Ne te souvient-il plus qui je suis, et qui t'aime?
Crois-moi; dans nos malheurs il est un sort plus beau,
Un plus noble chemin pour descendre au tombeau.
Soit amour, soit mépris, le tyran qui m'offense,
Sur moi, sur mes desseins, n'est pas en défiance:
Dans ces remparts fumans, et de sang abreuvés,
Je suis libre, et mes pas ne sont point observés;
Le chef des Coréens s'ouvre un secret passage
Non loin de ces tombeaux, où ce précieux gage
A l'œil qui le poursuit fut caché par tes mains:
De ces tombeaux sacrés je sais tous les chemins;
Je cours y ranimer sa languissante vie,
Le rendre aux défenseurs armés pour la patrie,
Le porter en mes bras dans leurs rangs belliqueux
Comme un présent d'un dieu qui combat avec eux.
Nous mourrons, je le sais, mais tout couverts de gloire;
Nous laisserons de nous une illustre mémoire.
Mettons nos noms obscurs au rang des plus grands noms,
Et juge si mon cœur a suivi tes leçons.

ZAMTI.

Tu l'inspires, grand Dieu, que ton bras la soutienne.
Idamé, ta vertu l'emporte sur la mienne;
Toi seule as mérité que les cieux attendris
Daignent sauver par toi ton prince et ton pays.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE CINQUIÈME.

### SCÈNE I.

IDAMÉ, ASSÉLI.

ASSÉLI.

Quoi! rien n'a résisté! tout a fui sans retour!
Quoi! je vous vois deux fois sa captive en un jour!
Falloit-il affronter ce conquérant sauvage?
Sur les foibles mortels il a trop d'avantage.
Une femme, un enfant, des guerriers sans vertu!
Que pouviez-vous? hélas!

IDAMÉ.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Tremblante pour mon fils, sans force, inanimée,
J'ai porté dans mes bras l'empereur à l'armée.
Son aspect a d'abord animé les soldats:
Mais Gengis a marché; la mort suivoit ses pas;
Et des enfans du Nord la horde ensanglantée
Aux fers dont je sortois m'a soudain rejetée.
C'en est fait.

ASSÉLI.

Ainsi donc ce malheureux enfant
Retombe entre ses mains, et meurt presque en naissant:

Votre époux avec lui termine sa carrière.

IDAMÉ.

L'un et l'autre bientôt voit son heure dernière.
Si l'arrêt de la mort n'est point porté contre eux,
C'est pour leur préparer des tourmens plus affreux.
Mon fils, ce fils si cher, va les suivre peut-être.
Devant ce fier vainqueur il m'a fallu paroître;
Tout fumant de carnage, il m'a fait appeler,
Pour jouir de mon trouble, et pour mieux m'accabler.
Ses regards inspiroient l'horreur et l'épouvante.
Vingt fois il a levé sa main toute sanglante.
Sur le fils de mes rois, sur mon fils malheureux.
Je me suis en tremblant jetée au-devant d'eux;
Tout en pleurs, à ses pieds je me suis prosternée;
Mais lui me repoussant d'une main forcenée,
La menace à la bouche, et détournant les yeux,
Il est sorti pensif, et rentré furieux;
Et s'adressant aux siens d'une voix oppressée,
Il leur crioit vengeance, et changeoit de pensée;
Tandis qu'autour de lui ses barbares soldats
Sembloient lui demander l'ordre de mon trépas.

ASSÉLI.

Pensez-vous qu'il donnât un ordre si funeste?
Il laisse vivre encor votre époux qu'il déteste;
L'orphelin aux bourreaux n'est point abandonné.
Daignez demander grâce, et tout est pardonné.

IDAMÉ.

Non, ce féroce amour est tourné tout en rage.
Ah! si tu l'avois vu redoubler mon outrage,
M'assurer de sa haine, insulter à mes pleurs!

ASSÉLI.

Et vous doutez encor d'asservir ses fureurs ?
Ce lion subjugué qui rugit dans sa chaîne,
S'il ne vous aimoit pas, parleroit moins de haine.

IDAMÉ.

Qu'il m'aime ou me haïsse, il est temps d'achever
Des jours que sans horreur je ne puis conserver.

ASSÉLI.

Ah! que résolvez-vous?

IDAMÉ.

Quand le ciel en colère
De ceux qu'il persécute a comblé la misère,
Il les soutient souvent dans le sein des douleurs,
Et leur donne un courage égal à leurs malheurs.
J'ai pris dans l'horreur même où je suis parvenue
Une force nouvelle à mon cœur inconnue.
Va, je ne craindrai plus ce vainqueur des humains;
Je dépendrai de moi : mon sort est dans mes mains.

ASSÉLI.

Mais ce fils, cet objet de crainte et de tendresse,
L'abandonnerez-vous?

IDAMÉ.

Tu me rends ma foiblesse,
Tu me perces le cœur. Ah! sacrifice affreux!
Que n'avois-je point fait pour ce fils malheureux!
Mais Gengis, après tout, dans sa grandeur altière,
Environné de rois couchés dans la poussière,
Ne recherchera point un enfant ignoré
Parmi les malheureux dans la foule égaré;
Ou peut-être il verra d'un regard moins sévère
Cet enfant innocent dont il aima la mère :

A cet espoir au moins mon triste cœur se rend;
C'est une illusion que j'embrasse en mourant.
Haïra-t-il ma cendre, après m'avoir aimée?
Dans la nuit de la tombe en serai-je opprimée?
Poursuivra-t-il mon fils?

## SCÈNE II.

### OCTAR, IDAMÉ, ASSÉLI.

OCTAR.

Idamé, demeurez;
Attendez l'empereur en ces lieux retirés.
( *A sa suite.* )
Veillez sur ces enfans; et vous à cette porte,
Tartares, empêchez qu'aucun n'entre et ne sorte.
( *A Asséli.* )
Eloignez-vous.

IDAMÉ.

Seigneur, il veut encor me voir!
J'obéis, il le faut, je cède à son pouvoir.
Si j'obtenois du moins, avant de voir un maître,
Qu'un moment à mes yeux mon époux pût paroître,
Peut-être du vainqueur les esprits ramenés
Rendroient enfin justice à deux infortunés.
Je sens que je hasarde une prière vaine :
La victoire est chez vous implacable, inhumaine;
Mais enfin la pitié, Seigneur, en vos climats,
Est-elle un sentiment qu'on ne connoisse pas?
Et ne puis-je implorer votre voix favorable?

OCTAR.

Quand l'arrêt est porté, qui conseille est coupable.

Vous n'êtes plus ici sous vos antiques rois,
Qui laissent désarmer la rigueur de leurs lois.
D'autres temps, d'autres mœurs : ici règnent les armes;
Nous ne connoissons point les prières, les larmes.
On commande, et la terre écoute avec terreur.
Demeurez, attendez l'ordre de l'empereur.

## SCÈNE III.

### IDAMÉ.

Dieu des infortunés, qui voyez mon outrage,
Dans ces extrémités soutenez mon courage;
Versez du haut des cieux, dans ce cœur consterné,
Les vertus de l'époux que vous m'avez donné.

## SCÈNE IV.

### GENGIS, IDAMÉ.

GENGIS.

Non, je n'ai point assez déployé ma colère,
Assez humilié votre orgueil téméraire,
Assez fait de reproche aux infidélités
Dont votre ingratitude a payé mes bontés.
Vous n'avez pas conçu l'excès de votre crime,
Ni tout votre danger, ni l'horreur qui m'anime,
Vous, que j'avois aimée, et que je dus haïr,
Vous, qui me trahissiez, et que je dois punir.

IDAMÉ.

Ne punissez que moi; c'est la grâce dernière
Que j'ose demander à la main meurtrière

Dont j'espérois en vain fléchir la cruauté.
Eteignez dans mon sang votre inhumanité.
Vengez-vous d'une femme à son devoir fidèle;
Finissez ses tourmens.

GENGIS.

Je ne le puis, cruelle;
Les miens sont plus affreux, je les veux terminer.
Je viens pour vous punir, je puis tout pardonner.
Moi, pardonner! à vous! non, craignez ma vengeance:
Je tiens le fils des rois, le vôtre, en ma puissance.
De votre indigne époux je ne vous parle pas;
Depuis que vous l'aimez, je lui dois le trépas:
Il me trahit, me brave, il ose être rebelle.
Mille morts punissoient sa fraude criminelle:
Vous retenez mon bras, et j'en suis indigné;
Oui, jusqu'à ce moment le traître est épargné.
Mais je ne prétends plus supplier ma captive.
Il le faut oublier si vous voulez qu'il vive.
Rien n'excuse à présent votre cœur obstiné:
Il n'est plus votre époux, puisqu'il est condamné;
Il a péri pour vous: votre chaîne odieuse
Va se rompre à jamais par une mort honteuse.
C'est vous qui m'y forcez; et je ne conçois pas
Le scrupule insensé qui le livre au trépas.
Tout couvert de son sang, je devois sur sa cendre
A mes vœux absolus vous forcer de vous rendre;
Mais sachez qu'un barbare, n scythe, un destructeur,
A quelques sentimens dignes de votre cœur.
Le destin, croyez-moi, nous devoit l'un à l'autre;
Et mon ame a l'orgueil de régner sur la vôtre.
Abjurez

Abjurez votre hymen, et dans le même temps
Je place votre fils au rang de mes enfans.
Vous tenez dans vos mains plus d'une destinée;
Du rejeton des rois l'enfance condamnée,
Votre époux, qu'à la mort un mot peut arracher,
Les honneurs les plus hauts tout prêts à le chercher,
Le destin de son fils, le vôtre, le mien même,
Tout dépendra de vous, puisqu'enfin je vous aime.
Oui, je vous aime encor; mais ne présumez pas
D'armer contre mes vœux l'orgueil de vos appas;
Gardez-vous d'insulter à l'excès de foiblesse
Que déjà mon courroux reproche à ma tendresse.
C'est un danger pour vous que l'aveu que je fais:
Tremblez de mon amour, tremblez de mes bienfaits.
Mon ame à la vengeance est trop accoutumée;
Et je vous punirois de vous avoir aimée.
Pardonnez: je menace encore en soupirant;
Achevez d'adoucir ce courroux qui se rend:
Vous ferez d'un seul mot le sort de cet empire;
Mais ce mot important, Madame, il faut le dire:
Prononcez sans tarder, sans feinte, sans détour,
Si je vous dois enfin ma haine ou mon amour.

IDAMÉ.

L'une et l'autre aujourd'hui seroit trop condamnable;
Votre haine est injuste et votre amour coupable;
Cet amour est indigne et de vous et de moi:
Vous me devez justice; et si vous êtes roi,
Je la veux, je l'attends pour moi contre vous-même.
Je suis loin de braver votre grandeur suprême;
Je la rappelle en vous, lorsque vous l'oubliez;
Et vous-même en secret vous me justifiez.

GENGIS.

Eh bien! vous le voulez; vous choisissez ma haine,
Vous l'aurez; et déjà je la retiens à peine:
Je ne vous connois plus; et mon juste courroux
Me rend la cruauté que j'oubliois pour vous.
Votre époux, votre prince, et votre fils, cruelle,
Vont payer de leur sang votre fierté rebelle.
Ce mot que je voulois les a tous condamnés.
C'en est fait, et c'est vous qui les assassinez.

IDAMÉ.

Barbare!

GENGIS.

Je le suis; j'allois cesser de l'être:
Vous aviez un amant, vous n'avez plus qu'un maître,
Un ennemi sanglant, féroce, sans pitié,
Dont la haine est égale à votre inimitié.

IDAMÉ.

Eh bien! je tombe aux pieds de ce maître sévère:
Le ciel l'a fait mon roi; Seigneur, je le révère:
Je demande à genoux une grâce de lui.

GENGIS.

Inhumaine, est-ce à vous d'en attendre aujourd'hui?
Levez-vous: je suis prêt encore à vous entendre.
Pourrai-je me flatter d'un sentiment plus tendre?
Que voulez-vous? parlez.

IDAMÉ.

Seigneur, qu'il soit permis
Qu'en secret mon époux près de moi soit admis,
Que je lui parle.

GENGIS.

Vous!

IDAMÉ.

Ecoutez ma prière.
Cet entretien sera ma ressource dernière:
Vous jugerez après si j'ai dû résister.

GENGIS.

Non, ce n'étoit pas lui qu'il falloit consulter:
Mais je veux bien encor souffrir cette entrevue.
Je crois qu'à la raison son ame enfin rendue
N'osera plus prétendre à cet honneur fatal
De me désobéir et d'être mon rival.
Il m'enleva son prince; il vous a possédée.
Que de crimes! Sa grâce est encore accordée:
Qu'il la tienne de vous, qu'il vous doive son sort;
Présentez à ses yeux le divorce ou la mort:
Oui; j'y consens. Octar, veillez à cette porte.
Vous, suivez-moi. Quel soin m'abaisse et me transporte!
Faut-il encor aimer? est-ce là mon destin?

(*Il sort.*)

IDAMÉ.

Je renais, et je sens s'affermir dans mon sein
Cette intrépidité dont je doutois encore.

## SCÈNE V.

### ZAMTI, IDAMÉ.

IDAMÉ.

O TOI, qui me tiens lieu de ce ciel que j'implore,
Mortel plus respectable et plus grand à mes yeux
Que tous ces conquérans dont l'homme a fait des dieux!

L'horreur de nos destins ne t'est que trop connue;
La mesure est comblée, et notre heure est venue.

ZAMTI.

Je le sais.

IDAMÉ.

C'est en vain que tu voulus deux fois
Sauver le rejeton de nos malheureux rois.

ZAMTI.

Il n'y faut plus penser, l'espérance est perdue;
De tes devoirs sacrés tu remplis l'étendue:
Je mourrai consolé.

IDAMÉ.

Que deviendra mon fils?
Pardonne encor ce mot à mes sens attendris,
Pardonne à ces soupirs; ne vois que mon courage.

ZAMTI.

Nos rois sont au tombeau, tout est dans l'esclavage.
Va, crois-moi, ne plaignons que les infortunés
Qu'à respirer encor le ciel a condamnés.

IDAMÉ.

La mort la plus honteuse est ce qu'on te prépare.

ZAMTI.

Sans doute; et j'attendois les ordres du barbare:
Ils ont tardé long-temps.

IDAMÉ.

Eh bien! écoute-moi:
Ne saurons-nous mourir que par l'ordre d'un roi?
Les taureaux aux autels tombent en sacrifice;
Les criminels tremblans sont traînés au supplice;
Les mortels généreux disposent de leur sort:
Pourquoi des mains d'un maître attendre ici la mort?

L'homme étoit-il donc né pour tant de dépendance?
De nos voisins altiers imitons la constance ;
De la nature humaine ils soutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, et meurent à leur choix ;
Un affront leur suffit pour sortir de la vie,
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardis Japonais n'attend pas qu'au cercueil
Un despote insolent le plonge d'un coup-d'œil.
Nous avons enseigné ces braves insulaires ;
Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ;
Sachons mourir comme eux.

ZAMTI.

Je t'approuve, et je crois
Que le malheur extrême est au-dessus des lois.
J'avois déjà conçu tes desseins magnanimes ;
Mais seuls et désarmés, esclaves et victimes,
Courbés sous nos tyrans, nous attendons leurs coups.

IDAMÉ, *en tirant un poignard.*

Tiens, sois libre avec moi ; frappe, et délivre-nous.

ZAMTI.

Ciel !

IDAMÉ.

Déchire ce sein, ce cœur qu'on déshonore.
J'ai tremblé que ma main, mal affermie encore,
Ne portât sur moi-même un coup mal assuré.
Enfonce dans ce cœur un bras moins égaré ;
Immole avec courage une épouse fidèle ;
Tout couvert de mon sang, tombe et meurs auprès d'elle ;
Qu'à mes derniers momens j'embrasse mon époux ;
Que le tyran le voie, et qu'il en soit jaloux.

ZAMTI.

Grâce au ciel, jusqu'au bout ta vertu persévère;
Voilà de ton amour la marque la plus chère.
Digne épouse, reçois mes éternels adieux ;
Donne ce glaive, donne, et détourne les yeux.

IDAMÉ, *en lui donnant le poignard.*

Tiens, commence par moi; tu le dois : tu balances !

ZAMTI.

Je ne puis.

IDAMÉ.

Je le veux.

ZAMTI.

Je frémis.

IDAMÉ.

Tu m'offenses.
Frappe, et tourne sur toi tes bras ensanglantés.

ZAMTI.

Eh bien ! imite-moi.

IDAMÉ, *lui saisissant le bras.*

Frappe, dis-je...

## SCÈNE VI.

GENGIS, OCTAR, IDAMÉ, ZAMTI, GARDES.

GENGIS, *accompagné de ses gardes, et désarmant Zamti.*

Arrêtez,
Arrêtez, malheureux ! O ciel ! qu'alliez-vous faire ?

IDAMÉ.

Nous délivrer de toi, finir notre misère,
A tant d'atrocités dérober notre sort.

ZAMTI.

Veux-tu nous envier jusques à notre mort?

GENGIS.

Oui... Dieu! maître des rois, à qui mon cœur s'adresse,
Témoin de mes affronts, témoin de ma foiblesse,
Toi qui mis à mes pieds tant d'Etats, tant de rois,
Deviendrai-je à la fin digne de mes exploits?
Tu m'outrages, Zamti; tu l'emportes encore
Dans un cœur né pour moi, dans un cœur que j'adore.
Ton épouse à mes yeux, victime de sa foi,
Veut mourir de ta main plutôt que d'être à moi.
Vous apprendrez tous deux à souffrir mon empire,
Peut-être à faire plus.

IDAMÉ.

Que prétends-tu nous dire?

ZAMTI.

Quel est ce nouveau trait de l'inhumanité?

IDAMÉ.

D'où vient que notre arrêt n'est pas encor porté?

GENGIS.

Il va l'être, Madame, et vous allez l'apprendre.
Vous me rendiez justice, et je vais vous la rendre.
A peine dans ces lieux je crois ce que j'ai vu:
Tous deux je vous admire, et vous m'avez vaincu.
Je rougis, sur le trône où m'a mis la victoire,
D'être au-dessous de vous au milieu de ma gloire.
En vain par mes exploits j'ai su me signaler;
Vous m'avez avili: je veux vous égaler.
J'ignorois qu'un mortel pût se domter lui-même;
Je l'apprends; je vous dois cette gloire suprême:

Jouissez de l'honneur d'avoir pu me changer.
Je viens vous réunir; je viens vous protéger.
Veillez, heureux époux, sur l'innocente vie
De l'enfant de vos rois, que ma main vous confie;
Par le droit des combats j'en pouvois disposer;
Je vous remets ce droit dont j'allois abuser.
Croyez qu'à cet enfant, heureux dans sa misère,
Ainsi qu'à votre fils, je tiendrai lieu de père.
Vous verrez si l'on peut se fier à ma foi.
Je fus un conquérant, vous m'avez fait un roi.
(*A Zamti.*)
Soyez ici des lois l'interprète suprême;
Rendez leur ministère aussi saint que vous-même;
Enseignez la raison, la justice et les mœurs.
Que les peuples vaincus gouvernent les vainqueurs,
Que la sagesse règne et préside au courage;
Triomphez de la force, elle vous doit hommage:
J'en donnerai l'exemple, et votre souverain
Se soumet à vos lois les armes à la main.

IDAMÉ.

Ciel! que viens-je d'entendre? Hélas! puis-je vous croire

ZAMTI.

Etes-vous digne enfin, Seigneur, de votre gloire?
Ah! vous ferez aimer votre joug aux vaincus.

IDAMÉ.

Qui peut vous inspirer ce dessein?

GENGIS.

Vos vertus.

FIN DE L'ORPHELIN DE LA CHINE.

# CATILINA,

OU

# ROME SAUVÉE,

## TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 24 février 1752.

# PRÉFACE.

Deux motifs ont fait choisir ce sujet de tragédie, qui paroît impraticable et peu fait pour les mœurs, pour les usages, la manière de penser et le théâtre de Paris.

On a voulu essayer encore une fois de détruire les reproches que fait toute l'Europe savante à la France, de ne souffrir guère au théâtre que les intrigues d'amour; et on a eu surtout pour objet de faire connoître Cicéron aux jeunes personnes qui fréquentent les spectacles.

Les grandeurs passées de Rome tiennent encore la terre attentive; l'Italie moderne met une partie de sa gloire à découvrir quelques ruines de l'ancienne. On montre avec respect la maison que Cicéron occupa. Son nom est dans toutes les bouches; ses écrits dans toutes les mains. Ceux qui ignorent dans leur patrie quel chef étoit à la tête de ses tribunaux il y a cinquante ans, savent en quel temps Cicéron étoit à la tête de Rome. Plus le dernier siècle de la république romaine a été bien connu de nous, plus ce grand homme a été admiré. Nos nations modernes trop tard civilisées ont eu long-temps de lui des idées vagues ou fausses. Ses ouvrages servoient à notre éducation; mais on ne savoit pas jusqu'à quel point sa

personne étoit respectable. L'auteur étoit superficiellement connu, le consul étoit presque ignoré. Les lumières que nous avons acquises, nous ont appris à ne lui comparer aucun des hommes qui se sont mêlés du gouvernement, et qui ont prétendu à l'éloquence.

Il me semble que Cicéron auroit été tout ce qu'il auroit voulu être. Il gagna une bataille dans les gorges d'Issus, où Alexandre avoit vaincu les Perses. Il est bien vraisemblable que s'il s'étoit donné tout entier à la guerre, à cette profession qui demande un sens droit et une extrême vigilance, il eût été au rang des plus illustres capitaines de son siècle; mais comme César n'eût été que le second des orateurs, Cicéron n'eût été que le second des généraux. Il préféra à toute autre gloire celle d'être le père de la maîtresse du monde; et quel prodigieux mérite ne falloit-il pas à un simple chevalier d'Arpinum pour percer la foule de tant de grands hommes, pour parvenir sans intrigue à la première place de l'univers, malgré l'envie de tant de patriciens qui régnoient à Rome?

Ce qui m'étonne surtout, c'est que dans le tumulte et les orages de sa vie, cet homme toujours chargé des affaires de l'Etat et de celles des particuliers, trouvât encore du temps pour être instruit à fond de toutes les sectes des Grecs, et qu'il fût le plus grand philosophe des Romains, ainsi que l'orateur le plus éloquent. Y a-t-il dans

l'Europe beaucoup de ministres, de magistrats, d'avocats même un peu employés, qui puissent, je ne dis pas expliquer les principes de Descartes ou de Newton, comme Cicéron rendoit compte de ceux de Zénon, de Platon et d'Epicure, mais qui puissent répondre à une question profonde de philosophie.

Ce que peu de gens savent, c'est que Cicéron étoit encore un des premiers poètes d'un siècle où la belle poésie commençoit à naître. Il balançoit la réputation de Lucrèce. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous sont restés de son poème sur Marius, et qui font tant regretter la perte de cet ouvrage?

Sic Jovis altisoni subitò pennata satelles
Arboris è trunco serpentis saucia morsu
Subjugat ipsa feris transfigens unguibus anguem
Semianimum, et variâ graviter cervice micantem,
Quem se intorquentem lanians, rostroque cruentans
Jam satiata animos, jam duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laniatum affligit in unda.

Je suis de plus en plus persuadé que notre langue est impuissante à rendre l'harmonieuse énergie des vers latins comme des vers grecs; mais j'oserai donner une légère esquisse de ce petit tableau, peint par le grand homme que j'ai osé faire parler dans Rome sauvée, et dont j'ai imité en quelques endroits les Catilinaires.

« Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre
» Blessé par un serpent élancé de la terre:

» Il s'envole, il entraîne au séjour azuré
» L'ennemi tortueux dont il est entouré.
» Le sang tombe des airs; il déchire, il dévore
» Le reptile acharné qui le combat encore.
» Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs;
» Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
» Le monstre en expirant se débat, se replie,
» Il exhale en poisons le reste de sa vie;
» Et l'aigle tout sanglant, fier et victorieux
» Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux. »

Pour peu qu'on ait la moindre étincelle de goût, on apercevra dans la foiblesse de cette copie la force du pinceau de l'original. Pourquoi donc Cicéron passe-t-il pour un mauvais poète? parce qu'il a plu à Juvénal de le dire, parce qu'on lui a imputé un vers ridicule :

O fortunatam natam me consule Romam!

C'est un vers si mauvais, que le traducteur qui en a voulu exprimer les défauts en français, n'a pu y réussir.

O Rome fortunée sous mon consulat née!

Ne rend pas à beaucoup près le ridicule du vers latin.

Je demande s'il est possible que l'auteur du beau morceau de poésie que je viens de citer, ait fait un vers si impertinent. Cicéron ne pouvoit pas dire une sottise. Je m'imagine que le préjugé qui n'accorde presque jamais deux genres à un

seul homme, fit croire Cicéron incapable de la poésie, quand il y eut renoncé. Quelque mauvais plaisant, quelque ennemi de la gloire de ce grand homme, imagina ce vers ridicule, et l'attribua à l'orateur, au philosophe, au père de Rome. Juvénal, dans le siècle suivant, adopta ce bruit populaire, et le fit passer à la postérité dans ses Déclamations satyriques; et j'ose croire que beaucoup de réputations, bonnes ou mauvaises, se sont ainsi établies.

On impute par exemple au père Mallebranche ces deux vers :

> Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde,
> Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

On prétend qu'il les fit pour montrer qu'un philosophe peut, quand il veut, être poète. Quel homme de bons sens croira que le père Mallebranche ait fait quelque chose de si absurde? Cependant qu'un écrivain d'anecdotes, un compilateur littéraire transmette à la postérité cette sottise, elle s'accréditera avec le temps; et si le père Mallebranche étoit un grand homme, on diroit un jour, ce grand homme devenoit un sot quand il étoit hors de sa sphère.

On a reproché à Cicéron trop de sensibilité, trop d'affliction dans ses malheurs. Il confie ses justes plaintes à sa femme et à son ami; et on lui en fait un crime. Le blâme qui voudra d'avoir répandu dans le sein de l'amitié les douleurs qu'il cachoit

à ses persécuteurs, je l'en aime davantage. Il n'y a guère que les ames vertueuses de sensibles. Cicéron qui aimoit tant la gloire n'ambitionne point celle de vouloir paroître ce qu'il n'étoit pas. Il dédaigne cette gloire fausse et honteuse. Nous avons vu des hommes mourir de douleur pour avoir perdu de très-petites places, après avoir affecté de dire qu'ils ne les regrettoient pas. Quel mal y a-t-il donc à avouer qu'on est fâché d'être loin de Rome qu'on a servie, et d'être persécuté par des ingrats et par des perfides? Cicéron étoit vrai dans toutes ses démarches, il parloit de son affliction sans honte, et de son goût pour la vraie gloire sans détour. Ce caractère est à la fois naturel, haut et humain. Préféreroit-on la politique de César, qui dans ses Commentaires dit qu'il a offert la paix à Pompée, et qui dans ses Lettres avoue qu'il ne veut pas la lui donner? César étoit un héros, Cicéron étoit un citoyen vertueux.

Mais que ce consul ait été un bon poète, un philosophe qui savoit douter, un gouverneur de province parfait, un général habile, que son ame ait été sensible, ce n'est point là le mérite dont il s'agit ici. Il sauva Rome malgré le sénat même, dont la moitié étoit animée contre lui par l'envie la plus violente. Il se fit des ennemis de ceux même dont il fut l'oracle, le libérateur et le vengeur. Il prépara sa ruine par le service le plus signalé que jamais homme ait rendu à sa patrie. Il vit cette ruine, et n'en fut point effrayé. Voilà

ce qu'on a voulu représenter dans cette tragédie. C'est moins encore l'ame farouche de Catilina, que l'ame généreuse et noble de Cicéron, qu'on a voulu peindre.

Nous avons toujours cru, et on pense surtout aujourd'hui plus que jamais, que Cicéron est un de ces caractères qu'il ne faut jamais mettre sur le théâtre. Les Anglais, qui hasardent tout, sans même savoir qu'ils hasardent, ont fait une tragédie de la conspiration de Catilina. Ben-Jonson n'a pas manqué, dans cette tragédie historique, de traduire sept ou huit pages des Catilinaires, et même il les a traduites en prose, ne croyant pas que l'on pût faire parler Cicéron en vers. La prose du consul et les vers des autres personnages sont un contraste digne de la barbarie du siècle de Ben-Jonson; mais pour traiter un sujet si sévère, si dénué de ces passions qui ont tant d'empire sur le cœur, il faut avouer qu'il falloit avoir affaire à un peuple sérieux et instruit, digne en quelque sorte qu'on mît sous ses yeux l'ancienne Rome.

Je conviens que ce sujet n'est guère théâtral pour nous, qui, ayant beaucoup plus de goût, de politesse, de connoissance du théâtre que les Anglais, n'avons généralement pas des mœurs si fortes. On ne voit avec plaisir, au théâtre, que le combat des passions qu'on éprouve soi-même; ceux qui sont remplis de l'étude de Cicéron et de la république romaine, ne sont pas ceux qui fréquentent les spectacles, ils n'imitent point Cicéron

qui y étoit assidu. Il est étrange qu'ils prétendent être plus graves que lui. La véritable raison en est que les uns sont moins sensibles aux beaux arts ; les autres sont retenus par un préjugé ridicule. Quelques progrès que ces arts aient fait en France, les hommes choisis qui les ont cultivés, n'ont point encore communiqué le vrai goût à toute la nation ; c'est que nous sommes nés moins heureusement que les Grecs et les Romains. On va aux spectacles plus par oisiveté que par un véritable amour de la littérature.

Cette tragédie paroît plutôt faite pour être lue par des savans, que pour être vue par le parterre. Les savans n'y trouveront pas une histoire fidèle de la conjuration de Catilina. Ils sont assez persuadés qu'une tragédie n'est pas une histoire ; mais ils y verront une peinture vraie des mœurs de ce temps-là. Tout ce que Cicéron, Catilina, Caton, César ont fait dans cette pièce n'est pas vrai ; mais leur génie et leur caractère y sont peints fidèlement.

Si on n'a pu y déployer l'éloquence de Cicéron, on a du moins étalé toute sa vertu et tout le courage qu'il fit paroître dans ce péril. On a montré dans Catilina ces contrastes de férocité et de séduction qui forment son caractère ; on a fait voir César naissant, factieux et magnanime, César fait pour être la gloire et le fléau de Rome.

On n'a point fait paroître les députés des Allobroges, qui n'étoient point des ambassadeurs de

nos Gaules, mais des agens d'une petite province d'Italie, soumise aux Romains, qui ne firent que le personnage de délateurs, et qui par là sont indignes de figurer sur la scène avec Cicéron, César et Caton.

Si cet ouvrage paroît au moins passablement écrit, et s'il fait connoître un peu l'ancienne Rome, c'est tout ce qu'on a prétendu et tout le prix qu'on attend.

## PERSONNAGES.

CICÉRON.
CÉSAR.
CATILINA.
AURÉLIE.
CATON.
LUCULLUS.
CRASSUS.
CLODIUS.
CÉTHÉGUS.
LENTULUS-SURA.
Conjurés.
Licteurs.
Affranchis.
Soldats.

Le théâtre représente d'un côté le palais d'Aurélie, de l'autre le temple de Tellus, où s'assemble le sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'Aurélie au vestibule du temple.

# CATILINA,

## OU

# ROME SAUVÉE,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

CATILINA, SOLDATS *dans l'enfoncement.*

ORATEUR insolent qu'un vil peuple seconde,
Assis au premier rang des souverains du monde,
Tu vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
Inflexible Caton, vertueux insensé,
Ennemi de ton siècle, esprit dur et farouche,
Ton terme est arrivé, ton imprudence y touche.
Fier sénat de tyrans qui tient le monde aux fers,
Tes fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts;
Que ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
Eteindre de ton nom la splendeur usurpée:

Que ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal
Ce César si terrible et déjà ton égal?
Quoi! César, comme moi factieux dès l'enfance,
Avec Catilina n'est point d'intelligence?
Mais le piége est tendu, je prétends qu'aujourd'hui
Le trône qui m'attend soit préparé par lui.
Il faut employer tout, jusqu'à Cicéron même,
Ce César que je crains, mon épouse que j'aime.
Sa docile tendresse, en cet affreux moment,
De mes sanglans projets est l'aveugle instrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice:
Je veux que l'amour même à mon ordre obéisse.
Titres chers et sacrés et de père et d'époux,
L'ambition l'emporte, évanouissez-vous.

## SCÈNE II.

CATILINA, CÉTHÉGUS, AFFRANCHIS ET SOLDATS *dans le lointain.*

CATILINA.

Eh bien! cher Céthégus, tandis que la nuit sombre
Cache encor nos destins et Rome dans son ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CÉTHÉGUS.

Ils viendront dans ces lieux du consul ignorés,
Sous ce portique même, et près du temple impie
Où domine un sénat tyran de l'Italie;
Ils ont renouvelé leurs sermens et leur foi.
Mais tout est-il prévu, César est-il à toi?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Cet esprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CÉTHÉGUS.

Conspirer sans César!

CATILINA.

Ah! je l'y veux forcer;
Dans ce piége sanglant je vais l'embarrasser.
Mes soldats en son nom vont surprendre Préneste,
Je sais qu'on le soupçonne, et je réponds du reste.
Ce consul violent va bientôt l'accuser;
Pour se venger de lui César va tout oser.
Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite,
C'est un lion qui dort, et que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille son courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous.

CÉTHÉGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneste est le maître.
Il aime la patrie, et tu dois le connoître :
Tes soins pour le tenter ont été superflus.
Que faut-il décider du sort de Nonnius?

CATILINA.

Je t'entends, tu sais trop que sa fille m'est chère :
Ami, j'aime Aurélie en détestant son père.
Quand il sut que sa fille avoit conçu pour moi
Ce tendre sentiment qui la tient sous ma loi,
Quand sa haine impuissante et sa colère vaine
Eurent tenté sans fruit de briser notre chaîne,
A cet hymen secret quand il a consenti,
Sa foiblesse a tremblé d'offenser son parti :
Il a craint Cicéron, mais mon heureuse adresse
Avance mes desseins par sa propre foiblesse.

J'ai moi-même exigé par un serment sacré,
Que ce nœud clandestin fût encore ignoré.
Céthégus et Sura sont seuls dépositaires
De ce secret utile à nos sanglans mystères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit,
C'est là qu'en sûreté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage;
De nos vastes succès mon hymen est le gage;
Plus que nos conjurés mon amour m'a servi.
C'est à l'aspect des dieux d'un indigne ennemi,
Sous les murs du sénat, sous sa voûte sacrée,
Que de tous nos tyrans la mort est préparée.

(*Aux conjurés qui sont dans le fond.*)

Vous, courez dans Préneste où nos amis secrets
Ont du nom de César voilé nos intérêts:
Que Nonnius surpris ne puisse se défendre.
Vous, près du Capitole allez soudain vous rendre.
Songez qui vous servez, et gardez vos sermens.

(*A Céthégus.*)

Toi, conduis d'un coup d'œil tous ces grands mouvemens.

## SCÈNE III.

### AURÉLIE, CATILINA.

AURÉLIE.

Ah! calmez les horreurs dont je suis poursuivie;
Cher époux, essuyez les larmes d'Aurélie.
Quels troubles, juste ciel, et quel réveil affreux!
Je vous suis en tremblant sous ces murs ténébreux.
Ces soldats que je vois redoublent mes alarmes,
On porte en mon palais des flambeaux et des armes!

Qui

Qui peut nous menacer? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla sont-ils donc revenus?
De ce front si terrible éclaircissez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux tristes et sombres;
Au nom de tant d'amour, et par ces nœuds secrets
Qui joignent nos destins, nos cœurs, nos intérêts,
Au nom de notre fils dont l'enfance est si chère,
Je ne vous parle point des dangers de sa mère;
Et je ne vois, hélas! que ceux que vous courez.
Ayez pitié du trouble où mes sens sont livrés.
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,
Ma sûreté, la vôtre, et la cause commune
Exigent ces apprêts qui causent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, si vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux observez le silence.
Des meilleurs citoyens j'embrasse la défense.
Vous voyez le sénat, le peuple divisés,
Une foule de rois l'un à l'autre opposés.
On se menace, on s'arme, et dans ces conjonctures
Je prends un parti sage et de justes mesures.

AURÉLIE.

Je le souhaite au moins; mais me tromperiez-vous?
Peut-on cacher son cœur aux cœurs qui sont à nous?
En vous justifiant vous redoublez ma crainte:
Dans vos yeux égarés trop d'horreur est empreinte.
Ciel! que fera mon père alors que dans ces lieux
Ces funestes apprêts viendront frapper ses yeux?
Souvent les noms de fille, et de père et de gendre,
Lorsque Rome a parlé, n'ont pu se faire entendre.

Notre hymen lui déplut, vous le savez assez,
Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.
On dit que Nonnius est mandé de Préneste ;
Quels effets il verra dans cet hymen funeste !
Cher époux, quel usage affreux, infortuné,
Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné?
Vous avez un parti, mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les dieux sont du parti contraire.
Peut-être Nonnius va vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point, ne craignez rien de lui.

AURÉLIE.

Comment?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre
Que pour y respecter et sa fille et son gendre.
Je ne peux m'expliquer ; mais souvenez-vous bien
Qu'en tout son intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il saura qu'avec lui je partage
De mes justes projets le premier avantage,
Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi
Les superbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, et vous devez m'en croire,
Une source éternelle et d'honneurs et de gloire.

AURÉLIE.

La gloire est bien douteuse et le péril certain.
Que voulez-vous ? Pourquoi forcer votre destin ?
Ne vous suffit-il pas dans la paix, dans la guerre,
D'être un des souverains sous qui tremble la terre ?
Pour tomber de plus haut où voulez-vous monter,
De noirs pressentimens viennent m'épouvanter.

J'ai trop chéri le joug où je me suis soumise.
Voilà donc cette paix que je m'étois promise,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché;
Les dieux m'en ont punie, et me l'ont arraché.
Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embrasée et des mains meurtrières,
Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang,
De mon père au sénat je vois percer le flanc;
Vous-même, environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts, exhalant votre vie,
Des torrens de mon sang répandus par vos coups,
Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres,
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres,
Je vous retrouve, hélas! et vous me replongez
Dans l'abîme des maux qui me sont présagés.

CATILINA.

Allez, Catilina ne craint point les augures,
Et je veux du courage et non pas des murmures,
Quand je sers et l'Etat, et vous, et mes amis.

AURÉLIE.

Ah! cruel! est-ce ainsi que l'on sert son pays?
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée,
S'ils étoient généreux tu m'aurois consultée;
Nos communs intérêts sembloient te l'ordonner;
Si tu feins avec moi, je dois tout soupçonner.
Tu te perdras, déjà ta conduite est suspecte
A ce consul sévère et que Rome respecte.

CATILINA.

Cicéron respecté! lui? mon lâche rival?

## SCÈNE IV.

CATILINA, AURÉLIE, MARTIAN, L'UN DES CONJURÉS.

MARTIAN.

Seigneur, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par son ordre bientôt le sénat se rassemble :
Il prétend vous parler.

AURÉLIE.

Catilina, je tremble,
A cet ordre subit, à ce funeste nom.

CATILINA.

Mon épouse trembler au nom de Cicéron!
Que Nonnius séduit le craigne et le révère,
Qu'il déshonore ainsi son rang, son caractère,
Qu'il serve, s'il le veut, je plaindrai son erreur;
Mais de vos sentimens j'attends plus de grandeur.
Allez, souvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choisissoient autrement leurs consuls et leurs maîtres.
Quoi! vous, femme et romaine, et du sang de Néron,
Vous seriez sans orgueil et sans ambition?
Il en faut aux grands cœurs.

AURÉLIE.

Tu crois le mien timide,
La seule cruauté te paroît intrépide.
Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le consul va paroître, adieu; mais connois-moi :
Apprends que cette épouse à tes lois trop soumise,
Que tu devois aimer, que ta fierté méprise,

Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore!
Cicéron que je vois est moins à craindre encore.

## SCÈNE V.

CICÉRON, *dans l'enfoncement*, CATILINA, LE CHEF DES LICTEURS.

CICÉRON, *au chef des licteurs.*

Suivez mon ordre, allez; de ce perfide cœur
Je prétends sans témoins sonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi, c'est ce plébéien dont Rome a fait son maître!

CICÉRON.

Avant que le sénat se rassemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau sur le bord de l'abîme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui, vous?

CICÉRON.

Moi...

CATILINA.

C'est ainsi que votre inimitié...

CICÉRON.

C'est ainsi que s'explique un reste de pitié;
Vos cris audacieux, votre plainte frivole,
Ont assez fatigué les murs du Capitole.

Vous feignez de penser que Rome et le sénat
Ont avili dans moi l'honneur du consulat.
Concurrent malheureux à cette place insigne,
Votre orgueil l'attendoit, mais en étiez-vous digne?
La valeur d'un soldat, le nom de vos aïeux,
Ces prodigalités d'un jeune ambitieux,
Ces jeux et ces festins qu'un vain luxe prépare
Etoient-ils un mérite assez grand, assez rare
Pour vous faire espérer de dispenser des lois
Au peuple souverain qui règne sur les rois?
A vos prétentions j'aurois cédé peut-être,
Si j'avois vu dans vous ce que vous deviez être.
Vous pouviez de l'Etat être un jour le soutien;
Mais pour être consul devenez citoyen.
Pensez-vous affoiblir ma gloire et ma puissance,
En décriant mes soins, mon état, ma naissance?
Dans ces temps malheureux, dans nos jours corrompus
Faut-il des noms à Rome? il lui faut des vertus.
Ma gloire (et je la dois à ces vertus sévères)
Est de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
Mon nom commence en moi, de votre honneur jaloux
Tremblez que votre nom ne finisse dans vous.

CATILINA.

Vous abusez beaucoup, magistrat d'une année,
De votre autorité passagère et bornée.

CICÉRON.

Si j'en avois usé vous seriez dans les fers,
Vous, l'éternel appui des citoyens pervers;
Vous qui de nos autels souillant les priviléges,
Portez jusqu'aux lieux saints vos fureurs sacriléges,

Qui comptez tous vos jours et marquez tous vos pas
Par des plaisirs affreux ou des assassinats,
Qui savez tout braver, tout oser et tout feindre.
Vous enfin qui sans moi seriez peut-être à craindre.
Vous avez corrompu tous les dons précieux
Que pour un autre usage ont mis en vous les dieux,
Courage, adresse, esprit, grâce, fierté sublime,
Tout dans votre ame aveugle est l'instrument du crime.
Je détournois de vous des regards paternels,
Qui veilloient au destin du reste des mortels.
Ma voix que craint l'audace et que le foible implore,
Dans le rang des *Verrès* ne vous mit point encore;
Mais devenu plus fier par tant d'impunité
Jusqu'à trahir l'Etat vous avez attenté:
Le désordre est dans Rome, il est dans l'Etrurie,
On parle de Préneste, on soulève l'Ombrie.
Les soldats de Sylla, de carnage altérés
Sortent de leur retraite aux meurtres préparés,
Mallius en Toscane arme leurs mains féroces;
Les coupables soutiens de vos complots atroces,
Sont tous vos partisans déclaré en secrets;
Partout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice,
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice,
Que j'ai partout des yeux qui percent vos desseins,
Que malgré vous encor il est de vrais romains,
Que ce cortége affreux d'amis vendus au crime
Sentira comme vous l'équité qui m'anime.
Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur
Voyez-y votre juge et votre accusateur,

Qui va dans un moment vous forcer de répondre
Au tribunal des lois qui doivent vous confondre,
Des lois qui se taisoient sur vos crimes passés,
De ces lois que je venge et que vous renversez.

CATILINA.

Je vous ai déjà dit, Seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace;
Mais je veux pardonner des soupçons si honteux
En faveur de l'Etat que nous servons tous deux;
Je fais plus, je respecte un zèle infatigable,
Aveugle je l'avoue et pourtant estimable.
Ne me reprochez plus tous mes égaremens,
D'une ardente jeunesse impétueux enfans.
Le sénat m'en donna l'exemple trop funeste,
Cet emportement passe, et le courage reste.
Ce luxe, cet excès, ces fruits de la grandeur
Sont les vices du temps et non ceux de mon cœur.
Songez que cette main servit la république,
Que soldat en Asie et juge dans l'Afrique,
J'ai malgré nos excès et nos divisions
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi, je la trahirois, moi qui l'ai su défendre?

CICÉRON.

Marius et Sylla qui la mirent en cendre,
Ont mieux servi l'Etat et l'ont mieux défendu;
Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu;
Ils soutiennent les lois avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,

Accusez donc César, et Pompée et Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus ?
Parmi tant de guerriers dont on craint la puissance,
Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance ?
Pourquoi me choisir, moi? par quel zèle emporté...

CICÉRON.

Vous-même jugez-vous, l'avez-vous mérité ?

CATILINA.

Non, mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse;
Et plus je me défend, plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous êtes trompé, je suis votre ennemi;
Si c'est en citoyen, comme vous je crois l'être,
Et si c'est en consul, ce consul n'est pas maître;
Il préside au sénat et je peux l'y braver.

CICÉRON.

J'y punis les forfaits, tremble de m'y trouver;
Malgré toute ta haine à mes yeux méprisable,
Je t'y protégerai si tu n'es point coupable.
Fuis Rome si tu l'es.

CATILINA.

C'en est trop, arrêtez,
C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous
N'est pas d'être accusé, mais protégé par vous.

(*Il sort.*)

CICÉRON, *seul.*

Le traître! pense-t-il à force d'insolence
Par sa fausse grandeur prouver son innocence?

Tu ne peux m'imposer, perfide, ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché sur tes pas.

## SCÈNE VI.

### CICÉRON, CATON.

CICÉRON.

Eh bien! sage Caton, Rome est-elle en défense?

CATON.

Vos ordres sont suivis, ma prompte vigilance
A disposé déjà ces braves chevaliers
Qui sous vos étendards marcheront les premiers,
Mais je crains tout du peuple, et du sénat lui-même.

CICÉRON.

Du sénat!

CATON.

Enivré de sa grandeur suprême
Dans ses divisions il se forge des fers.

CICÉRON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers,
La vertu disparoît, la liberté chancelle,
Mais Rome a des Catons, j'espère encor pour elle.

CATON.

Ah! qui sert son pays, sert souvent un ingrat,
Votre mérite même irrite le sénat,
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offense.

CICÉRON.

Les regards de Caton seront ma récompense,
Au torrent de mon siècle, à son iniquité
J'oppose ton suffrage et la postérité.

Faisons notre devoir, les dieux feront le reste.

CATON.

Eh! comment résister à ce torrent funeste,
Quand je vois dans ce temple aux vertus élevé,
L'infame trahison marcher le front levé?
Croit-on que Mallius, cet indigne rebelle,
Ce tribun de soldats subalterne, infidèle,
De la guerre civile arborât l'étendard,
Qu'il osât s'avancer vers ce sacré rempart,
Qu'il eût pu fomenter ces ligues menaçantes,
S'il n'étoit soutenu par des mains plus puissantes,
Si quelque rejeton de nos derniers tyrans
N'allumoit en secret des feux plus dévorans?
Les premiers du sénat nous trahissent peut-être,
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître,
César fut le premier que mon cœur soupçonna,
Oui, j'accuse César.

CICÉRON.

Et moi, Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaste dans ses projets, impétueux, perfide,
Plus que César encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire et bien moins généreux.
Je viens de lui parler, j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage;
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi.
De ses obscurs complots je cherche les complices,
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices,
J'en préviendrai la suite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis,
Je crains pour les Romains des tyrans réunis,
L'armée est en Asie, et le crime est dans Rome,
Mais pour sauver l'Etat il suffit d'un grand homme.

CICÉRON.

Si nous sommes unis il suffit de nous deux,
La discorde est bientôt parmi les factieux.
César peut conjurer, mais je connois son ame,
Je sais quel noble orgueil le domine et l'enflamme,
Son cœur est trop altier, ses desseins sont trop grands
Pour servir de degrés au trône des tyrans;
Il aime Rome encor, il ne veut point de maître;
Mais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
Tous deux jaloux de plaire et plus de commander,
Ils sont montés trop haut pour jamais s'accorder,
Par leur désunion Rome sera sauvée :
Allons, n'attendons pas que de sang abreuvée,
Elle tende vers nous ses languissantes mains,
Et qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE SECOND.

## SCÈNE I.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Tandis que tout s'apprête, et que ta main hardie
Va de Rome et du monde allumer l'incendie;
Tandis que ton armée approche de ces lieux
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence.
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hasard, à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du sénat: ce corps foible et jaloux,
Avec joie en secret l'abandonne à nos coups.
Ce sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse et plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie:
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envie;

C'est un homme expirant qu'on voit d'un foible effort,
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.

CÉTHÉGUS.

Il a des envieux, mais il parle, il entraîne,
Il réveille la gloire, il subjugue la haine,
Il domine au sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux,
J'entends avec mépris ses cris injurieux.
Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure,
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire et qu'il meure
De plus cruels soucis, des chagrins plus pressans
Occupent mon courage, et règnent sur mes sens.

CÉTHÉGUS.

Que dis-tu? Qui t'arrête en ta noble carrière,
Quand l'adresse et la force ont ouvert la barrière?
Que crains-tu?

CATILINA.

Ce n'est pas mes nombreux ennemis.
Mon parti seul m'alarme, et je crains mes amis:
De Lentulus-Sura l'ambition jalouse,
Le grand cœur de César et surtout mon épouse.

CÉTHÉGUS.

Ton épouse? Tu crains une femme et des pleurs?
Laisse-lui ses remords, laisse-lui ses terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, et son amour docile
Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils partagent trop ses vœux.

O Rome, ô nom fatal, ô liberté chérie!
Quoi, dans ma maison même on parle de patrie!
Je veux qu'avant le temps fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le sénat,
Ma femme avec mon fils de ces lieux enlevée,
Abandonne une ville aux flammes réservée;
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfans
Ne doivent point troubler ces terribles momens.
Mais César!

CÉTHÉGUS.

Que veux-tu? Si par ton artifice
Tu ne peux réussir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom?
Faut-il confondre enfin César et Cicéron?

CATILINA.

C'est là ce qui m'occupe, et s'il faut qu'il périsse,
Je me sens étonné de ce grand sacrifice.
Il semble qu'en secret respectant son destin,
Je révère dans lui l'honneur du nom romain.
Mais Sura, viendra-t-il?

CÉTHÉGUS.

Compte sur son audace;
Tu sais comme ébloui des grandeurs de sa race,
A partager ton règne il se croit destiné.

CATILINA.

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil présomptueux de cet esprit sauvage;
Ses chagrins inquiets, ses soupçons, son courroux,
Sais-tu que de César il ose être jaloux.

Enfin j'ai des amis moins aisés à conduire
Que Rome et Cicéron ne coûtent à détruire.
O d'un chef de parti dur et pénible emploi !

CÉTHÉGUS.

Le soupçonneux Sura s'avance ici vers toi.
Va, prépare en secret le départ d'Aurélie.
Que des seuls conjurés sa maison soit remplie.

CATILINA.

De ces lieux cependant qu'on écarte ses pas ;
Craignons de son amour les funestes éclats.

## SCÈNE II.

### CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Ainsi malgré mes soins et malgré ma prière,
Vous prenez dans César une assurance entière ;
Vous lui donnez Préneste, il devient notre appui,
Pensez-vous me forcer à dépendre de lui?

CATILINA.

Le sang des Scipions n'est point fait pour dépendre,
Ce n'est qu'au premier rang que vous devez prétendre
Je traite avec César, mais sans m'y confier,
Son crédit peut nous nuire, il peut nous appuyer ;
Croyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
Je me sers de son nom, mais pour votre avantage.

SURA.

Ce nom est-il plus grand que le vôtre et le mien ;
Pourquoi nous abaisser à briguer ce soutien ?

On le fait trop valoir, et Rome est trop frappée
D'un mérite naissant qu'on oppose à Pompée.
Pourquoi le rechercher alors que je vous sers?
Ne peut-on sans César subjuguer l'univers?

CATILINA.

Nous le pouvons sans doute, et sur votre vaillance
J'ai fondé dès long-temps ma plus forte espérance.
Mais César est aimé du peuple et du sénat,
Politique, guerrier, pontife, magistrat,
Terrible dans la guerre et grand dans la tribune,
Par cent chemins divers il court à la fortune,
Il nous est nécessaire.

SURA.

Il nous sera fatal.
Aujourd'hui votre ami, demain notre rival,
Bientôt notre tyran; tel est son caractère.
Je le crois du parti le plus grand adversaire.
Peut-être qu'à vous seul il daignera céder,
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne souffrirai point, puisqu'il faut vous le dire,
De son fier ascendant le dangereux empire;
Je vous ai prodigué mon service et ma foi,
Et je renonce à vous s'il l'emporte sur moi.

CATILINA.

J'y consens, faites plus, arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, et je la sacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous.
Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie,
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie.

SURA.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien,
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

## SCÈNE III.

### CATILINA, CÉSAR.

CATILINA.

Eh bien! César, eh bien! Toi de qui la fortune
Dès le temps de Sylla me fut toujours commune,
Toi, dont j'ai présagé les éclatans destins,
Toi né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux plébéien qui t'irrite et te brave?
Tu le hais, je le sais, et ton œil pénétrant
Voit pour s'en affranchir ce que Rome entreprend,
Et tu balancerois? Et ton ardent courage
Craindroit de nous aider à sortir d'esclavage?
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et César souffriroit qu'on les changeât sans lui?
Quoi, n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée,
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels?
Quand l'obscur habitant des rives du Fibrène
Siége au-dessus de toi sur la pourpre romaine?
Souffriras-tu long-temps tous ces rois fastueux,
Cet heureux Lucullus brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse;
Un Crassus étonné de sa propre richesse,

Dont l'opulence avide osant nous insulter,
Asserviroit l'Etat s'il daignoit l'acheter?
Ah! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente ou Rome corrompue,
Vois ces lâches vainqueurs en proie aux factions
Disputer, dévorer le sang des nations.
Le monde entier t'appelle, et tu restes paisible:
Veux-tu laisser languir ce courage invincible?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié?
César est-il fidèle à ma tendre amitié?

CÉSAR.

Oui, si dans le sénat on te fait injustice,
César te défendra, compte sur mon service,
Je ne peux te trahir, n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerois-là tes vœux irrésolus?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire?

CÉSAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire,
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends, pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvemens spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CÉSAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.

Sur les rives du Rhin, de la Seine et du Tage,
La victoire m'appelle, et voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, et songe que demain,
J'y pourrois avec toi marcher en souverain.

CÉSAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire:
Il est digne de toi, mais pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CÉSAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec César on partage sans peine.

CÉSAR.

On ne partage point la grandeur souveraine:
Va, ne te flattes pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner César.
Tu m'as vu ton ami, je le suis, je veux l'être,
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en seroit digne, et s'il l'ose tenter,
Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'estime l'audace, et dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité;
Mais s'il ravit l'empire, il l'avoit mérité.
Il soumit l'Hélespont, il fit trembler l'Euphrate,
Il subjugua l'Asie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait? Quels Etats, quels fleuves, quelles mers,
Quels rois par toi vaincus ont adoré nos fers?

Tu peux avec le temps être un jour un grand homme.
Mais tu n'as pas acquis le droit d'asservir Rome,
Et mon nom, ma grandeur et mon autorité,
N'ont point encor l'éclat et la maturité,
Le poids qu'exigeroit une telle entreprise.
Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise,
J'ignore mon destin, mais si j'étois un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai si je puis leur empire et leur gloire.
Je serai digne d'eux, et je veux que leurs fers,
D'eux-mêmes respectés, de lauriers soient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre est plus aisé peut-être.
Qu'étoit donc ce Sylla qui s'est fait notre maître?
Il avoit une armée, et j'en forme aujourd'hui,
Il m'a fallu créer ce qui s'offroit à lui;
Il profita des temps, et moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot, il fut roi; veux-tu l'être?
Veux-tu de Cicéron subir ici la loi,
Vivre son courtisan ou régner avec moi?

CÉSAR.

Je ne veux l'un ni l'autre. Il n'est pas temps de feindre,
J'estime Cicéron sans l'aimer ni le craindre;
Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas.
Divise le sénat, abaisse des ingrats :
Tu le peux, j'y consens : mais si ton ame aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur sera fidèle à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.

(*Il sort.*)

## SCÈNE IV.

### CATILINA.

Ah! qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime,
Et s'il n'en est l'appui qu'il en soit la victime!
Sylla vouloit le perdre, il le connoissoit bien,
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

## SCÈNE V.

### CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS.

LENTULUS.

César s'est-il montré favorable ou contraire?

CATILINA.

Sa stérile amitié nous offre un foible appui,
Il faut et nous servir et nous venger de lui.
Nous avons des soutiens plus sûrs et plus fidèles,
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

## SCÈNE VI.

### CATILINA, LES CONJURÉS.

CATILINA.

Venez, noble Pison, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius,
Vous tous braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable assemblage:

Venez vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens;
Encor quelques momens, un Dieu qui vous seconde
Va mettre entre vos mains la maîtresse du monde.
De trente nations malheureux conquérans,
La peine étoit pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont subjugué Tigrane et Mithridate,
Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate
Que pour enorgueillir d'indignes sénateurs,
De leurs propres appuis lâches persécuteurs,
Grands par vos travaux seuls, et qui pour récompense,
Vous permettoient de loin d'adorer leur puissance.
Le jour de la vengeance est arrivé pour vous,
Je ne propose point à votre fier courroux
Des travaux sans périls, et des meurtres sans gloire,
Vous pourriez dédaigner une telle victoire:
A vos cœurs généreux je promets des combats,
Que tous vos ennemis soient livrés au trépas.
Entrez dans leurs palais, frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre;
Mais surtout qu'un concert unanime et parfait
De nos vastes desseins assure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneste;
Des soldats de Sylla le redoutable reste,
Par des chemins divers et des sentiers obscurs,
Du fond de la Toscane avancent vers ces murs.
Ils arrivent, je sors et je marche à leur tête,
Au dehors, au dedans, Rome est votre conquête.
Je combats Pétréius, et je m'ouvre en ces lieux
Au pied du Capitole un chemin glorieux.

C'est là que par les droits que vous donne la guerre,
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône souillé par d'indignes romains,
Mais lavé dans leur sang et vengé par vos mains.
Curius et les siens doivent m'ouvrir les portes.
( *Il s'arrête un moment, puis il s'adresse à un conjuré.* )
Vous des gladiateurs aurons-nous les cohortes?
Leur joignez-vous surtout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop long-temps?

LENTULUS.

Je dois les amener, sitôt que la nuit sombre
Cachera sous son voile et leur marche et leur nombre:
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous du mont Célius êtes-vous assuré?

STATILIUS.

Les gardes sont séduits, on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin, que tout soit mis en cendre;
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce signal terrible allumez les flambeaux.
Aux maisons des proscrits que la mort soit portée:
La première victime à mes yeux présentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron,
Sacrifiez César, faites périr Caton.
Eux morts, le sénat tombe et nous sert en silence.
Déjà notre fortune, aveugle sa prudence,
Dans ses murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
Nous disposons en paix l'appareil du trépas.

Surtout

Surtout avant le temps ne prenez point les armes,
Que la mort des tyrans précède les alarmes;
Que Rome et Cicéron tombent du même fer,
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le destin de la terre;
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre;
C'est reprendre vos droits, et c'est vous ressaisir
De l'univers domté qu'on osoit vous ravir.

(*A Céthégus et à Lentulus-Sura.*)

Vous, de ces grands desseins les auteurs magnanimes,
Venez dans le sénat, venez voir vos victimes.
De ce consul encor nous entendrons la voix;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous, par ce fer et par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périsse le sénat.

MARTIAN.

Périsse l'infidèle
Qui pourra différer de venger ta querelle.
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups.

CATILINA.

Allez, et cette nuit Rome entière est à vous.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

CATILINA, CÉTHÉGUS, MARTIAN, SEPTIME, AFFRANCHIS.

CATILINA.

Tout est-il prêt, enfin l'armée avance-t-elle ?

MARTIAN.

Oui, Seigneur, Mallius à ses sermens fidèle
Vient entourer ces murs aux flammes destinés.
Au dehors, au dedans les ordres sont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Prescrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Sitôt que du sénat vous me verrez sortir,
Commencez à l'instant nos sanglans sacrifices ;
Que du sang des proscrits les fatales prémices
Consacrent sous vos coups ce redoutable jour.
Observez, Martian, vers cet obscur détour,
Si d'un consul trompé les ardens émissaires
Oseroient épier nos terribles mystères.

CÉTHÉGUS.

Peut-être avant le temps faudroit-il l'attaquer
Au milieu du sénat qu'il vient de convoquer ;

Je vois qu'il prévient tout, et que Rome alarmée...

CATILINA.

Prévient-il Mallius? prévient-il mon armée?
Connoît-il mes projets? Sait-il dans son effroi
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi?
Suis-je fait pour fonder ma fortune et ma gloire
Sur un vain brigandage et non sur la victoire?
Va, mes desseins sont grands autant que mesurés,
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs et de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs piéges tendus
Détruit l'ouvrage entier, et l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, et tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes de grands hommes,
Cette élite indomptable, et ce superbe choix,
Des descendans de Mars et des vainqueurs des rois:
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée;
Un feu dont l'étendue embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore et le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre:
Voilà notre destin, dis-moi s'il est à craindre.

CÉTHÉGUS.

Sous le nom de César, Préneste est-elle à nous?

CATILINA.

C'est là mon premier pas, c'est un des plus grands coups
Qu'au sénat incertain je porte en assurance.
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance,
Tandis qu'il est perdu je fais semer le bruit
Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.

La moitié du sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclaircisse;
Avant que ce sénat si lent dans ses débats
Ait démêlé le piége où j'ai conduit ses pas,
Mon armée est dans Rome, et la terre asservie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un si grand intérêt.

## SCÈNE II.

### CATILINA, AURÉLIE, CÉTHÉGUS.

AURÉLIE, *une lettre à la main.*

Lis ton sort et le mien, ton crime et ton arrêt.
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire?
Eh bien! je reconnois le seing de votre père.

AURÉLIE.

Lis....

CATILINA *lit la lettre.*

« La mort trop long-temps a respecté mes jours,
» Une fille que j'aime en termine le cours.
» Je suis trop bien puni dans ma triste vieillesse,
» De cet hymen affreux qu'a permis ma foiblesse;
» Je sais de votre époux les complots odieux :
» César qui nous trahit veut enlever Préneste;
» Vous avez partagé leur trahison funeste,
» Repentez-vous, ingrate, ou périssez comme eux. »
Mais comment Nonnius auroit-il pu connoître
Des secrets qu'un consul ignore encor peut-être?

CÉTHÉGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA, *à Céthégus.*

Il pourra nous servir.

(*A Aurélie.*)

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir :
Je vais armer le monde, et c'est pour ma défense;
Vous, dans ce jour de sang marqué pour ma puissance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux?
Pour la dernière fois dois-je compter sur vous?

AURÉLIE.

Tu m'avois ordonné le silence et la fuite,
Tu voulois à mes pleurs dérober ta conduite,
Eh bien! que prétends-tu?

CATILINA.

Partez au même instant,
Envoyez au consul ce billet important :
J'ai mes raisons, je veux qu'il apprenne à connoître
Que César est à craindre, et plus que moi peut-être,
Je n'y suis point nommé. César est accusé :
C'est ce que j'attendois, tout le reste est aisé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés,
Que quand j'en serai maître, et quand vous régnerez.
Partez, daignez me croire, et laissez-vous conduire,
Laissez-moi mes dangers, ils doivent me suffire,
Et ce n'est pas à vous de partager mes soins :
Vainqueur et couronné cette nuit je vous joins.

AURÉLIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage,
Tout est prêt, on m'attend.

AURÉLIE.

Commence donc par moi :
Commence par ce meurtre, il est digne de toi.
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périsse,
Expirer par tes mains que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre esprit raffermi...

CÉTHÉGUS.

Ne désespérez point un époux, un ami,
Tout vous est confié, la carrière est ouverte,
Et reculer d'un pas, c'est courir à sa perte.

AURÉLIE.

Ma perte fut certaine au moment où mon cœur
Reçut de vos conseils le poison séducteur :
Malgré moi sur vos pas vous m'avez su conduire.
J'aimois, il fut aisé, cruels, de me séduire ;
Et c'est un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu servir.
Dans mon aveuglement que ma raison déplore,
Ce reste de raison m'éclaire au moins encore :
Il fait rougir mon front de l'abus détesté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, et je ne veux plus l'être ;
Je ne veux point servir les attentats d'un traître :
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi,
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe et traîne dans Rome embrasée et fumante,
Pour ton premier exploit ton épouse expirante.

Fais périr avec moi l'enfant infortuné
Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné,
Et couvert de son sang, libre dans ta furie,
Barbare, assouvis-toi du sang de ta patrie.

CATILINA.

C'est donc là ce grand cœur et qui me fut soumis?
Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis?
Ainsi dans la plus juste et la plus noble guerre
Qui jamais décida du destin de la terre,
Quand je brave un consul, et Pompée et Caton,
Mes plus grands ennemis seront dans ma maison?
Les préjugés romains de votre foible père
Arment contre moi-même une épouse si chère;
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi?

AURÉLIE.

Je menace le crime.... et je tremble pour toi:
Dans mes emportemens vois encor ma tendresse,
Frémis d'en abuser, c'est ma seule foiblesse:
Crains.

CATILINA.

Cet indigne mot n'est pas fait pour mon cœur,
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur.
C'est assez m'offenser. Ecoutez: je vous aime;
Mais ne présumez pas que, m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes desseins, et l'empire avec eux.
Vous n'avez pas osé regarder la couronne.
Jugez de mon amour puisque je vous pardonne!
Mais sachez...

AURÉLIE.

La couronne où tendent tes desseins,
Cet objet du mépris du reste des Romains?
Va, je l'arracherois sur mon front affermie,
Comme un signe insultant d'horreur et d'infamie.
Quoi! tu m'aimes assez pour ne te pas venger,
Pour ne me punir pas de t'oser outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes!
Et moi, je t'aime assez pour arrêter tes crimes,
Et je cours...

## SCÈNE III.

CATILINA, AURÉLIE, LENTULUS-SURA, CÉTHÉGUS.

LENTULUS-SURA.

C'en est fait, et nous sommes perdus:
Nos amis sont trahis, nos projets confondus.
Préneste entre nos mains n'a point été remise:
Nonnius vient dans Rome, il sait notre entreprise;
Un de nos confidens dans Préneste arrêté,
A subi les tourmens et n'a pas résisté.
Nous avons trop tardé, rien ne peut nous défendre,
Nonnius au sénat vient accuser son gendre;
Il va chez Cicéron qui n'est que trop instruit.

AURÉLIE.

Eh bien! de tes forfaits tu vois quel est le fruit!
Voilà ces grands desseins où j'aurois dû souscrire,
Ces destins de Sylla, ce trône, cet empire!
Es-tu désabusé? tes yeux sont-ils ouverts?

CATILINA, *après un moment de silence.*

Je ne m'attendois pas à ce nouveau revers;
Mais... me trahiriez-vous?

AURÉLIE.

Je le devrois peut-être;
Je devrois servir Rome en la vengeant d'un traître,
Nos Dieux m'en avoueroient; je ferai plus, je veux
Te rendre à ton pays, et vous sauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la foiblesse en partage,
Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage.
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger:
Ce danger est venu, je vais le partager;
Je vais trouver mon père, il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il sauve la tienne.
Il m'aime, il est facile; il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi;
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même:
Ce consul qui te craint, ce sénat où l'on t'aime,
Où César te soutient, où ton nom est puissant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre,
Repens-toi seulement, mais repens-toi sans feindre.
Il n'est que ce parti quand on est découvert;
Il blesse ta fierté, mais tout autre te perd,
Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome ou d'oser t'y défendre.
Plus de reproche ici sur tes complots pervers:
Coupable je t'aimois, malheureux je te sers.
Je mourrai pour sauver et tes jours et ta gloire:
Adieu. Catilina doit apprendre à me croire,
Je l'avois mérité.

CATILINA, *l'arrêtant.*

Que faire, et quel danger?
Ecoutez... le sort change, il me force à changer...
Je me rends... je vous cède... il faut vous satisfaire...
Mais... songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père
Et que dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prends un parti, c'est vous qui m'y forcez.

AURÉLIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine:
Je te sers, c'est assez. Fille, épouse et romaine,
Voilà tous mes devoirs, je les suis; et le tien
Est d'égaler un cœur aussi pur que le mien.

## SCÈNE IV.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA, AFFRANCHIS.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre?
Esclave d'une femme, et d'un seul mot troublé,
Ce grand cœur s'est rendu sitôt qu'elle a parlé!

CÉTHÉGUS.

Non, tu ne peux changer, ton génie invincible
Animé par l'obstacle en sera plus terrible.
Sans ressource à Préneste, accusés au sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'Etat.
Nous le ferions trembler même dans les supplices,
Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,
Un parti trop puissant pour ne pas éclater!

SURA.

Mais avant le signal on peut nous arrêter ?
C'est lorsque dans la nuit le sénat se sépare,
Que le parti s'assemble, et que tout se déclare.
Que faire ?

CÉTHÉGUS, *à Catilina.*

Tu te tais, et tu frémis d'effroi ?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

SURA.

J'attends peu d'Aurélie, et dans ce jour funeste,
Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

CATILINA.

Je compte les momens, et j'observe les lieux.
Aurélie, en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grâce,
Suspendra pour un temps sa course et sa menace ;
Cicéron que j'alarme est ailleurs arrêté ;
C'en est assez, amis, tout est en sûreté.
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires,
Armez tout, affranchis, esclaves et sicaires,
Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains,
Et qu'il en reste encor assez pour mes desseins.
Vous, fidèle affranchi, brave et prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius ;
Allez, et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret de la part de sa fille ;
Peignez-lui son danger, celui de sa famille,
Attirez-le en parlant vers ce détour obscur,
Qui conduit au chemin de Tibur et d'Anxur ;

Là, saisissant tous deux le moment favorable,
Vous... Ciel! que vois-je?

## SCÈNE V.

CICÉRON, ET LES ACTEURS DE LA SCÈNE PRÉCÉDENTE.

CICÉRON.

Arrête, audacieux coupable,
Où portes-tu tes pas? Vous, Céthégus, parlez...
Sénateurs, affranchis, qui vous a rassemblés?

CATILINA.

Bientôt dans le sénat nous pourrons te l'apprendre.

CÉTHÉGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons si toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger?

CICÉRON.

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires:
Sont-ils, ainsi que vous, des romains consulaires,
Que la loi de l'Etat me force à respecter,
Et que le sénat seul ait le droit d'arrêter?
Qu'on les charge de fers; allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruit la liberté romaine.
Arrêter des romains sur tes lâches soupçons!

CICÉRON.

Ils sont de ton conseil, et voilà mes raisons.

Vous-même frémissez. Licteurs, qu'on m'obéisse ?
( *On emmène Septime et Martian.* )

CATILINA.

Implacable ennemi, poursuis ton injustice ;
Abuse de ta place, et profite du temps.
Il faudra rendre compte, et c'est où je t'attends.

CICÉRON.

Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainsi leurs maîtres ;
J'ai mandé Nonnius, il sait tous tes desseins,
J'ai mis Rome en défense, et Préneste en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir,
Je parle de supplice, et veux t'en avertir.
Avec les assassins sur qui tu te reposes,
Viens t'asseoir au sénat, et suis-moi si tu l'oses ?

CATILINA.

Je t'y suivrai.

## SCÈNE VI.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

CÉTHÉGUS.

COMMENT résister aux efforts
D'un bras habile et prompt qui rompt tous nos ressorts,
Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie ?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.

C'est un homme alarmé que son trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, et qui n'est pas instruit.
Nos amis arrêtés vont accroître ses peines;
Ils sauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal César est accusé;
Le sénat en tumulte est déjà divisé;
Mallius et l'armée aux portes va paroître;
Vous m'avez cru perdu, marchez, et je suis maître.

SURA.

Nonnius du consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas, c'est moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je; au sénat parlez en assurance,
Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre doit représenter le lieu préparé pour le sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'Aurélie au temple de Tellus. Un double rang de siéges forme un cercle dans cette salle; le siége de Cicéron, plus élevé, est au milieu.)

## SCÈNE I.

LENTULUS-SURA, CÉTHÉGUS, *retirés vers le devant.*

SURA.

Tous ces pères de Rome au sénat appelés,
Incertains de leur sort, et de soupçons troublés,
Ces monarques tremblans tardent bien à paroître.

CÉTHÉGUS.

L'oracle des Romains ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissans travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime, et par ses soins trompé
Il a retardé tout par ses fausses alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déjà nous eussions pris les armes!
Je crains, je l'avouerai, cet esprit du sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour, de l'Etat,
Cet antique respect et cette idolâtrie,
Que réveille en tout temps l'amour de la patrie.

CÉTHÉGUS.

La patrie est un nom sans force et sans effet.
On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatisme usé des siècles héroïques
Se conserve, il est vrai, dans des ames stoïques;
Le reste est sans vigueur, ou fait des vœux pour nous.
Cicéron respecté n'a fait que des jaloux.
Caton est sans crédit; César nous favorise,
Défendons-nous ici, Rome sera soumise.

SURA.

Mais si Catilina par sa femme séduit,
De tant de nobles soins nous ravissoit le fruit!
Tout homme a sa foiblesse, et cette ame hardie
Reconnoît en secret l'ascendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la respecte, il pourra lui céder.

CÉTHÉGUS.

Sois sûr qu'à son amour il saura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir, tu sais ce qu'il en coûte
Quand de tels intérêts...

CÉTHÉGUS, *en le tirant à part.*

Caton approche, écoute.

(*Lentulus et Céthégus s'asseyent à un bout de la salle.*)

## SCÈNE II.

(Caton entre au sénat avec Lucullus, Crassus, Favonius, Clodius, Muréna, César, Catullus, Marcellus.)

CATON, *en regardant les deux conjurés.*

LUCULLUS, je me trompe, ou ces deux confidens

S'occupent en secret de soins trop importans.
Le crime est sur leur front qu'irrite ma présence.
Déjà la trahison marche avec arrogance.
Le sénat qui la voit cherche à dissimuler,
Le démon de Sylla semble nous aveugler.
L'ame de ce tyran dans le sénat respire.

CÉTHÉGUS.

Je vous entends assez, Caton, qu'osez-vous dire?

CATON, *en s'asseyant, tandis que les autres prennent place.*

Que les dieux du sénat, les dieux de Scipion,
Qui contre toi peut-être ont inspiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtresse du monde et le sort des humains.
J'ose encore ajouter que son puissant génie,
Qui n'a pu qu'une fois souffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthégus et dans Catilina
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CÉSAR.

Caton, que faites-vous, et quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs au lieu de les gagner.
(*César s'assied.*)

CATON, *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile,
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CÉSAR.

Caton, il faut agir dans les jours de combat,
Je suis tranquille ici; ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, et je la vois trahie.
O ciel! pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie,
Pompée en ces périls soit encor arrêté?

CÉSAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CÉSAR.

Je lui dispute tout jusqu'à l'amour de Rome.

## SCÈNE III.

CICÉRON *arrivant avec précipitation, les Sénateurs se lèvent.*

AH! dans quels vains débats perdez-vous ces instans,
Quand Rome à son secours appelle ses enfans,
Qu'elle vous tend les bras, et que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines;
Qu'on a déjà donné le signal des fureurs,
Qu'on a déjà versé le sang des sénateurs?

LUCULLUS.

O ciel!

CATON.

Que dites-vous?

CICÉRON, *debout.*

J'avois d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,

Assuré des secours aux postes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeois chez moi ceux qu'en ce trouble extrême,
Aux yeux de Céthégus j'avois surpris moi-même.
Nonnius mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible en ces temps malheureux,
Pour sauver Rome et vous, arrive de Préneste.
Il venoit m'éclairer dans ce trouble funeste,
M'apprendre jusqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorsque de notre sang deux monstres altérés,
A coups précipités frappent ce cœur fidèle,
Et font périr en lui tout le fruit de son zèle.
Il tombe mort, on court, on vole, on les poursuit,
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui se presse et qui se précipite,
Leurs complices enfin favorisent leur fuite:
J'ai saisi l'un des deux, qui, le fer à la main,
Egaré, furieux, se frayoit un chemin;
Je l'ai mis dans les fers, et j'ai su que ce traître
Avoit Catilina pour complice et pour maître.

( *Cicéron s'assied avec le Sénat.* )

## SCÈNE IV.

CATILINA *debout entre* CATON *et* CÉSAR; CÉTHÉGUS *est auprès de César, le Sénat assis.*

CATILINA.

Oui, Sénat, j'ai tout fait, et vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le sein;

Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICÉRON.

Toi, fourbe, toi, barbare!

CATON.

Oses-tu te vanter....?

CÉSAR.

Nous pourrons le punir, mais il faut l'écouter.

CÉTHÉGUS.

Parle, Catilina, parle et force au silence
De tous tes ennemis l'audace et l'éloquence.

CICÉRON.

Romains, où sommes-nous?

CATILINA.

Dans les temps du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrasement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde,
Les neveux de Sylla, séduits par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le sénat divisé, Rome dans l'épouvante,
Le désordre en tous lieux, et surtout Cicéron
Semant ici la crainte ainsi que le soupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome est affligée,
Il vous parle pour elle, et moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui
Que Rome et le sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius étoit l'ame invisible,
L'esprit qui gouvernoit ce grand corps si terrible;

Ce corps de conjurés, qui des monts Apennins,
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les momens étoient chers et les périls extrêmes;
Je l'ai su, j'ai sauvé l'Etat, Rome et vous-mêmes.
Ainsi par un soldat fut puni Spurius;
Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'osera punir d'un si juste homicide?
Qui de vous peut encor m'accuser?

CICÉRON.

Moi, perfide,
Moi qu'un Catilina se vante de sauver,
Moi qui connois ton crime et qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent se faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettoit Rome en cendre.
Sur un père de Rome il a porté ses coups,
Et vous souffrez qu'il parle, et qu'il s'en vante à vous;
Vous souffrez qu'il vous trompe alors qu'il vous opprime,
Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime.

CATILINA.

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur
Des meilleurs citoyens soit le persécuteur?
Apprenez des secrets que le consul ignore,
Et profitez-en tous s'il en est temps encore.
Sachez qu'en son palais, et presque sous ces lieux,
Nonnius enfermoit l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances et d'épées,
Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
Si Rome existe encor, amis, si vous vivez,
C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon service approuvez mes alarmes.
Sénateurs, ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICÉRON, *aux licteurs.*

Courez chez Nonnius, allez, et qu'à nos yeux
On amène sa fille en ces augustes lieux.
Tu trembles à ce nom?

CATILINA.

Moi, trembler! je méprise
Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.
Sénat, le péril croît quand vous délibérez.
Eh bien! sur ma conduite êtes-vous éclairés?

CICÉRON.

Oui, je le suis, Romains, je le suis sur son crime:
Qui de vous peut penser qu'un vieillard magnanime
Ait formé de si loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits et des assassinats?
Dans ta propre maison ta rage industrieuse
Craignoit de mes regards la lumière odieuse.
De Nonnius trompé tu choisis le palais,
Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu séduit sa malheureuse fille?
Ah! cruel! ce n'est pas la première famille
Où tu portas le trouble et le crime et la mort!
Tu traites Rome ainsi. C'est donc là nôtre sort,
Et tout couvert d'un sang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudisse et qu'on te récompense?
Artisan de la guerre, affreux conspirateur,
Meurtrier d'un vieillard, et calomniateur:
Voilà tout ton service, et tes droits et tes titres.
O vous, des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici sans force et sans secours,
Qu'un tyran forcené dispose de vos jours?

Fermerez-vous les yeux au bord des précipices ?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ses complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui,
Vous n'avez qu'un moment; jugez entre elle et lui.

CÉSAR.

Un jugement trop prompt est souvent sans justice :
C'est la cause de Rome, il faut qu'on l'éclaircisse.
Aux droits de nos égaux est-ce à nous d'attenter?
Toujours dans ses pareils il faut se respecter;
Trop de sévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi! Rome est d'un côté, de l'autre un assassin;
C'est Cicéron qui parle, et l'on est incertain!

CÉSAR.

Il nous faut une preuve, on n'a que des alarmes :
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et si de Nonnius le crime est avéré,
Catilina nous sert et doit être honoré.

(*A Catilina.*)

Tu me connois, en tout je te tiendrai parole.

CICÉRON.

O Rome! ô ma patrie! ô dieu du Capitole!
Ainsi d'un scélérat un héros est l'appui?
Agissez-vous pour vous en nous parlant pour lui?
César, vous m'entendez, et Rome trop à plaindre,
N'aura donc désormais que ses enfans à craindre?

CLODIUS.

Rome est en sûreté, César est citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le sien?

CICÉRON.

Clodius, achevez, que votre main seconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en est trop, je ne vois dans ces murs menacés,
Que conjurés ardens et citoyens glacés.
Catilina l'emporte, et sa tranquille rage,
Sans crainte et sans danger médite le carnage.
Au rang des sénateurs il est encor admis;
Il proscrit le sénat et s'y fait des amis;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes;
Il vous voit, vous menace, et marque ses victimes.
Et lorsque je m'oppose à tant d'énormités,
César parle de droit et de formalités;
Clodius à mes yeux de son parti se range,
Aucun ne veut souffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître est mort assassiné,
N'avons-nous pas sur lui le droit qu'il s'est donné?
Le devoir le plus saint, la loi la plus chérie
Est d'oublier la loi pour sauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

## SCÈNE V.

AURÉLIE, LE SÉNAT.

AURÉLIE.

O vous, sacrés vengeurs!
Demi-dieux sur la terre et mes seuls protecteurs,
Consul, auguste appui qu'implore l'innocence,
Mon père par ma voix vous demande vengeance,
J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.

(*En*

(*En voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)

Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang.
Secourez-moi, vengez ce sang qui fume encore
Sur l'infame assassin que ma douleur ignore.

CICÉRON, *en montrant Catilina.*

Le voici.

AURÉLIE.

Dieux!

CICÉRON.

C'est lui, lui qui l'assassina,
Qui s'en ose vanter.

AURÉLIE.

O ciel! Catilina!
L'ai-je bien entendu? Quoi! monstre sanguinaire,
Quoi! c'est toi, c'est ta main qui massacra mon père!

(*Des licteurs la soutiennent.*)

CATILINA, *se tournant vers Céthégus et se jetant éperdu entre ses bras.*)

Quel spectacle, grands dieux! je suis trop bien puni.

CÉTHÉGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a saisi?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance,
Mais si tu servis Rome, attend ta récompense.

CATILINA, *se tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il est vrai qu'un horrible devoir...
M'a forcé... respectez mon cœur, mon désespoir.....
Songez qu'un nœud plus saint et plus inviolable.....

## SCÈNE VI.

### AURÉLIE, LE SÉNAT, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, on a saisi ce dépôt formidable.

CICÉRON.

Chez Nonnius?

LE CHEF.

Chez lui; ceux qui sont arrêtés
N'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURÉLIE.

O comble de la rage et de la calomnie!
On lui donne la mort: on veut flétrir sa vie!
Le cruel dont la main porta sur lui les coups.....

CICÉRON.

Achevez.

AURÉLIE.

Justes dieux! où me réduisez-vous!

CICÉRON.

Parlez, la vérité dans son jour doit paroître:
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître,
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés,
Il frémit devant vous, achevez; répondez.

AURÉLIE.

Ah! je vous ai trahis, c'est moi qui suis coupable.

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point.

AURÉLIE.

Va, monstre impitoyable,
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux, j'ai trop tard connu ma détestable erreur.
Sénat, j'ai vu le crime et j'ai tu les complices;
Je demandois vengeance, il me faut des supplices.
Ce jour menace Rome, et vous, et l'univers.
Ma foiblesse a tout fait, et c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abîmes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse ainsi que moi, le jour, l'horrible jour
Où ta rage a trompé mon innocent amour!
Ce jour où malgré moi secondant ta furie,
Fidèle à tes sermens, perfide à ma patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et pour mieux l'égorger, le pressant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire.
(*Tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron est assis plongé dans la douleur.*)
Murs sacrés, dieux vengeurs, sénat, mânes d'un père,
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi;
Voilà votre ennemi! Perfide imite-moi.
(*Elle se frappe.*)

CATILINA.

Où suis-je? malheureux!

CATON.

O jour épouvantable!

CICÉRON.

Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable.

AURÉLIE.

Je devois... un billet remis entre vos mains...
Consuls... de tous côtés je vois vos assassins...
Je me meurs. (*On emmène Aurélie.*)

CICÉRON.

S'il se peut qu'on la secoure, Aufide,
Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez, perfide?
Sénateurs vous tremblez, vous ne vous joignez pas
Pour venger tant de sang et tant d'assassinats?
Il vous impose encor, vous laissez impunie
La mort de Nonnius et celle d'Aurélie?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait, c'est ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié,
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuse à mes destins fatale,
M'entraîna dans l'abîme où tu me vois plongé.
Tu causas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, et Rome qui t'adore;
J'ai voulu ta ruine, et je la veux encore.
Je vengerai sur toi tout ce que j'ai perdu,
Ton sang paiera ce sang à tes yeux répandu.
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un esclave échappé que fait punir son maître.
Que tes membres sanglans dans ta tribune épars,
Des inconstans Romains repaissent les regards:

Voilà ce qu'en partant ma douleur et ma rage,
Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage ;
C'est le sort qui t'attend et qui va s'accomplir,
C'est l'espoir qui me reste, et je cours le remplir.

CICÉRON.

Qu'on saisisse ce traître.

CÉTHÉGUS.

En as-tu la puissance ?

SURA.

Oses-tu prononcer quand le sénat balance ?

CATILINA.

La guerre est déclarée, amis, suivez mes pas,
C'en est fait : le signal vous appelle aux combats ;
Vous, Sénat incertain qui venez de m'entendre,
Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.
(*Il sort avec quelques sénateurs de son parti.*)

CICÉRON.

Eh bien ! choisissez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains ! ô majesté flétrie !
Sur le bord du tombeau réveille-toi, patrie !
Lucullus, Muréna, César même, écoutez,
Rome demande un chef en ces calamités,
Gardons l'égalité pour des temps plus tranquilles,
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles,
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui,
Qu'on nomme le plus digne, et je marche sous lui.

## SCÈNE VII.

### LE SÉNAT, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF.

Seigneur, en secourant la mourante Aurélie,
Que nos soins vainement rappeloient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

CICÉRON, *en lisant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'Etat est menacé !
*César qui nous trahit veut enlever Préneste.*
Vous César, vous trempiez dans ce complot funeste?
Lisez, mettez le comble à des malheurs si grands.
César, étiez-vous fait pour servir des tyrans ?

CÉSAR.

J'ai lu, je suis romain, notre perte s'annonce,
Le danger croît, j'y vole, et voilà ma réponse.
(*Il sort.*)

CATON.

Sa réponse est douteuse, il est trop leur appui.

CICÉRON.

Marchons, servons l'Etat contre eux et contre lui.
(*A une partie des sénateurs.*)
Vous, si les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome sanglante,
Ont réveillé dans vous l'esprit de vos aïeux,
Courez au Capitole et défendez vos dieux.
Du fier Catilina soutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches

D'avoir pu balancer entre ce monstre et moi.

(*A d'autres sénateurs.*)

Vous, Sénateurs, blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef, enfin pour n'avoir point de maîtres,
Amis de la vertu, séparez-vous des traîtres.

(*Il faut que les sénateurs se séparent de Céthégus et de Lentulus.*)

Point d'esprit de parti, de sentimens jaloux,
C'est par là que jadis Sylla régna sur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embrasement les flammes étincèlent,
Dieux, animez ma voix, mon courage et mon bras,
Et sauvez les Romains, dussent-ils être ingrats.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE CINQUIÈME.

### SCÈNE I.

CATON, *et une partie des sénateurs, debout en habit de guerre.*

CLODIUS *à Caton.*

Quoi, lorsque défendant cette enceinte sacrée,
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand partout le sénat s'exposant au danger,
Aux ordres d'un samnite a daigné se ranger,
Cet altier plébéien nous outrage et nous brave:
Il sert un peuple libre, et le traite en esclave!
Un pouvoir passager est à peine en ses mains,
Il ose en abuser, et contre des romains,
Contre ceux dont le sang a coulé dans la guerre!
Les cachots sont remplis des vainqueurs de la terre.
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du sort,
Condamne insolemment ses maîtres à la mort.
Catilina pour nous seroit moins tyrannique,
On ne le verroit point flétrir la république.
Je partage avec vous les malheurs de l'Etat,
Mais je ne puis souffrir la honte du sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'est que dans vos murmures,
Allez de vos amis déplorer les injures;

Mais sachez que le sang de nos patriciens,
Ce sang des Céthégus et des Cornéliens,
Ce sang si précieux, quand il devient coupable,
Devient le plus abject et le plus condamnable.
Regrettez, respectez ceux qui nous ont trahis,
On les mène à la mort, et c'est par mon avis.
Celui qui vous sauva les condamne au supplice.
De quoi vous plaignez-vous? est-ce de sa justice?
Est-ce elle qui produit cet indigne courroux?
En craignez-vous la suite et la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux soins de ce grand homme,
Vous osez l'accuser d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez, la mort est sur vos pas.
Il n'est pas encor temps de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnoissance,
Et c'est le temps du moins d'avoir de la prudence.
Catilina paroît jusqu'au pied du rempart;
On ne sait point encor quel parti prend César,
S'il veut ou conserver ou perdre la patrie.
Cicéron agit seul, et seul se sacrifie;
Et vous considérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous sert vous a trop bien servis!

CLODIUS.

Caton, plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtimens plus qu'il ne hait le crime.
Respectez le sénat, ne lui reprochez rien;
Vous parlez en censeurs, il nous faut un soutien.
Quand la guerre s'allume et quand Rome est en cendre,
Les édits d'un consul pourront-ils nous défendre?
N'a-t-il contre une armée et des conspirateurs,
Que l'orgueil des faisceaux et les mains des licteurs?

Vous parlez de dangers, pensez-vous nous instruire :
Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire,
Vous redoutez César; eh ! qui n'est informé
Combien Catilina de César fut aimé ?
Dans le péril pressant qui croît et nous obsède,
Vous montrez tous nos maux, montrez-nous le remède

CATON.

Oui, j'ose conseiller, esprit fier et jaloux,
Que l'on veille à la fois sur César et sur vous.
Je conseillerois plus ; mais voici votre père.

## SCÈNE II.

CICÉRON, CATON, SÉNATEURS.

CATON, *à Cicéron.*

Viens, tu vois des ingrats, mais Rome te défère
Les noms, les sacrés noms de père et de vengeur,
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICÉRON.

Romains, j'aime la gloire et ne veux point m'en taire,
Des travaux des humains c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant, il la faut acheter:
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.
Si j'applique à vos maux une main salutaire,
Ce que j'ai fait est peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le sang couloit dans Rome, ennemis, citoyens,
Gladiateurs, soldats, chevaliers, plébéiens,
Etaloient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre et d'un champ de carnage.
La flamme en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidoit les conjurés :

Céthégus et Sura s'avançoient à leur tête;
Ma main les a saisis, leur juste mort est prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux,
Il faut fendre partout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte,
Et là sur des amas de mourans et de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il se fraie un passage, il vole à son armée;
J'ai peine à rassurer Rome entière alarmée.
Antoine qui s'oppose au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris sous Sylla;
Antoine que poursuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit sa force affoiblie,
Et son corps accablé, désormais sans vigueur,
Sert mal en ce moment les soins de son grand cœur.
Pétréius étonné vainement le seconde.
Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,
Assiégée au dehors, embrasée au dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers momens.

CRASSUS.

Que fait César?

CICÉRON.

Il a dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomtable;
Mais Rome exigeoit plus d'un cœur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vu dissiper les plus hardis rebelles,
Mais bientôt ménageant des romains infidèles,
Il s'efforçoit de plaire aux esprits égarés,
Aux peuples, aux soldats, et même aux conjurés:

Dans le péril horrible où Rome étoit en proie,
Son front laissoit briller une secrète joie;
Sa voix d'un peuple entier sollicitant l'amour,
Sembloit inviter Rome à le servir un jour.
D'un trop coupable sang sa main étoit avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare:
Je le redis encor et veux le publier,
De César en tout temps il faut se défier.

## SCÈNE III.

### CÉSAR, LE SÉNAT.

CÉSAR.

Eh bien! dans ce sénat trop prêt à se détruire,
La vertu de Caton cherche encor à me nuire!
De quoi m'accuse-t-il?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna;
De ménager encor ceux qu'on pouvoit abattre;
De leur avoir parlé quand il falloit combattre.

CÉSAR.

Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers;
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que sont-ils à vos yeux?

CÉSAR.

Des mortels méprisables.

A ma voix, à mes coups, ils n'ont pu résister.
Qui se soumet à moi n'a rien à redouter.
C'est maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des soldats de Sylla l'élite redoutable,
Est sous un chef habile, et qui sait se venger.
Voici le vrai moment où Rome est en danger;
Pétréius est blessé, Catilina s'avance,
Le soldat sous les murs est à peine en défense;
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, Consul, et quels sont vos desseins?

CICÉRON.

Les voici : que le ciel m'entende et les couronne!
Vous avez mérité que Rome vous soupçonne;
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'Etat votre honneur soit vengé.
Au salut des Romains je vous crois nécessaire :
Je vous connois, je sais ce que vous pouvez faire,
Je sais quels intérêts vous peuvent éblouir,
César veut commander, mais il ne peut trahir;
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous je vous dois mon estime.
Partez, justifiez l'honneur que je vous fais;
Le monde entier sur vous a les yeux désormais.
Secondez Pétréius et délivrez l'empire,
Méritez que Caton vous aime et vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival,
Nous avons des guerriers, il faut un général :
Vous l'êtes, c'est sur vous que mon espoir se fonde;
César, entre vos mains je mets le sort du monde.

CÉSAR, *en l'embrassant.*

Cicéron à César a dû se confier?

Je vais mourir, Seigneur, ou vous justifier.
(*Il sort.*)

CATON.

De son ambition vous allumez les flammes.

CICÉRON.

Va, c'est ainsi qu'on traite avec les grandes ames.
Je l'enchaîne à l'Etat en me fiant à lui:
Ma générosité le rendra notre appui.
Apprends à distinguer l'ambitieux du traître;
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indomté dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros, ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples:
Catilina lui-même, à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion si je l'avois conduit.
Je réponds de César, il est l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homm
(*Se tournant vers le chef des licteurs, qui entre en armes.*)
Eh bien, les conjurés?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils sont punis;
Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis:
C'est le feu de l'Etna qui couvoit sous la cendre,
Un tremblement de plus va partout le répandre;
Et si de Pétréius le succès est douteux,
Ces murs sont embrasés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous assiége et nous presse,
D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse,

Que jusqu'au sein de Rome, et parmi ses enfans,
En creusant vos tombeaux, il a des partisans.
On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruine,
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine;
Tout son génie y règne, et cent coupables voix
S'élèvent contre vous et condamnent vos lois.
Les plaintes des ingrats et les clameurs des traîtres,
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres;
Redemandent le sang répandu par vos mains.
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout que vous deviez entendre,
Par vous seul condamnés, n'ayant pu se défendre,
Semblent autoriser....

CICÉRON.

Clodius, arrêtez.
Renfermez votre envie et vos témérités:
Ma puissance absolue est de peu de durée,
Mais tant qu'elle subsiste elle sera sacrée:
Vous aurez tout le temps de me persécuter;
Mais quand le péril dure il faut me respecter.
Je connois l'inconstance aux humains ordinaire,
J'attends sans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion accusé sur des prétextes vains,
Remercia les Dieux et quitta les Romains.
Je puis en quelque chose imiter ce grand homme;
Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.
A l'Etat, malgré vous, j'ai consacré mes jours;
Et toujours envié, je servirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me présente,
Que j'aille intimider une foule insolente,
Que je vole aux remparts, que du moins mon aspect,
Contienne encor César qui m'est toujours suspect;
Et si dans ce grand jour la fortune contraire...

CICÉRON.

Caton, votre présence est ici nécessaire;
Mes ordres sont donnés, César est au combat:
Caton de la vertu doit l'exemple au sénat,
Il en doit soutenir la grandeur expirante;
Restez... je vois César, et Rome est triomphante.
(*Il court au-devant de César et l'embrasse.*)
Ah! c'est donc par vos mains que l'Etat soutenu...

CÉSAR.

Je l'ai servi peut-être, et vous m'aviez connu.
Pétréius est couvert d'une immortelle gloire,
Le courage et l'adresse ont forcé la victoire.
Nous n'avons combattu sous ce sacré rempart,
Que pour ne rien laisser au pouvoir du hasard,
Que pour mieux enflammer des ames héroïques,
A l'aspect imposant de leurs dieux domestiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions
Ont soutenu le poids de leurs augustes noms,
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage
Qui subjugua l'Asie et détruisit Carthage.
Tous sont de la patrie et l'honneur et l'appui.
Permettez que César ne parle point de lui.
Les soldats de Sylla renversés sur la terre,
Semblent braver la mort et défier la guerre.

De tant de nations ces tristes conquérans
Menacent Rome encor de leurs yeux expirans.
Si de pareils guerriers la valeur nous seconde,
Nous mettrons sous nos lois ce qui reste du monde.
Mais il est, grâce au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choisis, et ce sont leurs vainqueurs.
Catilina, terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à sa rage,
Sanglant, couvert de traits, et combattant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ses jours.
Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire:
Romain je le condamne, et soldat je l'admire.
J'aimai Catilina; mais vous voyez mon cœur,
Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

CICÉRON.

Tu n'as point démenti mes vœux et mon estime:
Va, conserve à jamais cet esprit magnanime;
Que Rome admire en toi son éternel soutien:
Sois toujours un héros, sois plus, sois citoyen.
Dieux, ne corrompez pas cette ame généreuse!
Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

FIN DE ROME SAUVÉE.

# TANCRÈDE,

## TRAGÉDIE,

Représentée, pour la première fois, le 3 septembre 1760.

A MADAME LA MARQUISE

# DE POMPADOUR.

MADAME,

Toutes les épîtres dédicatoires ne sont pas de lâches flatteries, toutes ne sont pas dictées par l'intérêt; celle que vous reçûtes de M. Crébillon, mon confrère à l'académie, et mon premier maître dans un art que j'ai toujours aimé, fut un monument de sa reconnoissance; le mien durera

moins, mais il est aussi juste. J'ai vu dès votre enfance les grâces et les talens se développer; j'ai reçu de vous, dans tous les temps, des témoignages d'une bonté toujours égale. Si quelque censeur pouvoit désapprouver l'hommage que je vous rends, ce ne pourroit être qu'un cœur né ingrat. Je vous dois beaucoup, Madame, et je dois le dire. J'ose encore plus, j'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très-grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre.

Les cabales sont affreuses, je le sais; la littérature en sera toujours troublée, ainsi que tous les autres états de la vie. On calomniera toujours les gens de lettres comme les gens en place; et j'avouerai que l'horreur pour ces cabales m'a fait prendre le parti de la retraite, qui seule m'a rendu heureux. Mais j'avoue en même temps que vous n'avez jamais écouté aucune de ces petites factions, que jamais vous ne reçûtes d'impression de l'imposture secrète qui blesse sourdement le mérite, ni de l'imposture publique qui l'attaque insolemment. Vous avez fait du bien avec discernement, parce que vous avez jugé par vous-même; aussi je n'ai connu ni aucun homme de lettres, ni aucune personne sans prévention, qui ne rendît justice à votre caractère, non-seulement en pu-

blic, mais dans les conversations particulières, où l'on blâme beaucoup plus qu'on ne loue. Croyez, Madame, que c'est quelque chose que le suffrage de ceux qui savent penser.

De tous les arts que nous cultivons en France, l'art de la tragédie n'est pas celui qui mérite le moins l'attention publique; car il faut avouer que c'est celui dans lequel les Français se sont le plus distingués. C'est d'ailleurs au théâtre seul que la nation se rassemble; c'est là que l'esprit et le goût de la jeunesse se forment : les étrangers y viennent apprendre notre langue; nulle mauvaise maxime n'y est tolérée, et nul sentiment estimable n'y est débité sans être applaudi; c'est une école toujours subsistante de poésie et de vertu.

La tragédie n'est pas encore peut-être tout à fait ce qu'elle doit être; supérieure à celle d'Athènes en plusieurs endroits, il lui manque ce grand appareil que les magistrats d'Athènes savoient lui donner.

Permettez-moi, Madame, en vous dédiant une tragédie, de m'étendre sur cet art des Sophocle et des Euripide. Je sais que toute la pompe de l'appareil ne vaut pas une pensée sublime, ou un sentiment; de même que la parure n'est presque rien sans la beauté. Je sais bien que ce n'est pas un grand mérite de parler aux yeux;

mais j'ose être sûr que le sublime et le touchant portent un coup beaucoup plus sensible, quand ils sont soutenus d'un appareil convenable, et qu'il faut frapper l'ame et les yeux à la fois. Ce sera le partage des génies qui viendront après nous. J'aurai du moins encouragé ceux qui me feront oublier.

C'est dans cet esprit, Madame, que je dessinai la foible esquisse que je soumets à vos lumières. Je la crayonnai dès que je sus que le théâtre de Paris étoit changé, et devenoit un vrai spectacle. Des jeunes gens de beaucoup de talent la représentèrent avec moi sur un petit théâtre que je fis faire à la campagne. Quoique ce théâtre fût extrêmement étroit, les acteurs ne furent point gênés; tout fut exécuté facilement; ces boucliers, ces devises, ces armes qu'on suspendoit dans la lice, faisoient un effet qui redoubloit l'intérêt, parce que cette décoration, cette action devenoit une partie de l'intrigue. Il eût fallu que la pièce eût joint à cet avantage celui d'être écrite avec plus de chaleur, que j'eusse pu éviter les longs récits, que les vers eussent été faits avec plus de soin. Mais le temps où nous nous étions proposé de nous donner ce divertissement ne permettoit pas de délai; la pièce fut faite et apprise en deux mois.

Mes

Mes amis me mandent que les comédiens de Paris ne l'ont représentée que parce qu'il en couroit une grande quantité de copies infidèles. Il a donc fallu la laisser paroître avec tous les défauts que je n'ai pu corriger : mais ces défauts même instruiront ceux qui voudront travailler dans le même goût.

Il y a encore dans cette pièce une autre nouveauté qui me paroît mériter d'être perfectionnée ; elle est écrite en vers croisés. Cette sorte de poésie sauve l'uniformité de la rime ; mais aussi ce genre d'écrire est dangereux, car tout a son écueil. Ces grands tableaux, que les anciens regardoient comme une partie essentielle de la tragédie, peuvent aisément nuire au théâtre de France, en le réduisant à n'être presque qu'une vaine décoration ; et la sorte de vers que j'ai employés dans Tancrède approche peut-être trop de la prose. Ainsi, il pourroit arriver qu'en voulant perfectionner la scène française, on la gâteroit entièrement. Il se peut qu'on y ajoute un mérite qui lui manque, il se peut qu'on la corrompe.

J'insiste seulement sur une chose, c'est la variété dont on a besoin dans une ville immense, la seule de la terre qui ait jamais eu des spectacles tous les jours. Tant que nous saurons maintenir par cette variété le mérite de notre scène, ce talent nous rendra toujours agréables aux au-

tres peuples ; c'est ce qui fait que des personnes de la plus haute distinction représentent souvent nos ouvrages dramatiques, en Allemagne, en Italie, qu'on les traduit même en Angleterre, tandis que nous voyons dans nos provinces des salles de spectacles magnifiques, comme on voyoit des cirques dans toutes les provinces romaines; preuve incontestable du goût qui subsiste parmi nous, et preuve de nos ressources dans les temps les plus difficiles. C'est en vain que plusieurs de nos compatriotes s'efforcent d'annoncer notre décadence en tout genre. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui, au sortir du spectacle, dans un souper délicieux, dans le sein du luxe et du plaisir, disent gaiement que tout est perdu ; je suis assez près d'une ville de province, aussi peuplée que Rome moderne, et beaucoup plus opulente, qui entretient plus de quarante mille ouvriers, et qui vient de construire en même temps le plus bel hôpital du royaume, et le plus beau théâtre. De bonne foi, tout cela existeroit-il si les campagnes ne produisoient que des ronces ?

J'ai choisi pour mon habitation un des moins bons terrains qui soient en France ; cependant rien ne nous y manque : le pays est orné de maisons qu'on eût regardées autrefois comme trop belles; le pauvre qui veut s'occuper y cesse d'être pauvre; cette petite province est

devenue un jardin riant. Il vaut mieux, sans doute, fertiliser sa terre, que de se plaindre à Paris de la stérilité de sa terre.

Me voilà, Madame, un peu loin de Tancrède: j'abuse du droit de mon âge, j'abuse de vos momens, je tombe dans les digressions, je dis peu en beaucoup de paroles. Ce n'est pas là le caractère de votre esprit; mais je serois plus diffus si je m'abandonnois aux sentimens de ma reconnoissance. Recevez avec votre bonté ordinaire, Madame, mon attachement et mon respect, que rien ne peut altérer jamais.

## PERSONNAGES.

ARGIRE, TANCRÈDE, ORBASSAN, LORÉDAN, CATANE, } chevaliers.

ALDAMON, soldat.

AMÉNAÏDE, fille d'Argire.

FANIE, suivante d'Aménaïde.

PLUSIEURS CHEVALIERS, assistant au conseil.

ECUYERS, SOLDATS, PEUPLE.

La scène est à Syracuse, d'abord dans le palais d'Argire et dans une salle du conseil, ensuite dans la place publique sur laquelle cette salle est construite. L'époque de l'action est de l'année 1005. Les Sarrasins d'Afrique avoient conquis toute la Sicile au neuvième siècle; Syracuse avoit secoué leur joug. Des gentilshommes normands commencèrent à s'établir vers Salerne, dans la Pouille. Les empereurs grecs possédoient Messine; les Arabes tenoient Palerme et Agrigente.

# TANCRÈDE,

## TRAGÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

ASSEMBLÉE DES CHEVALIERS RANGÉS EN DEMI-CERCLE.

ARGIRE.

ILLUSTRES chevaliers, vengeurs de la Sicile,
Qui daignez, par égard au déclin de mes ans,
Vous assembler chez moi pour chasser nos tyrans,
Et former un Etat triomphant et tranquille;
Syracuse en ses murs a gémi trop long-temps
Des desseins avortés d'un courage inutile.
Il est temps de marcher à ces fiers Musulmans;
Il est temps de sauver d'un naufrage funeste
Le plus grand de nos biens, le plus cher qui nous reste,
Le droit le plus sacré des mortels généreux,
La liberté : c'est là que tendent tous nos vœux.
Deux puissans ennemis de notre république,

Des droits des nations, du bonheur des humains,
Les Césars de Byzance, et les fiers Sarrasins,
Nous menacent encor de leur joug tyrannique.
Ces despotes altiers, partageant l'univers,
Se disputent l'honneur de nous donner des fers.
Le Grec a sous ses lois les peuples de Messine;
Le hardi Solamir insolemment domine
Sur les fertiles champs couronnés par l'Etna,
Dans les murs d'Agrigente, aux campagnes d'Enna;
Et tout de Syracuse annonçoit la ruine.
Mais nos communs tyrans, l'un de l'autre jaloux,
Armés pour nous détruire, ont combattu pour nous;
Ils ont perdu leur force en disputant leur proie.
A notre liberté le ciel ouvre une voie;
Le moment est propice, il en faut profiter.
La grandeur musulmane est à son dernier âge;
On commence en Europe à la moins redouter.
Dans la France un Martel, en Espagne un Pélage,
Le grand Léon * dans Rome, armé d'un saint courage,

---

* Par le Grand Léon, M. de Voltaire entend Léon IV, et non le pape Léon I, connu dans les cloîtres sous le nom de saint Léon, de Léon le Grand. Ce saint Léon est le premier pape qui ait approuvé le supplice des hérétiques. Il dit dans ses lettres que le tyran Maxime, en punissant de mort Priscillien, a rendu un grand service à l'Eglise; et il poursuivit avec violence ce qui restoit de priscillianistes en Espagne. Les légendaires racontent qu'un jour une femme lui ayant baisé la main, il sentit un mouvement de concupiscence; qu'en conséquence il se coupa la main. Mais la vierge la lui rendit quelques jours après, afin qu'il pût célébrer la messe. C'est depuis ce temps qu'on baise

Nous ont assez appris comme on peut la domter.
Je sais qu'aux factions Syracuse livrée
N'a qu'une liberté foible et mal assurée.
Je ne veux point ici vous rappeler ces temps
Où nous tournions sur nous nos armes criminelles,
Où l'Etat répandoit le sang de ses enfans.
Etouffons dans l'oubli nos indignes querelles.
Orbassan, qu'il ne soit qu'un parti parmi nous,
Celui du bien public, et du salut de tous.
Que de notre union l'Etat puisse renaître;
Et, si de nos égaux nous fûmes trop jaloux,
Vivons et périssons sans avoir eu de maître.

ORBASSAN.

Argire, il est trop vrai que les divisions
Ont régné trop long-temps entre nos deux maisons:
L'Etat en fut troublé; Syracuse n'aspire
Qu'à voir les Orbassans unis au sang d'Argire.
Aujourd'hui l'un par l'autre il faut nous protéger.
En citoyen zélé j'accepte votre fille;
Je servirai l'Etat, vous, et votre famille;
Et du pied des autels où je vais m'engager,
Je marche à Solamir, et je cours vous venger.
Mais ce n'est pas assez de combattre le Maure;
Sur d'autres ennemis il faut jeter les yeux:

---

les pieds du pape, attendu que, le pied étant enveloppé dans une pantouffle, le saint-père court moins de risque d'être obligé de se le couper. On sent bien que ce n'est pas à ce pape que M. de Voltaire a pu donner le nom de grand: D'ailleurs saint Léon vivoit plusieurs siècles avant l'époque où la tragédie de Tancrède est placée.

Il fut d'autres tyrans non moins pernicieux,
Que peut-être un vil peuple ose chérir encore.
De quel droit les Français, portant partout leurs pas,
Se sont-ils établis dans nos riches climats?
De quel droit un Coucy * vint-il dans Syracuse,
Des rives de la Seine aux bords de l'Aréthuse?
D'abord modeste et simple, il voulut nous servir;
Bientôt fier et superbe, il se fit obéir.
Sa race accumulant d'immenses héritages,
Et d'un peuple ébloui maîtrisant les suffrages,
Osa sur ma famille élever sa grandeur.
Nous l'en avons punie, et malgré sa faveur,
Nous voyons ses enfans bannis de nos rivages.
Tancrède **, un rejeton de ce sang dangereux,
Des murs de Syracuse éloigné dès l'enfance,
A servi, nous dit-on, les Césars de Byzance;
Il est fier, outragé, sans doute valeureux:
Il doit haïr nos lois, il cherche la vengeance.
Tout français est à craindre: on voit même en nos jours
Trois simples écuyers ***, sans bien et sans secours,
Sortis des flancs glacés de l'humide Neustrie ****,
Aux champs ***** apuliens se faire une patrie;

---

* Un seigneur de Coucy s'établit en Sicile, du temps de Charles-le-Chauve.

** Ce n'est pas Tancrède de Hauteville, qui n'alla en Italie que quelque temps après.

*** Les premiers normands qui passèrent dans la Pouille, Drogon, Bateric et Ripostel.

**** La Normandie.

***** Le pays de Naples.

Et n'ayant pour tout droit que celui des combats,
Chasser les possesseurs, et fonder des Etats.
Grecs, Arabes, Français, Germains, tout nous dévore;
Et nos champs, malheureux par leur fécondité,
Appellent l'avarice et la rapacité
Des brigands du Midi, du Nord, et de l'Aurore.
Nous devons nous défendre ensemble et nous venger.
J'ai vu plus d'une fois Syracuse trahie;
Maintenons notre loi, que rien ne doit changer;
Elle condamne à perdre et l'honneur et la vie
Quiconque entretiendroit avec nos ennemis
Un commerce secret fatal à son pays.
A l'infidélité l'indulgence encourage.
On ne doit épargner ni le sexe ni l'âge.
Venise ne fonda sa fière autorité
Que sur la défiance et la sévérité:
Imitons sa sagesse en perdant les coupables.

LORÉDAN.

Quelle honte en effet, dans nos jours déplorables,
Que Solamir, un maure, un chef des Musulmans,
Dans la Sicile encore ait tant de partisans!
Que partout dans cette île et guerrière et chrétienne,
Que même parmi nous Solamir entretienne
Des sujets corrompus vendus à ses bienfaits!
Tantôt chez les Césars occupé de nous nuire,
Tantôt dans Syracuse ayant su s'introduire,
Nous préparant la guerre, et nous offrant la paix,
Et pour nous désunir soigneux de nous séduire!
Un sexe dangereux, dont les foibles esprits
D'un peuple encor plus foible attirent les hommages,
Toujours des nouveautés et des héros épris,

A ce Maure imposant prodigua ses suffrages.
Combien de citoyens aujourd'hui prévenus
Pour ces arts séduisans * que l'Arabe cultive!
Arts trop pernicieux, dont l'éclat les captive,
A nos vrais chevaliers noblement inconnus.
Que notre art soit de vaincre, et je n'en veux point d'autre.
J'espère en ma valeur, j'attends tout de la vôtre;
Et j'approuve surtout cette sévérité
Vengeresse des lois et de la liberté.
Pour détruire l'Espagne il a suffi d'un traître ** :
Il en fut parmi nous; chaque jour en voit naître.
Mettons un frein terrible à l'infidélité;
Au salut de l'Etat que toute pitié cède;
Combattons Solamir, et proscrivons Tancrède.
Tancrède, né d'un sang parmi nous détesté,
Est plus à craindre encor pour notre liberté.
Dans le dernier conseil un décret juste et sage
Dans les mains d'Orbassan remit son héritage,
Pour confondre à jamais nos ennemis cachés,
A ce nom de Tancrède en secret attachés;
Du vaillant Orbassan c'est le juste partage,
Sa dot, sa récompense.

CATANE.

Oui, nous y souscrivons.
Que Tancrède, s'il veut, soit puissant à Byzance;
Qu'une cour odieuse honore sa vaillance;

---

* En ce temps les Arabes cultivoient seuls les sciences en Occident; et ce sont eux qui fondèrent l'école de Salerne.

** Le comte Julien, ou l'archevêque Opas.

Il n'a rien à prétendre aux lieux où nous vivons.
Tancrède, en se donnant un maître despotique,
A renoncé lui-même à nos sacrés remparts :
Plus de retour pour lui ; l'esclave des Césars
Ne doit rien posséder dans une république.
Orbassan de nos lois est le plus ferme appui,
Et l'Etat, qu'il soutient, ne pouvoit moins pour lui ;
Tel est mon sentiment.

ARGIRE.

Je vois en lui mon gendre ;
Ma fille m'est bien chère, il est vrai ; mais enfin
Je n'aurois point pour eux dépouillé l'orphelin :
Vous savez qu'à regret on m'y vit condescendre.

LORÉDAN.

Blâmez-vous le sénat ?

ARGIRE.

Non ; je hais la rigueur ;
Mais toujours à la loi je fus prêt à me rendre.
Et l'intérêt commun l'emporta dans mon cœur.

ORBASSAN.

Ces biens sont à l'Etat, l'Etat seul doit les prendre.
Je n'ai point recherché cette foible faveur.

ARGIRE.

N'en parlons plus : hâtons cet heureux hyménée ;
Qu'il amène demain la brillante journée
Où ce chef arrogant d'un peuple destructeur,
Solamir, à la fin, doit connoître un vainqueur.
Votre rival en tout, il osa bien prétendre,

En nous offrant la paix, à devenir mon gendre *;
Il pensoit m'honorer par cet hymen fatal.
Allez... dans tous les temps triomphez d'un rival:
Mes amis, soyons prêts... ma foiblesse et mon âge
Ne me permettent plus l'honneur de commander;
A mon gendre Orbassan vous daignez l'accorder.
Vous suivre est pour mes ans un assez beau partage;
Je serai près de vous; j'aurai cet avantage;
Je sentirai mon cœur encor se ranimer;
Mes yeux seront témoins de votre fier courage,
Et vous auront vu vaincre avant de se fermer.

LORÉDAN.

Nous combattrons sous vous, Seigneur, nous osons croire
Que ce jour, quel qu'il soit, nous sera glorieux;
Nous nous promettons tous l'honneur de la victoire,
Ou l'honneur consolant de mourir à vos yeux.

## SCÈNE II.

ARGIRE, ORBASSAN.

ARGIRE.

Eh bien! brave Orbassan, suis-je enfin votre père?
Tous vos ressentimens sont-ils bien effacés?
Pourrai-je en vous d'un fils trouver le caractère?
Dois-je compter sur vous?

---

* Il étoit très-commun de marier des chrétiennes à des musulmans; et Abdalise, le fils de Musa, conquérant de l'Espagne, épousa la fille du roi Rodrigue. Cet exemple fut imité dans tous les pays où les Arabes portèrent leurs armes victorieuses.

ORBASSAN.

Je vous l'ai dit assez :
J'aime l'Etat, Argire; il nous réconcilie.
Cet hymen nous rapproche, et la raison nous lie;
Mais le nœud qui nous joint n'eût point été formé,
Si dans notre querelle, à jamais assoupie,
Mon cœur qui vous haït ne vous eût estimé.
L'amour peut avoir part à ma nouvelle chaîne;
Mais un si noble hymen ne sera point le fruit
D'un feu né d'un instant, qu'un autre instant détruit,
Que suit l'indifférence, et trop souvent la haine.
Ce cœur, que la patrie appelle aux champs de Mars,
Ne sait point soupirer au milieu des hasards.
Mon hymen a pour but l'honneur de vous complaire,
Notre union naissante, à tous deux nécessaire,
La splendeur de l'Etat, votre intérêt, le mien;
Devant de tels objets l'amour a peu de charmes.
Il pourra resserrer un si noble lien;
Mais sa voix doit ici se taire au bruit des armes.

ARGIRE.

J'estime en un soldat cette mâle fierté;
Mais la franchise plaît, et non l'austérité.
J'espère que bientôt ma chère Aménaïde
Pourra fléchir en vous ce courage rigide.
C'est peu d'être un guerrier, la modeste douceur
Donne un prix aux vertus, et sied à la valeur.
Vous sentez que ma fille au sortir de l'enfance,
Dans nos temps orageux de trouble et de malheur,
Par sa mère élevée à la cour de Byzance,
Pourroit s'effaroucher de ce sévère accueil,
Qui tient de la rudesse, et ressemble à l'orgueil.

Pardonnez aux avis d'un vieillard et d'un père.

ORBASSAN.

Vous-même pardonnez à mon humeur austère :
Elevé dans nos camps, je préférai toujours
A ce mérite faux des politesses vaines,
A cet art de flatter, à cet esprit des cours,
La grossière vertu des mœurs républicaines :
Mais je sais respecter la naissance et le rang
D'un estimable objet formé de votre sang;
Je prétends par mes soins mériter qu'elle m'aime,
Vous regarder en elle, et m'honorer moi-même.

ARGIRE.

Par mon ordre en ces lieux elle avance vers vous.

## SCÈNE III.

### ARGIRE, ORBASSAN, AMÉNAÏDE.

ARGIRE.

Le bien de cet Etat, les vœux de Syracuse,
Votre père, le ciel, vous donnent un époux ;
Leurs ordres réunis ne souffrent point d'excuse.
Ce noble chevalier, qui se rejoint à moi,
Aujourd'hui par ma bouche a reçu votre foi.
Vous connoissez son nom, son rang, sa renommée ;
Puissant dans Syracuse, il commande l'armée :
Tous les droits de Tancrède entre ses mains remis...

AMÉNAÏDE, *à part.*

De Tancrède !

ARGIRE.

A mes yeux sont le moins digne prix

Qui relève l'éclat d'une telle alliance.

ORBASSAN.

Elle m'honore assez, Seigneur; et sa présence
Rend plus cher à mon cœur le don que je reçois.
Puissé-je, en méritant vos bontés et son choix,
Du bonheur de tous trois confirmer l'espérance!

AMÉNAÏDE.

Mon père, en tous les temps je sais que votre cœur
Sentit tous mes chagrins, et voulut mon bonheur.
Votre choix me destine un héros en partage;
Et quand ces longs débats qui troublèrent vos jours,
Grâce à votre sagesse, ont terminé leur cours,
Du nœud qui vous rejoint votre fille est le gage;
D'une telle union je conçois l'avantage.
Orbassan permettra que ce cœur étonné,
Qu'opprima dès l'enfance un sort toujours contraire,
Par ce changement même au trouble abandonné,
Se recueille un moment dans le sein de son père.

ORBASSAN.

Vous le devez, Madame: et, loin de m'opposer
A de tels sentimens, dignes de mon estime,
Loin de vous détourner d'un soin si légitime,
Des droits que j'ai sur vous je craindrois d'abuser.
J'ai quitté nos guerriers, je revole à leur tête:
C'est peu d'un tel hymen, il le faut mériter;
La victoire en rend digne; et j'ose me flatter
Que bientôt des lauriers en orneront la fête.

## SCÈNE IV.

### ARGIRE, AMÉNAÏDE.

ARGIRE.

Vous semblez interdite; et vos yeux pleins d'effroi
De larmes obscurcis, se détournent de moi.
Vos soupirs étouffés semblent me faire injure:
La bouche obéit mal lorsque le cœur murmure.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, je l'avouerai, je ne m'attendois pas
Qu'après tant de malheurs, et de si longs débats,
Le parti d'Orbassan dût être un jour le vôtre;
Que mes tremblantes mains uniroient l'un et l'autre,
Et que votre ennemi dût passer dans mes bras.
Je n'oublierai jamais que la guerre civile
Dans vos propres foyers vous priva d'un asile;
Que ma mère, à regret évitant le danger,
Chercha loin de nos murs un rivage étranger;
Que des bras paternels avec elle arrachée,
A ses tristes destins dans Byzance attachée,
J'ai partagé long-temps les maux qu'elle a soufferts.
Au sortir du berceau j'ai connu les revers:
J'appris sous une mère, abandonnée, errante,
A supporter l'exil et le sort des proscrits,
L'accueil impérieux d'une cour arrogante,
Et la fausse pitié, pire que les mépris.
Dans un sort avili noblement élevée,
De ma mère bientôt cruellement privée,

Je me vis seule au monde, en proie à mon effroi,
Roseau foible et tremblant, n'ayant d'appui que moi.
Votre destin changea. Syracuse en alarmes
Vous remit dans vos biens, vous rendit vos honneurs,
Se reposa sur vous du destin de ses armes,
Et de ses murs sanglans repoussa ses vainqueurs.
Dans le sein paternel je me vis rappelée;
Un malheur inoui m'en avoit exilée:
Peut-être j'y reviens pour un malheur nouveau.
Vos mains de mon hymen allument le flambeau.
Je sais quel intérêt, quel espoir vous anime;
Mais de vos ennemis je me vis la victime.
Je suis enfin la vôtre; et ce jour dangereux
Peut-être de nos jours sera le plus affreux.

ARGIRE.

Il sera fortuné, c'est à vous de m'en croire.
Je vous aime, ma fille, et j'aime votre gloire.
On a trop murmuré quand ce fier Solamir,
Pour le prix de la paix qu'il venoit nous offrir,
Osa me proposer de l'accepter pour gendre;
Je vous donne au héros qui marche contre lui,
Au plus grand des guerriers armés pour nous défendre,
Autrefois mon émule, à présent notre appui.

AMÉNAÏDE.

Quel appui! vous vantez sa superbe fortune;
Mes vœux plus modérés la voudroient plus commune:
Je voudrois qu'un héros si fier et si puissant
N'eût point, pour s'agrandir, dépouillé l'innocent.

ARGIRE.

Du conseil, il est vrai, la prudence sévère
Veut punir dans Tancrède une race étrangère:

Elle abusa long-temps de son autorité;
Elle a trop d'ennemis.

AMÉNAÏDE.

Seigneur, ou je m'abuse,
Ou Tancrède est encore aimé dans Syracuse.

ARGIRE.

Nous rendons tous justice à son cœur indomté;
Sa valeur a, dit-on, subjugué l'Illyrie;
Mais plus il a servi sous l'aigle des Césars,
Moins il doit espérer de revoir sa patrie:
Il est par un décret chassé de nos remparts.

AMÉNAÏDE.

Pour jamais! lui? Tancrède?

ARGIRE.

Oui, l'on craint sa présence;
Et si vous l'avez vu dans les murs de Byzance,
Vous savez qu'il nous hait.

AMÉNAÏDE.

Je ne le croyois pas.
Ma mère avoit pensé qu'il pouvoit être encore
L'appui de Syracuse et le vainqueur du Maure;
Et lorsque dans ces lieux des citoyens ingrats
Pour ce fier Orbassan contre vous s'animèrent,
Qu'ils ravirent vos biens, et qu'ils vous opprimèrent,
Tancrède auroit pour vous affronté le trépas.
C'est tout ce que j'ai su.

ARGIRE.

C'est trop, Aménaïde:
Rendez-vous aux conseils d'un père qui vous guide;
Conformez-vous au temps, conformez-vous aux lieux.
Solamir, et Tancrède, et la cour de Byzance,

Sont tous également en horreur à nos yeux.
Votre bonheur dépend de votre complaisance.
J'ai pendant soixante ans combattu pour l'Etat;
Je le servis injuste, et le chéris ingrat:
Je dois penser ainsi jusqu'à ma dernière heure.
Prenez mes sentimens; et, devant que je meure,
Consolez mes vieux ans dont vous faites l'espoir.
Je suis prêt à finir une vie orageuse;
La vôtre doit couler sous les lois du devoir;
Et je mourrai content si vous vivez heureuse.

AMÉNAÏDE.

Ah! Seigneur! croyez-moi, parlez moins de bonheur.
Je ne regrette point la cour d'un empereur.
Je vous ai consacré mes sentimens, ma vie;
Mais, pour en disposer, attendez quelques jours.
Au crédit d'Orbassan trop d'intérêt vous lie:
Ce crédit si vanté doit-il durer toujours?
Il peut tomber; tout change; et ce héros peut-être
S'est trop tôt déclaré votre gendre et mon maître.

ARGIRE.

Comment? que dites-vous?

AMÉNAÏDE.

Cette témérité
Vous offense peut-être, et vous semble une injure.
Je sais que dans les cours mon sexe plus flatté
Dans votre république a moins de liberté:
A Byzance on le sert; ici la loi plus dure
Veut de l'obéissance, et défend le murmure.
Les Musulmans altiers, trop long-temps vos vainqueurs,
Ont changé la Sicile, ont endurci vos mœurs:

Mais qui peut altérer vos bontés paternelles ?

ARGIRE.

Vous seule, vous, ma fille, en abusant trop d'elles.
De tout ce que j'entends mon esprit est confus :
J'ai permis vos délais, mais non pas vos refus.
La loi ne peut plus rompre un nœud si légitime :
La parole est donnée ; y manquer est un crime.
Vous me l'avez bien dit, je suis né malheureux :
Jamais aucun succès n'a couronné mes vœux.
Tous les jours de ma vie ont été des orages.
Dieu puissant ! détournez ces funestes présages ;
Et puisse Aménaïde, en formant ces liens,
Se préparer des jours moins tristes que les miens !

## SCÈNE V.

AMÉNAÏDE.

Tancrède, cher amant ! moi, j'aurois la foiblesse
De trahir mes sermens pour ton persécuteur !
Plus cruelle que lui, perfide avec bassesse,
Partageant ta dépouille avec cet oppresseur,
Je pourrois...

## SCÈNE VI.

AMÉNAÏDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Viens, approche, ô ma chère Fanie !
Vois le trait détesté qui m'arrache la vie.

Orbassan par mon père est nommé mon époux.

FANIE.

Je sens combien cet ordre est douloureux pour vous.
J'ai vu vos sentimens, j'en ai connu la force.
Le sort n'eut point de traits, la cour n'eut point d'amorce,
Qui pussent arrêter ou détourner vos pas,
Quand la route par vous fut une fois choisie.
Votre cœur s'est donné, c'est pour toute la vie.
Tancrède et Solamir, touchés de vos appas,
Dans la cour des Césars en secret soupirèrent :
Mais celui que vos yeux justement distinguèrent,
Qui seul obtint vos vœux, qui sut les mériter,
En sera toujours digne; et, puisque dans Byzance,
Sur le fier Solamir il eut la préférence,
Orbassan dans ces lieux ne pourra l'emporter :
Votre ame est trop constante.

AMÉNAÏDE.

Ah! tu n'en peux douter.
On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage :
C'est le sort d'un héros d'être persécuté ;
Je sens que c'est le mien de l'aimer davantage.
Ecoute : dans ces murs Tancrède est regretté ;
Le peuple le chérit.

FANIE.

Banni dans son enfance,
De son père oublié les fastueux amis
Ont bientôt à son sort abandonné le fils.
Peu de cœurs comme vous tiennent contre l'absence.
A leurs seuls intérêts les grands sont attachés.

Le peuple est plus sensible.

AMÉNAÏDE.

Il est aussi plus juste.

FANIE.

Mais il est asservi : nos amis sont cachés ;
Aucun n'ose parler pour ce proscrit auguste.
Un sénat tyrannique est ici tout puissant.

AMÉNAÏDE.

Oui, je sais qu'il peut tout quand Tancrède est absent.

FANIE.

S'il pouvoit se montrer, j'espérerois encore;
Mais il est loin de vous.

AMÉNAÏDE.

Juste ciel, je t'implore!

(*A Fanie.*)

Je me confie à toi. Tancrède n'est pas loin ;
Et quand de l'écarter on prend l'indigne soin,
Lorsque la tyrannie au comble est parvenue,
Il est temps qu'il paroisse, et qu'on tremble à sa vue.
Tancrède est dans Messine.

FANIE.

Est-il vrai ? justes cieux !
Et cet indigne hymen est formé sous ses yeux !

AMÉNAÏDE.

Il ne le sera pas... non, Fanie ; et peut-être
Mes oppresseurs et moi nous n'aurons plus qu'un maîtr
Viens... je t'apprendrai tout... mais il faut tout oser :
Le joug est trop honteux ; ma main doit le briser.

La persécution enhardit ma foiblesse.
Le trahir est un crime, obéir est bassesse.
S'il vient, c'est pour moi seule, et je l'ai mérité ;
Et moi, timide esclave à son tyran promise,
Victime malheureuse indignement soumise,
Je mettrois mon devoir dans l'infidélité!
Non, l'amour à mon sexe inspire le courage :
C'est à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il est des dangers que ma crainte envisage,
Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'amour.

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE SECOND.

### SCÈNE I.

AMÉNAÏDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Où porté-je mes pas?... d'où vient que je frissonne?
Moi, des remords?... qui, moi? le crime seul les donne...
Ma cause est juste... O cieux! protégez mes desseins!
( *A Fanie qui entre.* )
Allons, rassurons-nous... Suis-je en tout obéie?

FANIE.

Votre esclave est parti; la lettre est dans ses mains.

AMÉNAÏDE.

Il est maître, il est vrai, du secret de ma vie;
Mais je connois son zèle : il m'a toujours servie.
On doit tout quelquefois aux derniers des humains.
Né d'aïeux musulmans chez les Syracusains,
Instruit dans les deux lois, et dans les deux langages,
Du camp des Sarrasins il connoît les passages,
Et des monts de l'Etna les plus secrets chemins.
C'est lui qui découvrit, par une course utile,
Que Tancrède en secret a revu la Sicile;
C'est lui par qui le ciel veut changer mes destins.
Ma lettre, par ses soins remise aux mains d'un maure,
Dans Messine demain doit être avant l'aurore.
Des Maures et des Grecs les besoins mutuels

Ont

Ont toujours conservé, dans cette longue guerre,
Une correspondance à tous deux nécessaire,
Tant la nature unit les malheureux mortels!

FANIE.

Ce pas est dangereux ; mais le nom de Tancrède,
Ce nom si redoutable à qui tout autre cède,
Et qu'ici nos tyrans ont toujours en horreur,
Ce beau nom que l'amour grava dans votre cœur,
N'est point dans cette lettre à Tancrède adressée,
Si vous l'avez toujours présent à la pensée,
Vous avez su du moins le taire en écrivant.
Au camp des Sarrasins votre lettre portée
Vainement seroit lue, ou seroit arrêtée.
Enfin, jamais l'amour ne fut moins imprudent,
Ne sut mieux se voiler dans l'ombre du mystère,
Et ne fut plus hardi sans être téméraire.
Je ne puis cependant vous cachor mon effroi.

AMÉNAÏDE.

Le ciel jusqu'à présent semble veiller sur moi;
Il ramène Tancrède, et tu veux que je tremble?

FANIE.

Hélas! qu'en d'autres lieux sa bonté vous rassemble.
La haine et l'intérêt s'arment trop contre lui:
Tout son parti se tait; qui sera son appui?

AMÉNAÏDE.

Sa gloire. Qu'il se montre, il deviendra le maître.
Un héros qu'on opprime attendrit tous les cœurs;
Il les anime tous, quand il vient à paroître.

FANIE.

Son rival est à craindre.

AMÉNAÏDE.

Ah! combats ces terreurs,
Et ne m'en donne point. Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers momens;
Que Tancrède est à moi; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien sur nos vœux et sur nos sentimens.
Hélas! nous regrettions cette île si funeste,
Dans le sein de la gloire et des murs des Césars;
Vers ces champs trop aimés qu'aujourd'hui je déteste,
Nous tournions tristement nos avides regards.
J'étois loin de penser que le sort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppresseur de Tancrède,
Et que j'aurois pour dot l'exécrable présent
Des biens qu'un ravisseur enlève à mon amant.
Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice;
Qu'il apprenne de moi sa perte et mon supplice;
Qu'il hâte son retour et défende ses droits.
Pour venger un héros je fais ce que je dois.
Ah! si je le pouvois, j'en ferois davantage.
J'aime, je crains un père, et respecte son âge;
Mais je voudrois armer nos peuples soulevés
Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier sa conduite est indigne:
Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur!
Il croit d'un peuple libre être le protecteur!
Il ordonne ma honte, et mon père la signe!
Et je dois la subir, et je dois me livrer
Au maître impérieux qui pense m'honorer!
Hélas! dans Syracuse on hait la tyrannie;
Mais la plus exécrable et la plus impunie,

Est celle qui commande et la haine et l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.
Le sort en est jeté.

FANIE.

Vous aviez paru craindre.

AMÉNAÏDE.

Je ne crains plus.

FANIE.

On dit qu'un arrêt redouté
Contre Tancrède même est aujourd'hui porté :
Il y va de la vie à qui le veut enfreindre.

AMÉNAÏDE.

Je le sais; mon esprit en fut épouvanté :
Mais l'amour est bien foible alors qu'il est timide.
J'adore, tu le sais, un héros intrépide;
Comme lui je dois l'être.

FANIE.

Une loi de rigueur
Contre vous, après tout, seroit-elle écoutée?
Pour effrayer le peuple elle paroît dictée.

AMÉNAÏDE.

Elle attaque Tancrède; elle me fait horreur.
Que cette loi jalouse est digne de nos maîtres!
Ce n'étoit point ainsi que ses braves ancêtres,
Ces généreux Français, ces illustres vainqueurs,
Subjugoient l'Italie, et conquéroient des cœurs.
On aimoit leur franchise, on redoutoit leurs armes;
Des soupçons n'entroient point dans leurs esprits altiers.
L'honneur avoit uni tous ces grands chevaliers :
Chez les seuls ennemis ils portoient les alarmes,

Et le peuple, amoureux de leur autorité,
Combattoit pour leur gloire et pour sa liberté.
Ils abaissoient les Grecs, ils triomphoient du Maure.
Aujourd'hui je ne vois qu'un sénat ombrageux,
Toujours en défiance, et toujours orageux,
Qui lui-même se craint, et que le peuple abhorre.
Je ne sais si mon cœur est trop plein de ses feux;
Trop de prévention peut-être me possède;
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède:
La foule des humains n'existe point pour moi;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ces ennemis irritent ma colère.

## SCÈNE II.

AMÉNAÏDE, FANIE, *sur le devant;* ARGIRE, LES CHEVALIERS, *au fond.*

ARGIRE.

Chevaliers... je succombe à cet excès d'horreur.
Ah! j'espérois du moins mourir sans déshonneur.
(*A sa fille, avec des sanglots mêlés de colère.*)
Retirez-vous... sortez.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je? vous, mon père!

ARGIRE.

Moi, ton père!... est-ce à toi de prononcer ce nom,
Quand tu trahis ton sang, ton pays, ta maison?

AMÉNAÏDE, *faisant un pas, appuyée sur Fanie.*

Je suis perdue!...

ARGIRE.

Arrête... ah! trop chère victime!
Qu'as-tu fait?...

AMÉNAÏDE, *pleurant.*

Nos malheurs.

ARGIRE.

Pleures-tu sur ton crime?

AMÉNAÏDE.

Je n'en ai point commis.

ARGIRE.

Quoi! tu démens ton seing?

AMÉNAÏDE.

Non...

ARGIRE.

Tu vois que le crime est écrit de ta main.
Tout sert à m'accabler, tout sert à te confondre.
Ma fille!... il est donc vrai?... tu n'oses me répondre.
Laisse au moins dans le doute un père au désespoir,
J'ai vécu trop long-temps... Qu'as-tu fait?...

AMÉNAÏDE.

Mon devoir.
Aviez-vous fait le vôtre?

ARGIRE.

Ah! c'en est trop, cruelle:
Oses-tu te vanter d'être si criminelle?
Laisse-moi, malheureuse; ôte-toi de ces lieux:
Va, sors... une autre main saura fermer mes yeux.

AMÉNAÏDE, *sort presque évanouie entre les bras de Fanie.*

Je me meurs.

## SCÈNE III.

ARGIRE, LES CHEVALIERS.

ARGIRE.

Mes amis, dans une telle injure...
Après son aveu même... après ce crime affreux...
Excusez d'un vieillard les sanglots douloureux...
Je dois tout à l'Etat... mais tout à la nature.
Vous n'exigerez pas qu'un père malheureux
A vos sévères voix mêle sa voix tremblante.
Aménaïde, hélas! ne peut être innocente;
Mais signer à la fois mon opprobre et sa mort,
Vous ne le voulez pas... c'est un barbare effort:
La nature en frémit, et j'en suis incapable.

LORÉDAN.

Nous plaignons tous, Seigneur, un père respectable;
Nous sentons sa blessure, et craignons de l'aigrir:
Mais vous-même avez vu cette lettre coupable;
L'esclave la portoit au camp de Solamir;
Auprès de ce camp même on a surpris le traître,
Et l'insolent arabe a pu le voir punir.
Ses odieux desseins n'ont que trop su paroître.
L'Etat étoit perdu. Nos dangers, nos sermens,
Ne souffrent point de nous de vains ménagemens:
Les lois n'écoutent point la pitié paternelle;
L'Etat parle, il suffit.

ARGIRE.

Seigneur, je vous entends.
Je sais ce qu'on prépare à cette criminelle.

Mais elle étoit ma fille... et voilà son époux...
Je cède à ma douleur... je m'abandonne à vous...
Il ne me reste plus qu'à mourir avant elle.
(*Il sort.*)

## SCÈNE IV.

### LES CHEVALIERS.

CATANE.

Déja de la saisir l'ordre est donné par nous.
Sans doute il est affreux de voir tant de noblesse,
Les grâces, les attraits, la plus tendre jeunesse,
L'espoir de deux maisons, le destin le plus beau,
Par le dernier supplice enfermés au tombeau.
Mais telle est parmi nous la loi de l'hyménée;
C'est la religion lâchement profanée,
C'est la patrie enfin que nous devons venger.
L'infidèle en nos murs appelle l'étranger!
La Grèce et la Sicile ont vu des citoyennes,
Renonçant à leur gloire, au titre de chrétiennes,
Abandonner nos lois pour ces fiers Musulmans,
Vainqueurs de tous côtés, et partout nos tyrans:
Mais que d'un chevalier la fille respectée,
(*A Orbassan.*)
Sur le point d'être à vous, et marchant à l'autel,
Exécute un complot si lâche et si cruel!
De ce crime nouveau Syracuse infectée
Veut de notre justice un exemple éternel.

LORÉDAN.

Je l'avoue en tremblant; sa mort est légitime:
Plus sa race est illustre, et plus grand est le crime.

On sait de Solamir l'espoir ambitieux;
On connoît ses desseins, son amour téméraire,
Ce malheureux talent de tromper et de plaire,
D'imposer aux esprits, et d'éblouir les yeux.
C'est à lui que s'adresse un écrit si funeste,
*Régnez dans nos Etats :* ces mots trop odieux
Nous révèlent assez un complot manifeste.
Pour l'honneur d'Orbassan je supprime le reste;
Il nous feroit rougir. Quel est le chevalier
Qui daignera jamais, suivant l'antique usage,
Pour ce coupable objet signaler son courage,
Et hasarder sa gloire à le justifier?

CATANE.

Orbassan, comme vous nous sentons votre injure;
Nous allons l'effacer au milieu des combats.
Le crime rompt l'hymen : oubliez la parjure.
Son supplice vous venge, et ne vous flétrit pas.

ORBASSAN.

Il me consterne, au moins... et coupable ou fidèle,
Sa main me fut promise... On approche... C'est elle
Qu'au séjour des forfaits conduisent des soldats...
Cette honte m'indigne autant qu'elle m'offense :
Laissez-moi lui parler.

## SCÈNE V.

LES CHEVALIERS, *sur le devant;* AMÉNAÏDE *au fond, entourée de gardes.*

AMÉNAÏDE.

O CÉLESTE puissance!

Ne m'abandonne point dans ces momens affreux.
Grand Dieu! vous connoissez l'objet de tous mes vœux;
Vous connoissez mon cœur; est-il donc si coupable?

CATANE.

Vous voulez voir encor cet objet condamnable?

ORBASSAN.

Oui, je le veux.

CATANE.

Sortons. Parlez-lui; mais songez
Que les lois, les autels, l'honneur, sont outragés:
Syracuse à regret exige une victime.

ORBASSAN.

Je le sais comme vous : un même soin m'anime.
Eloignez-vous, soldats.

## SCÈNE VI.

### AMÉNAÏDE, ORBASSAN.

AMÉNAÏDE.

Qu'osez-vous attenter?
A mes derniers momens venez-vous insulter?

ORBASSAN.

Ma fierté jusque-là ne peut être avilie.
Je vous donnois ma main, je vous avois choisie;
Peut-être l'amour même avoit dicté ce choix.
Je ne sais si mon cœur s'en souviendroit encore,
Ou s'il est indigné d'avoir connu ses lois;
Mais il ne peut souffrir ce qui le déshonore.
Je ne veux point penser qu'Orbassan soit trahi
Pour un chef étranger, pour un chef ennemi,

Pour un de ces tyrans que notre culte abhorre :
Ce crime est trop indigne; il est trop inouï :
Et pour vous, pour l'Etat, et surtout pour ma gloire,
Je veux fermer les yeux, et prétends ne rien croire.
Syracuse aujourd'hui voit en moi votre époux :
Ce titre me suffit; je me respecte en vous ;
Ma gloire est offensée; et je prends sa défense.
Les lois des chevaliers ordonnent ces combats;
Le jugement de Dieu * dépend de notre bras :
C'est le glaive qui juge et qui fait l'innocence.
Je suis prêt.

AMÉNAÏDE.

Vous?

ORBASSAN.

Moi seul; et j'ose me flatter
Qu'après cette démarche, après cette entreprise
(Qu'aux yeux de tout guerrier mon honneur autorise),
Un cœur qui m'étoit dû me saura mériter.
Je n'examine point si votre ame surprise
Ou par mes ennemis, ou par un séducteur,
Un moment aveuglée eut un moment d'erreur,
Si votre aversion fuyoit mon hyménée.
Les bienfaits peuvent tout sur une ame bien née;
La vertu s'affermit par un remords heureux.
Je suis sûr, en un mot, de l'honneur de tous deux.
Mais ce n'est point assez : j'ai le droit de prétendre
( Soit fierté, soit amour ) un sentiment plus tendre.

---

* On sait assez qu'on appeloit ces combats *le jugement de Dieu.*

Les lois veulent ici des sermens solennels ;
J'en exige un de vous, non tel que la contrainte
En dicte à la foiblesse, en impose à la crainte,
Qu'en se trompant soi-même on prodigue aux autels :
A ma franchise altière il faut parler sans feinte :
Prononcez. Mon cœur s'ouvre, et mon bras est armé.
Je puis mourir pour vous ; mais je dois être aimé.

AMÉNAÏDE.

Dans l'abîme effroyable où je suis descendue,
A peine avec horreur à moi-même rendue,
Cet effort généreux, que je n'attendois pas,
Porte le dernier coup à mon ame éperdue,
Et me plonge au tombeau qui s'ouvroit sur mes pas.
Vous me forcez, Seigneur, à la reconnoissance ;
Et, tout près du sépulcre où l'on va m'enfermer,
Mon dernier sentiment est de vous estimer.
Connoissez-moi ; sachez que mon cœur vous offense ;
Mais je n'ai point trahi ma gloire et mon pays :
Je ne vous trahis point ; je n'avois rien promis.
Mon ame envers la vôtre est assez criminelle ;
Sachez qu'elle est ingrate, et non pas infidèle...
Je ne peux vous aimer ; je ne peux, à ce prix,
Accepter un combat pour ma cause entrepris.
Je sais de votre loi la dureté barbare,
Celle de mes tyrans, la mort qu'on me prépare ;
Je ne me vante point du fastueux effort,
De voir, sans m'alarmer, les apprêts de ma mort...
Je regrette la vie... elle dut m'être chère.
Je pleure mon destin, je gémis sur mon père ;
Mais, malgré ma foiblesse, et malgré mon effroi,
Je ne puis vous tromper ; n'attendez rien de moi.

Je vous parois coupable après un tel outrage ;
Mais ce cœur, croyez-moi, le seroit davantage,
Si jusqu'à vous complaire il pouvoit s'oublier.
Je ne veux ( pardonnez à ce triste langage )
De vous pour mon époux ni pour mon chevalier.
J'ai prononcé ; jugez, et vengez votre offense.

ORBASSAN.

Je me borne, Madame, à venger mon pays,
A dédaigner l'audace, à braver le mépris,
A l'oublier. Mon bras prenoit votre défense :
Mais, quitte envers ma gloire, aussi bien qu'envers vou
Je ne suis plus qu'un juge à son devoir fidèle,
Soumis à la loi seule, insensible comme elle,
Et qui ne doit sentir ni regrets ni courroux.

## SCÈNE VII.

AMÉNAÏDE, SOLDATS, *dans l'enfoncement.*

AMÉNAÏDE.

J'AI donc dicté l'arrêt... et je me sacrifie !
O toi, seul des humains qui méritas ma foi,
Toi, pour qui je mourrai, pour qui j'aimois la vie,
Je suis donc condamnée... Oui, je le suis pour toi ;
Allons... je l'ai voulu... Mais tant d'ignominie,
Mais un père accablé, dont les jours vont finir !
Des liens, des bourreaux... ces apprêts d'infamie !
O mort ! affreuse mort ! puis-je vous soutenir ?
Tourmens, trépas honteux... tout mon courage cède...
Non, il n'est point de honte en mourant pour Tancrède,
On peut m'ôter le jour, et non pas me punir.

Quoi! je meurs en coupable!... un père, une patrie!
Je les servois tous deux, et tous deux m'ont flétrie!
Et je n'aurai pour moi, dans ces momens d'horreur,
Que mon seul témoignage, et la voix de mon cœur!
( *A Fanie qui entre.* )
Quels momens pour Tancrède! O ma chère Fanie!
( *Fanie lui baise la main en pleurant, et Aménaïde l'embrasse.* )
La douceur de te voir ne m'est donc point ravie!

FANIE.

Que ne puis-je avant vous expirer en ces lieux!

AMÉNAÏDE.

Ah!... je vois s'avancer ces monstres odieux...
( *Les gardes qui étoient dans le fond s'avancent pour l'emmener.* )
Porte un jour au héros à qui j'étois unie
Mes derniers sentimens, et mes derniers adieux.
Fanie... il apprendra si je mourus fidèle.
Je coûterai du moins des larmes à ses yeux ;
Je ne meurs que pour lui... ma mort est moins cruelle.

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE TROISIÈME.

### SCÈNE I.

TANCRÈDE, *suivi de deux écuyers qui portent sa lance, son écu, etc.*; ALDAMON.

TANCRÈDE.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!
Qu'avec ravissement je revois ce séjour!
Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père,
C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour.
Que Tancrède est heureux! que ce jour m'est prospère!
Tout mon sort est changé. Cher ami, je te dois
Plus que je n'ose dire, et plus que tu ne crois.

ALDAMON.

Seigneur, c'est trop vanter mes services vulgaires,
Et c'est trop relever un sort tel que le mien;
Je ne suis qu'un soldat, un simple citoyen...

TANCRÈDE.

Je le suis comme vous: les citoyens sont frères.

ALDAMON.

Deux ans dans l'Orient sous vous j'ai combattu;
Je vous vis effacer l'éclat de vos ancêtres;
J'admirai d'assez près votre haute vertu:
C'est là mon seul mérite. Elevé par mes maîtres,

Né dans votre maison, je vous suis asservi.
Je dois...

TANCRÈDE.

Vous ne devez être que mon ami.
Voilà donc ces remparts que je voulois défendre,
Ces murs toujours sacrés pour le cœur le plus tendre,
Ces murs qui m'ont vu naître, et dont je suis banni!
Apprends-moi dans quels lieux respire Aménaïde.

ALDAMON.

Dans ce palais antique où son père réside;
Cette place y conduit: plus loin vous contemplez
Ce tribunal auguste, où l'on voit assemblés
Ces vaillans chevaliers, ce sénat intrépide,
Qui font les lois du peuple, et combattent pour lui,
Et qui vaincroient toujours le musulman perfide,
S'ils ne s'étoient privés de leur plus grand appui.
Voilà leurs boucliers, leurs lances, leurs devises,
Dont la pompe guerrière annonce aux nations
La splendeur de leurs faits, leurs nobles entreprises.
Votre nom seul ici manquoit à ces grands noms.

TANCRÈDE.

Que ce nom soit caché, puisqu'on le persécute;
Peut-être en d'autres lieux il est célèbre assez.
(*A ses écuyers.*)
Vous, qu'on suspende ici mes chiffres effacés;
Aux fureurs des partis qu'ils ne soient plus en butte;
Que mes armes sans faste, emblême des douleurs,
Telles que je les porte au milieu des batailles,
Ce simple bouclier, ce casque sans couleurs,
Soient attachés sans pompe à ces tristes murailles.

(*Les écuyers suspendent ses armes aux places vides, au milieu des autres trophées.*)

Conservez ma devise, elle est chère à mon cœur;
Elle a dans mes combats soutenu ma vaillance;
Elle a conduit mes pas et fait mon espérance;
Les mots en sont sacrés; c'est *l'amour et l'honneur.*
Lorsque les chevaliers descendront dans la place,
Vous direz qu'un guerrier qui veut être inconnu,
Pour les suivre au combat dans leurs murs est venu,
Et qu'à les imiter il borne son audace.

(*A Aldamon.*)

Quel est leur chef, ami?

ALDAMON.

Ce fut depuis trois ans,
Comme vous l'avez su, le respectable Argire.

TANCRÈDE, *à part.*

Père d'Aménaïde!...

ALDAMON.

On le vit trop long-temps
Succomber au parti dont nous craignons l'empire.
Il reprit à la fin sa juste autorité:
On respecte son rang, son nom, sa probité;
Mais l'âge l'affoiblit. Orbassan lui succède.

TANCRÈDE.

Orbassan! l'ennemi, l'oppresseur de Tancrède!
Ami, quel est le bruit répandu dans ces lieux?
Ah! parle, est-il bien vrai que cet audacieux
D'un père trop facile ait surpris la foiblesse,
Que de son alliance il ait eu la promesse,
Que sur Aménaïde il ait levé les yeux,

Qu'il ait osé prétendre à s'unir avec elle?

ALDAMON.

Hier confusément j'en appris la nouvelle.
Pour moi, loin de la ville, établi dans ce fort
Où je vous ai reçu, grâce à mon heureux sort,
A mon poste attaché, j'avouerai que j'ignore
Ce qu'on a fait depuis dans ces murs que j'abhorre;
On vous y persécute, ils sont affreux pour moi.

TANCRÈDE.

Cher ami, tout mon cœur s'abandonne à ta foi;
Cours chez Aménaïde, et parois devant elle;
Dis-lui qu'un inconnu, brûlant du plus beau zèle
Pour l'honneur de son sang, pour son auguste nom,
Pour les prospérités de sa noble maison,
Attaché dès l'enfance à sa mère, à sa race,
D'un entretien secret lui demande la grâce.

ALDAMON.

Seigneur, dans sa maison j'eus toujours quelque accès;
On y voit avec joie, on accueille, on honore
Tous ceux qu'à votre nom le zèle attache encore.
Plût au ciel qu'on eût vu le pur sang des Français
Uni dans la Sicile au noble sang d'Argire!
Quel que soit le dessein, Seigneur, qui vous inspire,
Puisque vous m'envoyez, je réponds du succès.

## SCÈNE II.

TANCRÈDE; SES ÉCUYERS, *au fond.*

TANCRÈDE.

Il sera favorable; et ce ciel qui me guide,
Ce ciel qui me ramène aux pieds d'Aménaïde,

Et qui dans tous les temps accorda sa faveur
Au véritable amour, au véritable honneur,
Ce ciel qui m'a conduit dans les tentes du Maure,
Parmi mes ennemis soutient ma cause encore.
Aménaïde m'aime, et son cœur me répond
Que le mien dans ces lieux ne peut craindre un affront.
Loin du camp des Césars, et loin de l'Illyrie,
Je viens enfin pour elle au sein de ma patrie,
De ma patrie ingrate, et qui, dans mon malheur,
Après Aménaïde est si chère à mon cœur!
J'arrive : un autre ici l'obtiendroit de son père!
Et sa fille à ce point auroit pu me trahir!
Quel est cet Orbassan ? quel est ce téméraire ?
Quels sont donc les exploits dont il doit s'applaudir?
Qu'a-t-il fait de si grand qui le puisse enhardir
A demander un prix qu'on doit à la vaillance ;
Qui des plus grands héros seroit la récompense ;
Qui m'appartient, du moins par les droits de l'amour?
Avant de me l'ôter, il m'ôtera le jour.
Après mon trépas même elle seroit fidèle.
L'oppresseur de mon sang ne peut régner sur elle.
Oui, ton cœur m'est connu, je n'en redoute rien,
Ma chère Aménaïde, il est tel que le mien,
Incapable d'effroi, de crainte, et d'inconstance.

## SCÈNE III.

### TANCRÈDE, ALDAMON.

TANCRÈDE.

Ah! trop heureux ami, tu sors de sa présence :

Tu vois tous mes transports; allons, conduis mes pas.

ALDAMON.

Vers ces funestes lieux, Seigneur, n'avancez pas.

TANCRÈDE.

Que me dis-tu? les pleurs inondent ton visage!

ALDAMON.

Ah! fuyez pour jamais ce malheureux rivage;
Après les attentats que ce jour a produits,
Je n'y puis demeurer tout obscur que je suis.

TANCRÈDE.

Comment?

ALDAMON.

Portez ailleurs ce courage sublime:
La gloire vous attend aux tentes des Césars;
Elle n'est point pour vous dans ces affreux remparts:
Fuyez; vous n'y verriez que la honte et le crime.

TANCRÈDE.

De quels traits inouis viens-tu percer mon cœur?
Qu'as-tu vu? que t'a dit, que fait Aménaïde?

ALDAMON.

J'ai trop vu vos desseins... Oubliez-la, Seigneur.

TANCRÈDE.

Ciel! Orbassan l'emporte! Orbassan! la perfide!
L'ennemi de son père, et mon persécuteur!

ALDAMON.

Son père a ce matin signé cet hyménée;
Et la pompe fatale en étoit ordonnée...

TANCRÈDE.

Et je serois témoin de cet excès d'horreur!

ALDAMON.

Votre dépouille ici leur fut abandonnée;

Vos biens étoient sa dot. Un rival odieux,
Seigneur, vous enlevoit le bien de vos aïeux.

TANCRÈDE.

Le lâche! il m'enlevoit ce qu'un héros méprise.
Aménaïde, ô ciel! en ses mains est remise?
Elle est à lui?

ALDAMON.

Seigneur, ce sont les moindres coups
Que le ciel irrité vient de lancer sur vous.

TANCRÈDE.

Achève donc, cruel, de m'arracher la vie;
Achève... parle... hélas!

ALDAMON.

Elle alloit être unie
Au fier persécuteur de vos jours glorieux;
Le flambeau de l'hymen s'allumoit en ces lieux,
Lorsqu'on a reconnu quelle est sa perfidie:
C'est peu d'avoir changé, d'avoir trompé vos vœux,
L'infidèle, Seigneur, vous trahissoit tous deux.

TANCRÈDE.

Pour qui?

ALDAMON.

Pour une main étrangère, ennemie,
Pour l'oppresseur altier de notre nation,
Pour Solamir.

TANCRÈDE.

O ciel! ô trop funeste nom!
Solamir!... Dans Byzance il soupira pour elle:
Mais il fut dédaigné, mais je fus son vainqueur;
Elle n'a pu trahir ses sermens et mon cœur;

Tant d'horreur n'entre point dans une ame si belle;
Elle en est incapable.

ALDAMON.

A regret j'ai parlé;
Mais ce secret horrible est partout révélé.

TANCRÈDE.

Ecoute : je connois l'envie et l'imposture :
Eh ! quel cœur généreux échappe à leur injure !
Proscrit dès mon berceau, nourri dans le malheur,
Moi toujours éprouvé, moi qui suis mon ouvrage,
Qui d'Etats en Etats ai porté mon courage,
Qui partout de l'envie ai senti la fureur,
Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie
Exhaler les venins de sa bouche impunie,
Chez les républicains, comme à la cour des rois.
Argire fut long-temps accusé par sa voix;
Il souffrit comme moi : cher ami, je m'abuse,
Ou ce monstre odieux règne dans Syracuse;
Ses serpens sont nourris de ces mortels poisons
Que dans les cœurs trompés jettent les factions.
De l'esprit de parti je sais quelle est la rage :
L'auguste Aménaïde en éprouve l'outrage.
Entrons : je veux la voir, l'entendre, et m'éclairer.

ALDAMON.

Ah ! Seigneur, arrêtez : il faut donc tout vous dire;
On l'arrache des bras du malheureux Argire;
Elle est aux fers.

TANCRÈDE.

Qu'entends-je?

ALDAMON.

Et l'on va la livrer,

Dans cette place même, au plus affreux supplice.

TANCRÈDE.

Aménaïde !

ALDAMON.

Hélas ! si c'est une justice,
Elle est bien odieuse ; on ose en murmurer.
On pleure ; mais, Seigneur, on se borne à pleurer.

TANCRÈDE.

Aménaïde ! ô cieux !... crois-moi, ce sacrifice,
Cet horrible attentat ne s'achèvera pas.

ALDAMON.

Le peuple au tribunal précipite ses pas :
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide ;
Et d'un cruel spectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de la prison.
Etrange empressement de voir des misérables !
On hâte en gémissant ces momens formidables.
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.
Eloignez-vous, venez.

TANCRÈDE.

Quel vieillard vénérable
Sort d'un temple en tremblant, les yeux baignés de pleurs ?
Ses suivans consternés imitent ses douleurs.

ALDAMON.

C'est Argire, Seigneur, c'est le malheureux père...

TANCRÈDE.

Retire-toi... surtout ne me découvre pas.
Que je le plains !...

## SCÈNE IV.

ARGIRE, *dans un des côtés de la scène;* TANCRÈDE, *sur le devant;* ALDAMON, *loin de lui, dans l'enfoncement.*

ARGIRE.

O ciel! avance mon trépas.
O mort! viens me frapper; c'est ma seule prière.

TANCRÈDE.

Noble Argire, excusez un de ces chevaliers
Qui, contre le croissant déployant leur bannière,
Dans de si saints combats vont chercher des lauriers.
Vous voyez le moins grand de ces dignes guerriers.
Je venois... Pardonnez... dans l'état où vous êtes,
Si je mêle à vos pleurs mes larmes indiscrètes.

ARGIRE.

Ah! vous êtes le seul qui m'osiez consoler;
Tout le reste me fuit, ou cherche à m'accabler.
Vous-même pardonnez à mon désordre extrême.
A qui parlé-je? hélas!

TANCRÈDE.

Je suis un étranger,
Plein de respect pour vous, touché comme vous-même.
Honteux, et frémissant de vous interroger;
Malheureux comme vous... Ah! par pitié... de grâce,
Une seconde fois excusez tant d'audace.
Est-il vrai?... votre fille...! est-il possible?...

ARGIRE.

Hélas!
Il est trop vrai, bientôt on la mène au trépas.

TANCRÈDE.

Elle est coupable?

ARGIRE, *avec des soupirs et des pleurs.*

Elle est... la honte de son père.

TANCRÈDE.

Votre fille!... Seigneur, nourri loin de ces lieux,
Je pensois, sur le bruit de son nom glorieux,
Que si la vertu même habitoit sur la terre,
Le cœur d'Aménaïde étoit son sanctuaire.
Elle est coupable! ô jour! ô détestables bords!
Jour à jamais affreux!

ARGIRE.

Ce qui me désespère,
Ce qui creuse ma tombe, et ce qui chez les morts
Avec plus d'amertume encor me fait descendre,
C'est qu'elle aime son crime, et qu'elle est sans remords.
Aussi nul chevalier ne cherche à la défendre:
Ils ont en gémissant signé l'arrêt mortel;
Et, malgré notre usage antique et solennel,
Si vanté dans l'Europe, et si cher au courage,
De défendre en champ clos le sexe qu'on outrage,
Celle qui fut ma fille à mes yeux va périr
Sans trouver un guerrier qui l'ose secourir.
Ma douleur s'en accroît, ma honte s'en augmente;
Tout frémit, tout se tait, aucun ne se présente.

TANCRÈDE.

Il s'en présentera; gardez-vous d'en douter.

ARGIRE.

De quel espoir, Seigneur, daignez-vous me flatter?

TANCRÈDE.

Il s'en présentera, non pas pour votre fille,

Elle

Elle est loin d'y prétendre et de le mériter,
Mais pour l'honneur sacré de sa noble famille,
Pour vous, pour votre gloire, et pour votre vertu.

ARGIRE.

Vous rendez quelque vie à ce cœur abattu.
Eh! qui pour nous défendre entrera dans la lice?
Nous sommes en horreur, on est glacé d'effroi;
Qui daignera me tendre une main protectrice?
Je n'ose m'en flatter... Qui combattra?

TANCRÈDE.

Qui? moi.
Moi, dis-je; et, si le ciel seconde ma vaillance,
Je demande de vous, Seigneur, pour récompense,
De partir à l'instant sans être retenu,
Sans voir Aménaïde, et sans être connu.

ARGIRE.

Ah! Seigneur, c'est le ciel, c'est Dieu qui vous envoie.
Mon cœur triste et flétri ne peut goûter de joie;
Mais je sens que j'expire avec moins de douleur.
Ah! ne puis-je savoir à qui, dans mon malheur,
Je dois tant de respect et de reconnoissance?
Tout annonce à mes yeux votre haute naissance:
Hélas! qui vois-je en vous?

TANCRÈDE.

Vous voyez un vengeur.

## SCÈNE V.

ARGIRE, TANCRÈDE, ORBASSAN, CHEVALIERS, SUITE.

ORBASSAN, *à Argire.*

L'ETAT est en danger; songeons à lui, Seigneur.
Nous prétendions demain sortir de nos murailles;
Nous sommes prévenus. Ceux qui nous ont trahis
Sans doute avertissoient nos cruels ennemis.
Solamir veut tenter le destin des batailles;
Nous marcherons à lui. Vous, si vous m'en croyez,
Dérobez à vos yeux un spectacle funeste,
Insupportable, horrible à nos sens effrayés.

ARGIRE.

Il suffit, Orbassan; tout l'espoir qui me reste
C'est d'aller expirer au milieu des combats.
(*Montrant Tancrède.*)
Ce brave chevalier y guidera mes pas;
Et, malgré les horreurs dont ma race est flétrie,
Je périrai du moins en servant ma patrie.

ORBASSAN.

Des sentimens si grands sont bien dignes de vous.
Allez aux Musulmans porter vos derniers coups;
Mais, avant tout, fuyez cet appareil barbare,
Si peu fait pour vos yeux, et déjà qu'on prépare.
On approche.

ARGIRE.

Ah! grand Dieu!

ORBASSAN.

Les regards paternels
Doivent se détourner de ces objets cruels.
Ma place me retient, et mon devoir sévère
Veut qu'ici je contienne un peuple téméraire :
L'inexorable loi ne sait rien ménager ;
Tout horrible qu'elle est, je la dois protéger.
Mais vous, qui n'avez point cet affreux ministère,
Qui peut vous retenir, et qui peut vous forcer
A voir couler le sang que la loi va verser?
On vient; éloignez-vous.

TANCRÈDE, *à Argire.*

Non, demeurez, mon père.

ORBASSAN.

Et qui donc êtes-vous?

TANCRÈDE.

Votre ennemi, Seigneur,
L'ami de ce vieillard, peut-être son vengeur,
Peut-être autant que vous à l'Etat nécessaire.

## SCÈNE VI.

*La scène s'ouvre : on voit* AMÉNAÏDE *au milieu des gardes ;* LES CHEVALIERS, LE PEUPLE, *remplissent la place.*

ARGIRE, *à Tancrède.*

GÉNÉREUX inconnu, daignez me soutenir ;
Cachez-moi ces objets... c'est ma fille elle-même.

TANCRÈDE.

Quels momens pour tous trois!

AMÉNAÏDE.

O justice suprême!
Toi qui vois le passé, le présent, l'avenir,
Tu lis seule en mon cœur, toi seule es équitable;
Des profanes humains la foule impitoyable
Parle et juge en aveugle, et condamne au hasard.
Chevaliers, citoyens, vous qui tous avez part
Au sanguinaire arrêt porté contre ma vie,
Ce n'est pas devant vous que je me justifie;
Que ce ciel qui m'entend juge entre vous et moi.
Organes odieux d'un jugement inique,
Oui, je vous outrageois, j'ai trahi votre loi;
Je l'avois en horreur, elle étoit tyrannique.
Oui, j'offensois un père, il a forcé mes vœux;
J'offensois Orbassan, qui, fier et rigoureux,
Prétendoit sur mon ame une injuste puissance.
Citoyens, si la mort est due à mon offense,
Frappez, mais écoutez; sachez tout mon malheur:
Qui va répondre à Dieu parle aux hommes sans peur.
Et vous, mon père, et vous, témoin de mon supplice,
Qui ne deviez pas l'être, et de qui la justice

(*Apercevant Tancrède.*)

Auroit pu... Ciel! ô ciel! qui vois-je à ses côtés?
Est-ce lui...? je me meurs.

(*Elle tombe évanouie entre les gardes.*)

TANCRÈDE.

Ah! ma seule présence
Est pour elle un reproche! il n'importe... Arrêtez,

Ministres de la mort, suspendez la vengeance;
Arrêtez, citoyens, j'entreprends sa défense,
Je suis son chevalier : ce père infortuné,
Prêt à mourir comme elle, et non moins condamné,
Daigne avouer mon bras propice à l'innocence.
Que la seule valeur rende ici des arrêts,
Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage;
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts.
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie;
Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie;
Tes exploits et ton nom ne sont pas sans éclat;
Tu commandes ici, je veux t'en croire digne :
Je jette devant toi le gage du combat.

(*Il jette son gantelet sur la scène.*)

L'oses-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne
Ne mériteroit pas qu'on te fît cet honneur.

(*Il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de bataille.*)

Je le fais à moi-même; et, consultant mon cœur,
Respectant ce vieillard qui daigne ici t'admettre,
Je veux bien avec toi descendre à me commettre,
Et daigner te punir de m'oser défier.
Quel est ton rang, ton nom? ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marque de gloire.

TANCRÈDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein;

Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

ORBASSAN.

Qu'à l'instant même on ouvre la barrière;
Qu'Aménaïde ici ne soit plus prisonnière
Jusqu'à l'événement de ce léger combat.
Vous, sachez, compagnons, qu'en quittant la carrière,
Je marche à votre tête, et je défends l'Etat.
D'un combat singulier la gloire est périssable;
Mais servir la patrie est l'honneur véritable.

TANCRÈDE.

Viens; et vous, Chevaliers, j'espère qu'aujourd'hui
L'Etat sera sauvé par d'autres que par lui.

## SCÈNE VII.

ARGIRE, *sur le devant;* AMÉNAÏDE, *au fond, à qui l'on a ôté les fers.*

AMÉNAÏDE, *revenant à elle.*

Ciel! que deviendra-t-il? si l'on sait sa naissance,
Il est perdu.

ARGIRE.

Ma fille...

AMÉNAÏDE, *appuyée sur Fanie, et se retournant vers son père.*

Ah! que me voulez-vous?
Vous m'avez condamnée.

ARGIRE.

O destins en courroux!
Voulez-vous, ô mon Dieu qui prenez sa défense,
Ou pardonner sa faute, ou venger l'innocence?

Quels bienfaits à mes yeux daignez-vous accorder?
Est-ce justice ou grâce? ah! je tremble et j'espère.
Qu'as-tu fait? et comment dois-je te regarder?
Avec quels yeux, hélas?

AMÉNAÏDE.

Avec les yeux d'un père.
Votre fille est encore au bord de son tombeau.
Je ne sais si le ciel me sera favorable:
Rien n'est changé, je suis encor sous le couteau.
Tremblez moins pour ma gloire, elle est inaltérable;
Mais, si vous êtes père, ôtez-moi de ces lieux;
Dérobez votre fille accablée, expirante,
A tout cet appareil, à la foule insultante
Qui sur mon infortune arrête ici ses yeux,
Observe mes affronts, et contemple des larmes,
Dont la cause est si belle... et qu'on ne connoît pas.

ARGIRE.

Viens; mes tremblantes mains rassureront tes pas.
Ciel! de son défenseur favorisez les armes;
Ou d'un malheureux père avancez le trépas!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

## ACTE QUATRIÈME.

### SCÈNE I.

TANCRÈDE, LORÉDAN, CHEVALIERS.

*(Marche guerrière : on porte les armes de Tancrède devant lui.)*

LORÉDAN.

Seigneur, votre victoire est illustre et fatale :
Vous nous avez privés d'un brave chevalier,
Dont le cœur à l'Etat se livroit tout entier,
Et de qui la valeur fut à la vôtre égale ;
Ne pouvons-nous savoir votre nom, votre sort ?

TANCRÈDE, *dans l'attitude d'un homme pensif et affligé.*

Orbassan ne l'a su qu'en recevant la mort ;
Il emporte au tombeau mon secret et ma haine.
De mon sort malheureux ne soyez point en peine ;
Si je puis vous servir, qu'importe qui je sois ?

LORÉDAN.

Demeurez ignoré, puisque vous voulez l'être ;
Mais que votre vertu se fasse ici connoître
Par un courage utile et de dignes exploits.
Les drapeaux du croissant dans nos champs vont paroître ;
Défendez avec nous notre culte et nos lois ;

Voyez dans Solamir un plus grand adversaire :
Nous perdons notre appui, mais vous le remplacez.
Rendez-nous le héros que vous nous ravissez;
Le vainqueur d'Orbassan nous devient nécessaire.
Solamir vous attend.

TANCRÈDE.

Oui, je vous ai promis
De marcher avec vous contre vos ennemis;
Je tiendrai ma parole : et Solamir peut-être
Est plus mon ennemi que celui de l'Etat.
Je le hais plus que vous! mais, quoi qu'il en puisse être,
Sachez que je suis prêt pour ce nouveau combat.

CATANE.

Nous attendons beaucoup d'une telle vaillance;
Attendez tout aussi de la reconnoissance
Que devra Syracuse à votre illustre bras.

TANCRÈDE.

Il n'en est point pour moi, je n'en exige pas;
Je n'en veux point, Seigneur; et cette triste enceinte
N'a rien qui désormais soit l'objet de mes vœux.
Si je verse mon sang, si je meurs malheureux,
Je ne prétends ici récompense, ni plainte,
Ni gloire, ni pitié. Je ferai mon devoir;
Solamir me verra, c'est là tout mon espoir.

LORÉDAN.

C'est celui de l'État; déjà le temps nous presse.
Ne songeons qu'à l'objet qui tous nous intéresse,
A la victoire; et vous, qui l'allez partager,
Vous serez averti quand il faudra vous rendre
Au poste où l'ennemi croit bientôt nous surprendre.
Dans le sang musulman tout prêts à nous plonger,

Tout autre sentiment nous doit être étrange.
Ne pensons, croyez-moi, qu'à servir la patrie.
(*Les chevaliers sortent.*)

TANCRÈDE.

Qu'elle en soit digne ou non, je lui donne ma vie.

## SCÈNE II.

### TANCRÈDE, ALDAMON.

ALDAMON.

Ils ne connoissent pas quel trait envenimé
Est caché dans ce cœur trop noble et trop charmé.
Mais, malgré vos douleurs, et malgré votre outrage,
Ne remplirez-vous pas l'indispensable usage
De paroître en vainqueur aux yeux de la beauté
Qui vous doit son honneur, ses jours, sa liberté,
Et de lui présenter de vos mains triomphantes
D'Orbassan terrassé les dépouilles sanglantes?

TANCRÈDE.

Non, sans doute, Aldamon, je ne la verrai pas.

ALDAMON.

Eh quoi! pour la servir vous cherchiez le trépas,
Et vous fuyez loin d'elle?

TANCRÈDE.

Et son cœur le mérite.

ALDAMON.

Je vois trop à quel point son crime vous irrite;
Mais pour ce crime, enfin, vous avez combattu.

TANCRÈDE.

Oui, j'ai tout fait pour elle, il est vrai, je l'ai dû.

Je n'ai pu, cher ami, malgré sa perfidie,
Supporter ni sa mort ni son ignominie ;
Et l'eussé-je aimé moins, comment l'abandonner?
J'ai dû sauver ses jours, et non lui pardonner.
Qu'elle vive, il suffit, et que Tancrède expire.
Elle regrettera l'amant qu'elle a trahi,
Le cœur qu'elle a perdu, ce cœur qu'elle déchire...
A quel excès, ô ciel! je lui fus asservi!
Pouvois-je craindre, hélas! de la trouver parjure?
Je pensois adorer la vertu la plus pure,
Je croyois les sermens, les autels moins sacrés
Qu'une simple promesse, un mot d'Aménaïde...

ALDAMON.

Tout est-il en ces lieux ou barbare ou perfide?
A la proscription vos jours furent livrés;
La loi vous persécute, et l'amour vous outrage.
Eh bien! s'il est ainsi, fuyons de ce rivage :
Je vous suis au combat; je vous suis pour jamais,
Loin de ces murs affreux, trop souillés de forfaits.

TANCRÈDE.

Quel charme, dans son crime, à mes esprits rappelle
L'image des vertus que je crus voir en elle!
Toi, qui me fais descendre avec tant de tourment
Dans l'horreur du tombeau dont je t'ai délivrée,
Odieuse coupable... et peut-être adorée!
Toi, qui fais mon destin jusqu'au dernier moment;
Ah! s'il étoit possible, ah! si tu pouvois être
Ce que mes yeux trompés t'ont vu toujours paroître!
Non, ce n'est qu'en mourant que je puis l'oublier;
Ma foiblesse est affreuse... il la faut expier,

Il faut périr... mourons, sans nous occuper d'elle.

ALDAMON.

Elle vous a paru tantôt moins criminelle.
L'univers, disiez-vous, au mensonge est livré;
La calomnie y règne.

TANCRÈDE.

Ah! tout est avéré,
Tout est approfondi dans cet affreux mystère :
Solamir en ces lieux adora ses attraits ;
Il demanda sa main pour le prix de la paix.
Hélas! l'eût-il osé, s'il n'avoit pas su plaire ?
Ils sont d'intelligence. En vain j'ai cru mon cœur,
En vain j'avois douté; je dois en croire un père :
Le père le plus tendre est son accusateur :
Il condamne sa fille ; elle-même s'accuse ;
Enfin mes yeux l'ont vu ce billet plein d'horreur :
« Puissiez-vous vivre en maître au sein de Syracuse,
» Et régner dans nos murs, ainsi que dans mon cœur! »
Mon malheur est certain.

ALDAMON.

Que ce grand cœur l'oublie,
Qu'il dédaigne une ingrate à ce point avilie.

TANCRÈDE.

Et pour comble d'horreur, elle a cru s'honorer!
Au plus grand des humains elle a cru se livrer!
Que cette idée encor m'accable et m'humilie!
L'Arabe impérieux domine en Italie ;
Et le sexe imprudent, que tant d'éclat séduit,
Ce sexe à l'esclavage en leurs Etats réduit,
Frappé de ce respect que des vainqueurs impriment,
Se livre par foiblesse aux maîtres qui l'oppriment!

Il nous trahit pour eux, nous, son servile appui,
Qui vivons à ses pieds, et qui mourons pour lui!
Ma fierté suffiroit, dans une telle injure,
Pour détester ma vie, et pour fuir la parjure.

## SCÈNE III.

TANCRÈDE, ALDAMON, PLUSIEURS CHEVALIERS.

CATANE.

Nos chevaliers sont prêts; le temps est précieux.

TANCRÈDE.

Oui, j'en ai trop perdu : je m'arrache à ces lieux;
Je vous suis, c'en est fait.

## SCÈNE IV.

TANCRÈDE, ALDAMON, AMÉNAÏDE, FANIE, CHEVALIERS.

AMÉNAÏDE, *arrivant avec précipitation.*

O MON dieu tutélaire!
Maître de mon destin, j'embrasse vos genoux.
(*Tancrède la relève, mais en se détournant.*)
Ce n'est point m'abaisser; et mon malheureux père
A vos pieds, comme moi, va tomber devant vous.
Pourquoi nous dérober votre auguste présence?
Qui pourra condamner ma juste impatience?
Je m'arrache à ses bras... mais ne puis-je, Seigneur,
Me permettre ma joie, et montrer tout mon cœur?

Je n'ose vous nommer... et vous baissez la vue...
Ne puis-je vous revoir, en cet affreux séjour,
Qu'au milieu des bourreaux qui m'arrachoient le jour?
Vous êtes consterné... mon ame est confondue;
Je crains de vous parler... quelle contrainte, hélas!
Vous détournez les yeux... vous ne m'écoutez pas.

TANCRÈDE, *d'une voix entrecoupée.*

Retournez... consolez ce vieillard que j'honore;
D'autres soins plus pressans me rappellent encore.
Envers vous, envers lui, j'ai rempli mon devoir,
J'en ai reçu le prix... je n'ai point d'autre espoir:
Trop de reconnoissance est un fardeau peut-être;
Mon cœur vous en dégage... et le vôtre est le maître
De pouvoir à son gré disposer de son sort.
Vivez heureuse... et moi, je vais chercher la mort.

## SCÈNE V.

### AMÉNAÏDE, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Veillé-je, et du tombeau suis-je en effet sortie?
Est-il vrai que le ciel m'ait rendue à la vie?
Ce jour, ce triste jour, éclaire-t-il mes yeux?
Ce que je viens d'entendre, ô ma chère Fanie!
Est un arrêt de mort plus dur, plus odieux,
Plus affreux que les lois qui m'avoient condamnée.

FANIE.

L'un et l'autre est horrible à mon ame étonnée.

AMÉNAÏDE.

Est-ce Tancrède, ô ciel! qui vient de me parler?
As-tu vu sa froideur altière, avilissante,

Ce courroux dédaigneux dont il m'ose accabler?
Fanie, avec horreur il voyoit son amante!
Il m'arrache à la mort, et c'est pour m'immoler!
Qu'ai-je donc fait, Tancrède? ai-je pu vous déplaire?

FANIE.

Il est vrai que son front respiroit la colère,
Sa voix entrecoupée affectoit des froideurs;
Il détournoit les yeux, mais il cachoit ses pleurs.

AMÉNAÏDE.

Il me rebute, il fuit, me renonce, et m'outrage!
Quel changement affreux a formé cet orage?
Que veut-il? quelle offense excite son courroux?
De qui dans l'univers peut-il être jaloux?
Oui, je lui dois la vie, et c'est toute ma gloire.
Seul objet de mes vœux, il est mon seul appui.
Je mourois, je le sais, sans lui, sans sa victoire;
Mais s'il sauva mes jours, je les perdois pour lui.

FANIE.

Il le peut ignorer; la voix publique entraîne;
Même en s'en défiant, on lui résiste à peine.
Cet esclave, sa mort, ce billet malheureux,
Le nom de Solamir, l'éclat de sa vaillance,
L'offre de son hymen, l'audace de ses feux,
Tout parloit contre vous, jusqu'à votre silence,
Ce silence si fier, si grand, si généreux,
Qui déroboit Tancrède à l'injuste vengeance
De vos communs tyrans armés contre vous deux.
Quels yeux pouvoient percer ce voile ténébreux?
Le préjugé l'emporte, et l'on croit l'apparence.

AMÉNAÏDE.

Lui, me croire coupable!

FANIE.

Ah! s'il peut s'abuser,
Excusez un amant.

AMÉNAÏDE, *reprenant sa fierté et ses forces.*

Rien ne peut l'excuser...
Quand l'univers entier m'accuseroit d'un crime,
Sur son jugement seul un grand homme appuyé
A l'univers séduit oppose son estime.
Il aura donc pour moi combattu par pitié!
Cet opprobre est affreux, et j'en suis accablée.
Hélas! mourant pour lui, je mourois consolée;
Et c'est lui qui m'outrage et m'ose soupçonner!
C'en est fait, je ne veux jamais lui pardonner;
Ses bienfaits sont toujours présents à ma pensée,
Ils resteront gravés dans mon ame offensée;
Mais, s'il a pu me croire indigne de sa foi,
C'est lui qui pour jamais est indigne de moi.
Ah! de tous mes affronts c'est le plus grand peut-être.

FANIE.

Mais il ne connoît pas...

AMÉNAÏDE.

Il devoit me connoître;
Il devoit respecter un cœur tel que le mien;
Il devoit présumer qu'il étoit impossible
Que jamais je trahisse un si noble lien.
Ce cœur est aussi fier que son bras invincible;
Ce cœur étoit en tout aussi grand que le sien,
Moins soupçonneux, sans doute, et surtout plus sensible.
Je renonce à Tancrède, au reste des mortels;
Ils sont faux ou méchans, ils sont foibles, cruels,

Ou trompeurs, ou trompés; et ma douleur profonde,
En oubliant Tancrède, oubliera tout le monde.

## SCÈNE VI.

ARGIRE, AMÉNAÏDE, SUITE.

ARGIRE, *soutenu par ses écuyers.*

Mes amis, avancez, sans plaindre mes tourmens:
On va combattre; allons, guidez mes pas tremblans.
Ne pourrai-je embrasser ce héros tutélaire?
Ah! ne puis-je savoir qui t'a sauvé le jour?

AMÉNAÏDE, *plongée dans sa douleur, appuyée d'une main sur Fanie, et se tournant à moitié vers son père.*

Un mortel autrefois digne de mon amour,
Un héros en ces lieux opprimé par mon père,
Que je n'osois nommer, que vous avez proscrit,
Le seul et cher objet de ce fatal écrit,
Le dernier rejeton d'une famille auguste,
Le plus grand des humains, hélas! le plus injuste;
En un mot, c'est Tancrède.

ARGIRE.

O ciel! que m'as-tu dit?

AMÉNAÏDE.

Ce que ne peut cacher la douleur qui m'égare,
Ce que je vous confie en craignant tout pour lui.

ARGIRE.

Lui, Tancrède!

AMÉNAÏDE.

Et quel autre eût été mon appui?

ARGIRE.

Tancrède qu'opprima notre sénat barbare ?

AMÉNAÏDE.

Oui, lui-même.

ARGIRE.

Et pour nous il fait tout aujourd'hui.
Nous lui ravissions tout, biens, dignités, patrie,
Et c'est lui qui pour nous vient prodiguer sa vie!
O juges malheureux, qui dans nos foibles mains
Tenons aveuglément le glaive et la balance,
Combien nos jugemens sont injustes et vains,
Et combien nous égare une fausse prudence!
Que nous étions ingrats! que nous étions tyrans!

AMÉNAÏDE.

Je puis me plaindre à vous, je le sais... mais, mon père,
Votre vertu se fait des reproches si grands,
Que mon cœur désolé tremble de vous en faire;
Je les dois à Tancrède.

ARGIRE.

A lui par qui je vis,
A qui je dois tes jours?

AMÉNAÏDE.

Ils sont trop avilis,
Ils sont trop malheureux. C'est en vous que j'espère;
Réparez tant d'horreurs et tant de cruauté;
Ah! rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté.
Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie;
Venez, que votre voix parle et me justifie.

ARGIRE.

Sans doute, je le dois.

AMÉNAÏDE.

Je vole sur vos pas.

ARGIRE.

Demeure.

AMÉNAÏDE.

Moi rester! je vous suis aux combats.
J'ai vu la mort de près, et je l'ai vue horrible;
Croyez qu'aux champs d'honneur elle est bien moins terrible
Qu'à l'indigne échafaud où vous me conduisiez.
Seigneur, il n'est plus temps que vous me refusiez:
J'ai quelques droits sur vous; mon malheur me les donne.
Faudra-t-il que deux fois mon père m'abandonne?

ARGIRE.

Ma fille, je n'ai plus d'autorité sur toi;
J'en avois abusé, je dois l'avoir perdue.
Mais quel est ce dessein qui me glace d'effroi?
Crains les égaremens de ton ame éperdue.
Ce n'est point en ces lieux, comme en d'autres climats,
Où le sexe, élevé loin d'une triste gêne,
Marche avec les héros, et s'en distingue à peine:
Et nos mœurs et nos lois ne le permettent pas.

AMÉNAÏDE.

Quelles lois! quelles mœurs indignes et cruelles!
Sachez qu'en ce moment je suis au-dessus d'elles;
Sachez que, dans ce jour d'injustice et d'horreur,
Je n'écoute plus rien que la loi de mon cœur.
Quoi! ces affreuses lois, dont le poids vous opprime,
Auront pris dans vos bras votre sang pour victime!
Elles auront permis qu'aux yeux des citoyens
Votre fille ait paru dans d'infâmes liens,

Et ne permettront pas qu'aux champs de la victoire
J'accompagne mon père et défende ma gloire!
Et le sexe en ces lieux, conduit aux échafauds,
Ne pourra se montrer qu'au milieu des bourreaux!
L'injustice à la fin produit l'indépendance.
Vous frémissez, mon père; ah! vous deviez frémir
Quand, de vos ennemis caressant l'insolence,
Au superbe Orbassan vous pûtes vous unir
Contre le seul mortel qui prend votre défense,
Quand vous m'avez forcée à vous désobéir.

ARGIRE.

Va, c'est trop accabler un père déplorable:
N'abuse point du droit de me trouver coupable;
Je le suis, je le sens, je me suis condamné:
Ménage ma douleur; et si ton cœur encore
D'un père au désespoir ne s'est point détourné,
Laisse-moi seul mourir par les flèches du Maure.
Je vais joindre Tancrède, et tu n'en peux douter.
Vous, observez ses pas.

## SCÈNE VII.

AMÉNAÏDE.

Qui pourra m'arrêter?
Tancrède, qui me hais, et qui m'as outragée,
Qui m'oses mépriser après m'avoir vengée,
Oui, je veux à tes yeux combattre et t'imiter;
Des traits sur toi lancés affronter la tempête;
En recevoir les coups... en garantir ta tête;

Te rendre à tes côtés tout ce que je te doi;
Punir ton injustice en expirant pour toi;
Surpasser, s'il se peut, ta rigueur inhumaine;
Mourante entre tes bras, t'accabler de ma haine,
De ma haine trop juste, et laisser, à ma mort,
Dans ton cœur qui m'aima le poignard du remord,
L'éternel repentir d'un crime irréparable,
Et l'amour que j'abjure, et l'horreur qui m'accable.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

# ACTE CINQUIÈME.

## SCÈNE I.

LES CHEVALIERS ET LEURS ÉCUYERS, *l'épée à la main ;* DES SOLDATS, *portant des trophées ;* LE PEUPLE, *dans le fond.*

LORÉDAN.

Allez et préparez les chants de la victoire,
Peuple, au dieu des combats prodiguez votre encens;
C'est lui qui nous fait vaincre, à lui seul est la gloire.
S'il ne conduit nos coups, nos bras sont impuissans.
Il a brisé les traits, il a rompu les piéges
Dont nous environnoient ces brigands sacriléges,
De cent peuples vaincus dominateurs cruels.
Sur leurs corps tout sanglans érigez vos trophées,
Et foulant à vos pieds leurs fureurs étouffées,
Des trésors du croissant ornez nos saints autels.
Que l'Espagne opprimée, et l'Italie en cendre,
L'Egypte terrassée, et la Syrie aux fers,
Apprennent aujourd'hui comme on peut se défendre
Contre ces fiers tyrans, l'effroi de l'univers.
C'est à nous maintenant de consoler Argire;
Que le bonheur public appaise ses douleurs;
Puissions-nous voir en lui, malgré tous ses malheurs,

L'homme d'Etat heureux quand le père soupire!
Mais pourquoi ce guerrier, ce héros inconnu,
A qui l'on doit, dit-on, le succès de nos armes,
Avec nos chevaliers n'est-il point revenu?
Ce triomphe à ses yeux a-t-il si peu de charmes?
Croit-il de ses exploits que nous soyons jaloux?
Nous sommes assez grands pour être sans envie.
Veut-il fuir Syracuse après l'avoir servie?
(*A Catane.*)
Seigneur, il a long-temps combattu près de vous;
D'où vient qu'ayant voulu courir notre fortune
Il ne partage point l'allégresse commune?

CATANE.

Apprenez-en la cause, et daignez m'écouter.
Quand du chemin d'Etna vous fermiez le passage,
Placé loin de vos yeux, j'étois vers le rivage
Où nos fiers ennemis osoient nous résister;
Je l'ai vu courir seul et se précipiter.
Nous étions étonnés qu'il n'eût point ce courage
Inaltérable et calme au milieu du carnage,
Cette vertu d'un chef, et ce don d'un grand cœur:
Un désespoir affreux égaroit sa valeur;
Sa voix entrecoupée et son regard farouche
Annonçoient la douleur qui troubloit ses esprits.
Il appeloit souvent Solamir à grands cris;
Le nom d'Aménaïde échappoit de sa bouche;
Il la nommoit parjure, et, malgré ses fureurs,
De ses yeux enflammés j'ai vu tomber des pleurs.
Il cherchoit à mourir; et, toujours invincible,
Plus il s'abandonnoit, plus il étoit terrible.
Tout cédoit à nos coups, et surtout à son bras;

Nous revenions vers vous conduits par la victoire;
Mais lui, les yeux baissés, insensible à sa gloire,
Morne, triste, abattu, regrettant le trépas,
Il appelle en pleurant Aldamon qui s'avance;
Il l'embrasse, il lui parle; et loin de nous s'élance
Aussi rapidement qu'il avoit combattu.
C'est pour jamais, dit-il. Ces mots nous laissent croire
Que ce grand chevalier, si digne de mémoire,
Veut être à Syracuse à jamais inconnu.
Nul ne peut soupçonner le dessein qui le guide.
Mais dans le même instant je vois Aménaïde,
Je la vois éperdue au milieu des soldats,
La mort dans les regards, pâle, défigurée;
Elle appelle Tancrède, elle vole égarée:
Son père en gémissant suit à peine ses pas;
Il ramène avec nous Aménaïde en larmes;
C'est Tancrède, dit-il, ce héros dont les armes
Ont étonné nos yeux par de si grands exploits,
Ce vengeur de l'Etat, vengeur d'Aménaïde,
C'est lui que ce matin, d'une commune voix,
Nous déclarions rebelle, et nous nommions perfide;
C'est ce même Tancrède exilé par nos lois.
Amis, que faut-il faire, et quel parti nous reste?

LORÉDAN.

Il n'en est qu'un pour nous, celui du repentir.
Persister dans sa faute est horrible et funeste:
Un grand homme opprimé doit nous faire rougir.
On condamna souvent la vertu, le mérite;
Mais quand ils sont connus, il les faut honorer.

SCÈNE

## SCÈNE II.

LES CHEVALIERS, ARGIRE, AMÉNAÏDE, *dans l'enfoncement, soutenue par ses femmes.*

ARGIRE, *arrivant avec précipitation.*

Il les faut secourir, il les faut délivrer.
Tancrède est en péril, trop de zèle l'excite :
Tancrède s'est lancé parmi les ennemis,
Contre lui ramenés, contre lui seul unis.
Hélas ! j'accuse en vain mon âge qui me glace.
O vous, de qui la force est égale à l'audace,
Vous qui du faix des ans n'êtes point affoiblis,
Courez tous, dissipez ma crainte impatiente,
Courez; rendez Tancrède à ma fille innocente.

LORÉDAN.

C'est nous en dire trop : le temps est cher, volons;
Secourons sa valeur qui devient imprudente,
Et cet emportement que nous désapprouvons.

## SCÈNE III.

ARGIRE, AMÉNAÏDE.

ARGIRE.

O ciel ! tu prends pitié d'un père qui t'adore ;
Tu m'as rendu ma fille, et tu me rends encore
L'heureux libérateur qui nous a tous vengés.
( *Aménaïde entre.* )
Ma fille, un juste espoir dans nos cœurs doit renaître.

J'ai causé tes malheurs, je les ai partagés ;
Je les termine enfin : Tancrède va paroître.
Ne puis-je consoler tes esprits affligés ?

AMÉNAÏDE.

Je me consolerai, quand je verrai Tancrède,
Quand ce fatal objet de l'horreur qui m'obsède
Aura plus de justice, et sera sans danger ;
Quand j'apprendrai de vous qu'il vit sans m'outrager ;
Et lorsque ses remords espieront mes injures.

ARGIRE.

Je ressens ton état, sans doute, il doit t'aigrir.
On n'essuya jamais des épreuves plus dures.
Je sais ce qu'il en coûte, et qu'il est des blessures
Dont un cœur généreux peut rarement guérir :
La cicatrice en reste, il est vrai ; mais, ma fille,
Nous avons vu Tancrède en ces lieux abhorré ;
Appren l qu'il est chéri, glorieux, honoré :
Sur toi-même il répand tout l'éclat dont il brille.
Après ce qu'il a fait, il veut nous faire voir,
Par l'excès de sa gloire, et de tant de services,
L'excès où ses rivaux portoient leurs injustices.
Le vulgaire est content, s'il remplit son devoir :
Il faut plus au héros, il faut que sa vaillance
Aille au-delà du terme et de notre espérance.
C'est ce que fait Tancrède ; il passe notre espoir.
Il te verra constante, il te sera fidèle.
Le peuple en ta faveur s'élève et s'attendrit :
Tancrède va sortir de son erreur cruelle ;
Pour éclairer ses yeux, pour calmer son esprit,
Il ne faudra qu'un mot.

AMÉNAÏDE.

Et ce mot n'est pas dit.
Que m'importe à présent ce peuple et son outrage,
Et sa faveur crédule, et sa pitié volage,
Et la publique voix que je n'entendrai pas ?
D'un seul mortel, d'un seul dépend ma renommée.
Sachez que votre fille aime mieux le trépas
Que de vivre un moment sans en être estimée.
Sachez (il faut enfin m'en vanter devant vous)
Que dans mon bienfaiteur j'adorois mon époux.
Ma mère au lit de mort a reçu nos promesses ;
Sa dernière prière a béni nos tendresses :
Elle joignit nos mains, qui fermèrent ses yeux.
Nous jurâmes par elle, à la face des cieux,
Par ses mânes, par vous, vous, trop malheureux père
De nous aimer en vous, d'être unis pour vous plaire,
De former nos liens dans vos bras paternels.
Seigneur... les échafauds ont été nos autels.
Mon amant, mon époux cherche un trépas funeste,
Et l'horreur de ma honte est tout ce qui me reste.
Voilà mon sort.

ARGIRE.

Eh bien ! ce sort est réparé,
Et nous obtiendrons plus que tu n'as espéré.

AMÉNAÏDE.

Je crains tout.

## SCÈNE IV.

### ARGIRE, AMÉNAÏDE, FANIE.

FANIE.

Partagez l'allégresse publique,

Jouissez plus que nous de ce prodige unique.
Tancrède a combattu ; Tancrède a dissipé
Le reste d'une armée au carnage échappé.
Solamir est tombé sous cette main terrible,
Victime dévouée à notre Etat vengé,
Au bonheur d'un pays qui devient invincible,
Surtout à votre nom qu'on avoit outragé.
La prompte renommée en répand la nouvelle ;
Ce peuple, ivre de joie, et volant après lui,
Le nomme son héros, sa gloire, son appui,
Parle même du trône où sa vertu l'appelle.
Un seul de nos guerriers, Seigneur, l'avoit suivi :
C'est ce même Aldamon qui sous vous a servi.
Lui seul a partagé ses exploits incroyables ;
Et quand nos chevaliers, dans un danger si grand,
Lui sont venus offrir leurs armes secourables,
Tancrède avoit tout fait, il étoit triomphant.
Entendez-vous ces cris qui vantent sa vaillance ?
On l'élève au-dessus des héros de la France,
Des Rolands, des Lisois, dont il est descendu.
Venez de mille mains couronner sa vertu,
Venez voir ce triomphe, et recevoir l'hommage
Que vous avez de lui trop long-temps attendu.
Tout vous rit, tout vous sert, tout venge votre outrage;
Et Tancrède à vos vœux est pour jamais rendu.

AMÉNAÏDE.

Ah! je respire enfin; mon cœur connoît la joie.
Ah! mon père, adorons le ciel qui me renvoie,
Par ces coups inouis, tout ce que j'ai perdu.
De combien de tourmens sa bonté nous délivre!
Ce n'est qu'en ce moment que je commence à vivre.

Mon bonheur est au comble ; hélas ! il m'est bien dû.
Je veux tout oublier; pardonnez-moi mes plaintes,
Mes reproches amers, et mes frivoles craintes.
Oppresseurs de Tancrède, ennemis, citoyens,
Soyez tous à ses pieds, il va tomber aux miens.

ARGIRE.

Oui, le ciel pour jamais daigne essuyer nos larmes.
Je me trompe, ou je vois le fidèle Aldamon,
Qui suivoit seul Tancrède, et secondoit ses armes :
C'est lui, c'est ce guerrier si cher à ma maison.
De nos prospérités la nouvelle est certaine :
Mais d'où vient que vers nous ils se traîne avec peine?
Est-il blessé ? ses yeux annoncent la douleur.

## SCÈNE V.

### ARGIRE, AMÉNAÏDE, ALDAMON, FANIE.

AMÉNAÏDE.

Parlez, cher Aldamon, Tancrède est donc vainqueur?

ALDAMON.

Sans doute il l'est, Madame.

AMÉNAÏDE.

A ces chants d'allégresse,
A ces voix que j'entends, il s'avance en ces lieux ?

ALDAMON.

Ces chants vont se changer en des cris de tristesse.

AMÉNAÏDE.

Qu'entends-je? Ah! malheureuse!

ALDAMON.

Un jour si glorieux

Est le dernier des jours de ce héros fidèle.

AMÉNAÏDE.

Il est mort!

ALDAMON.

La lumière éclaire encor ses yeux.
Mais il est expirant d'une atteinte mortelle.
Je vous apporte ici de funestes adieux.
Cette lettre fatale, et de son sang tracée,
Doit vous apprendre, hélas! sa dernière pensée.
Je m'acquitte en tremblant de cet affreux devoir.

ARGIRE.

O jour de l'infortune! ô jour du désespoir!

AMÉNAÏDE, *revenant à elle.*

Donnez-moi mon arrêt, il me défend de vivre;
Il m'est cher... O Tancrède! ô maître de mon sort!
Ton ordre, quel qu'il soit, est l'ordre de te suivre;
J'obéirai... Donnez votre lettre et la mort.

ALDAMON.

Lisez donc; pardonnez ce triste ministère.

AMÉNAÏDE.

O mes yeux! lirez-vous ce sanglant caractère?
Le pourrai-je? Il le faut... c'est mon dernier effort.
(*Elle lit.*)
« Je ne pouvois survivre à votre perfidie;
» Je meurs dans les combats, mais je meurs par vos coups.
» J'aurois voulu, cruelle, en m'exposant pour vous,
» Vous avoir conservé la gloire avec la vie... »
Eh bien! mon père!
(*Elle se rejette dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Enfin, les destins désormais
Ont assouvi leur haine, ont épuisé leurs traits :
Nous voilà maintenant sans espoir et sans crainte.
Ton état et le mien ne permet plus la plainte.
Ma chère Aménaïde! avant que de quitter
Ce jour, ce monde affreux que je dois détester,
Que j'apprenne du moins à ma triste patrie
Les honneurs qu'on devoit à ta vertu trahie;
Que, dans l'horrible excès de ma confusion,
J'apprenne à l'univers à respecter ton nom.

AMÉNAÏDE.

Eh! que fait l'univers à ma douleur profonde?
Que me fait ma patrie et le reste du monde?
Tancrède meurt.

ARGIRE.

Je cède aux coups qui m'ont frappé.

AMÉNAÏDE.

Tancrède meurt! ô ciel! sans être détrompé!
Vous en êtes la cause... Ah! devant qu'il expire...
Que vois-je? mes tyrans!

## SCÈNE VI.

ARGIRE, LORÉDAN, ALDAMON, AMÉNAÏDE, FANIE, CHEVALIERS, SUITE; TANCRÈDE *dans le fond, porté par des soldats.*

LORÉDAN.

O malheureux Argire!

O fille infortunée! on conduit devant vous
Ce brave chevalier percé de nobles coups.
Il a trop écouté son aveugle furie;
Il a voulu mourir, mais il meurt en héros.
De ce sang précieux, versé pour la patrie,
Nos secours empressés ont suspendu les flots.
Cette ame, qu'enflammoit un courage intrépide,
Semble encor s'arrêter pour voir Aménaïde;
Il la nomme; les pleurs coulent de tous les yeux,
Et d'un juste remords je ne puis me défendre.

(*Pendant qu'il parle on approche lentement Tancrède vers Aménaïde, presque évanouie entre les bras de ses femmes; elle se débarrasse précipitamment des femmes qui la soutiennent, et se retournant avec horreur vers Lorédan, dit:*)

AMÉNAÏDE.

Barbares, laissez-là vos remords odieux.
(*Puis courant à Tancrède, et se jetant à ses pieds.*)
Tancrède, cher amant, trop cruel et trop tendre,
Dans nos derniers instans, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnois-moi, connois mon désespoir.
Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse;
C'est là le seul honneur dont mon ame est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû; tu me l'avois promis:
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis;
Honore d'un regard ton épouse fidèle...
(*Il la regarde.*)
C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle!...
De ton cœur généreux son cœur est-il haï?
Peux-tu me soupçonner?

TANCRÈDE, *se soulevant un peu.*

Ah ! vous m'avez trahi !

AMÉNAÏDE.

Qui ! moi ? Tancrède !

ARGIRE, *se jetant aussi à genoux de l'autre côté, et embrassant Tancrède, puis se relevant.*

Hélas ! ma fille infortunée,
Pour t'avoir trop aimé, fut par nous condamnée,
Et nous la punissions de te garder sa foi.
Nous fûmes tous cruels envers elle, envers toi.
Nos lois, nos chevaliers, un tribunal auguste,
Nous avons failli tous ; elle seule étoit juste.
Son écrit malheureux qui nous avoit armés,
Cet écrit fut pour toi, pour le héros qu'elle aime.
Cruellement trompé, je t'ai trompé moi-même.

TANCRÈDE.

Aménaïde... ô ciel ! est-il vrai ? vous m'aimez !

AMÉNAÏDE.

Va, j'aurois en effet mérité mon supplice,
Ce supplice honteux, dont tu m'as su tirer,
Si j'avois un moment cessé de t'adorer,
Si mon cœur eût commis cette horrible injustice.

TANCRÈDE, *en reprenant un peu de force, et élevant la voix.*

Vous m'aimez ! ô bonheur plus grand que mes revers !
Je sens trop qu'à ce mot je regrette la vie.
J'ai mérité la mort, j'ai cru la calomnie.
Ma vie étoit horrible, hélas ! et je la perds
Quand un mot de ta bouche alloit la rendre heureuse !

AMÉNAÏDE.

Ce n'est donc, juste Dieu ! que dans cette heure affreuse,

Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler!
Ah! Tancrède!

TANCRÈDE.

Vos pleurs devroient me consoler;
Mais il faut vous quitter; ma mort est douloureuse!
Je sens qu'elle s'approche. Argire, écoutez-moi:
Voilà le digne objet qui me donna sa foi;
Voilà de nos soupçons la victime innocente;
A sa tremblante main joignez ma main sanglante;
Que j'emporte au tombeau le nom de son époux.
Soyez mon père.

ARGIRE, *prenant leurs mains.*

Hélas! mon cher fils, puissiez-vous
Vivre encore adoré d'une épouse chérie!

TANCRÈDE.

J'ai vécu pour venger ma femme et ma patrie;
J'expire entre leurs bras, digne de toutes deux,
De toutes deux aimé... j'ai rempli tous mes vœux...
Ma chère Aménaïde!...

AMÉNAÏDE.

Eh bien!

TANCRÈDE.

Gardez de suivre
Ce malheureux amant... et jurez-moi de vivre...
(*Il retombe.*)

CATANE.

Il expire... et nos cœurs, de regrets pénétrés...
Qui l'ont connu trop tard...

AMÉNAÏDE, *se jetant sur le corps de Tancrède.*

Il meurt, et vous pleurez...
Vous, cruels, vous, tyrans, qui lui coûtez la vie...

(*Elle se relève et marche.*)
Que l'enfer engloutisse, et vous, et ma patrie,
Et ce sénat barbare, et ces horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois!
Que ne puis-je expirer dans Syracuse en poudre,
Sur vos corps tout sanglans écrasés par la foudre!
(*Elle se rejette sur le corps de Tancrède.*)
Tancrède! cher Tancrède!
(*Elle se relève en fureur.*)
Il meurt, et vous vivez?
Vous vivez, je le suis... je l'entends, il m'appelle...
Il se rejoint à moi dans la nuit éternelle.
Je vous laisse aux tourmens qui vous sont réservés.
(*Elle tombe dans les bras de Fanie.*)

ARGIRE.

Ah! ma fille!

AMÉNAÏDE, *égarée, et le repoussant.*

Arrêtez... vous n'êtes point mon père;
Votre cœur n'en eut point le sacré caractère:
Vous fûtes leur complice... Ah! pardonnez, hélas!
Je meurs en vous aimant... j'expire entre tes bras,
Cher Tancrède...
(*Elle tombe à côté de lui.*)

ARGIRE.

O ma fille! ô ma chère Fanie!
Qu'avant ma mort, hélas! on la rende à la vie.

FIN DE TANCRÈDE.

# L'ÉCOSSAISE,

## COMÉDIE.

1760.

# PRÉFACE.

LA comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature, est de M. Hume *, pasteur de l'église d'Edimbourg, déjà connu par deux belles tragédies jouées à Londres : il est parent et ami de ce célèbre philosophe M. Hume, qui a creusé avec tant de hardiesse et de sagacité les fondemens de la métaphysique et de la morale. Ces deux philosophes font également honneur à l'Ecosse leur patrie.

La comédie intitulée l'Ecossaise nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est partout la même : il a la naïveté et la vérité de l'estimable Goldoni, avec peut-être plus d'intrigue, de force et d'intérêt. Le dénouement, le caractère de l'héroïne et celui de Freeport, ne ressemblent à rien de ce que nous connoissons sur les théâtres de France ; et cependant c'est la na-

* On sent bien que c'étoit une plaisanterie d'attribuer cette pièce à M. Hume.

ture pure. Cette pièce paroît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune; ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs; rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit, et de montrer misérablement l'auteur quand on ne doit montrer que les personnages; rien d'étranger au sujet; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui remplissent le vide de l'action : c'est une justice que nous sommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même temps que nous avons cru, par le conseil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque chose du rôle de Frélon, qui paroissoit encore dans les derniers actes: il étoit puni, comme de raison, à la fin de la pièce; mais cette justice qu'on lui rendoit sembloit mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit au dénouement.

De plus le caractère de Frélon est si lâche et si odieux, que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce personnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature; car, dans les grandes villes où la presse jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence, de

ces Arétins subalternes qui gagnent leur pain à dire et à faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres; comme si les vers qui rongent les fruits et les fleurs pouvoient leur être utile !

L'un des deux illustres savans, et, pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie qui ont précédé au dictionnaire encyclopédie, à cet ouvrage nécessaire au genre humain, dont la suspension fait gémir l'Europe; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très-judicieusement que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions et les états des hommes. L'emploi du Frélon de M. Hume est une espèce d'état en Angleterre: il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état ni ce caractère ne paroissoient dignes du théâtre en France: mais le pinceau anglais ne dédaigne rien; il se plaît quelquefois à tracer des objets dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvu qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères et sur toutes les conditions; que tout ce qui est dans la nature doit être peint; que nous avons une fausse délicatesse, et que

l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la justification de M. Hume, qu'il a l'art de ne présenter son Frélon que dans des momens où l'intérêt n'est pas encore vif et touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre, dans un coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de temps, de lieu, et d'action, y est observée scrupuleusement. Elle a encore ce mérite, rare chez les Anglais comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vide. Rien n'est plus commun et plus choquant que de voir deux acteurs sortir de la scène, et deux autres venir à leur place sans être appelés, sans être attendus; ce défaut insupportable ne se trouve point dans l'Ecossaise.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'ame, préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissans jusques aux larmes, mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique : car de même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi ce-

lui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir; il n'est point rhétoricien, tout part du cœur. Malheur à celui qui fâche, dans quelque genre que ce puisse être!

Nous ne savons pas si cette pièce pourroit être représentée à Paris; notre état et notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent les spectacles, nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une pièce anglaise feroit en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que, malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous sommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions, toujours fortes et toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important, c'est que cette comédie est d'une excellente morale, et digne de la gravité du sacerdoce dont l'auteur est revêtu, sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain : il faut convenir que c'est un art, et un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits et des raisonnemens : il est aisé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, et le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que

par ce passage de notre compatriote Montaigne sur les spectacles.

« J'ai soustenu les premiers personnages ez tra-
» gedies latines de Bucanan, de Guerente, et de
» Muret, qui se representerent à nostre college
» de Guienne, avecques dignité. En cela, Andreas
» Goveanus nostre principal, comme en toutes
» aultres parties de sa charge, feut le plus grand
» principal de France; et m'en tenoit ou maistre
» ouvrier. C'est un exercice que ie ne mesloue
» point aux ieunes enfants de maison; et ai veu
» nos princes s'y adonner depuis en personne, à
» l'exemple d'aulcuns des anciens, honnestement
» et louablement: il étoit loisible mesmes d'en
» faire mestier aux gents d'honneur en Grèce,
» *Aristoni tragico actori rem aperit: huic et genus*
» *et fortuna honesta erant; nec ars, quia nihil*
» *tale apud Græcos pudori est, ea deformabat:*
» car j'ai tousiours accusé d'impertinence ceulx
» qui condamnent ces esbattements; et d'injustice
» ceulx qui refusent l'entrée de nos bonnes villes
» aux comediens qui le valent, et envient au peuple
» ces plaisirs publicques. Les bonnes polices pren-
» nent soin d'assembler les citoyens, et les ral-
» lier, comme aux offices serieux de la dévotion,
» aussi aux exercices et ieux; la société et amitié
» s'en augmente: et puis on ne leur sçauroit con-

» ceder des passetemps plus reglez que ceulx qui
» se font en presence de chascun, et à la veue
» mesme du magistrat; et trouverois raisonnable
» que le magistrat, et le prince à ses dépens, en
» gratifiast quelquefois la commune, d'une affec-
» tion et bonté comme paternelle; et qu'aux villes
» populeuses il y eust des lieux destinez et dispo-
» sez pour ces spectacles; quelque divertissement
» de pires actions et occultes. Pour revenir à mon
» propos, il n'y a tel que d'alleicher l'appétit et
» l'affection : aultrement on ne faict que des asnes
» chargez de livres; on leur donne à coups de
» fouet, en garde, leur pochette pleine de science;
» laquelle pour bien faire, il ne fault pas seulement
» loger chez soi, il la fault espouser ». *Essais*, l. 1,
ch. 25, à la fin.

## PERSONNAGES.

MAITRE FABRICE, tenant un café avec des appartemens.
LINDANE, écossaise.
LE LORD MONROSE, écossais.
LE LORD MURRAI.
POLLY, suivante.
FREEPORT, qu'on prononce FRIPORT, gros négociant de Londres.
FRÉLON, écrivain de feuilles.
LADY ALTON : on prononce LÉDI.
PLUSIEURS ANGLAIS, qui viennent au café.
DOMESTIQUES.
UN MESSAGER D'ÉTAT.

La scène est à Londres.

# L'ÉCOSSAISE,

## COMÉDIE.

## ACTE PREMIER.

### SCÈNE I.

(La scène représente un café et des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain-pied des appartemens dans le café. * )

FABRICE, FRÉLON.

FRÉLON, *dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant la gazette.*

Que de nouvelles affligeantes! Des grâces répandues sur plus de vingt personnes! aucunes sur

* On a fait hausser et baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre : la vraisemblance et la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille et ailleurs. Il y avoit sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on auroit dû en user à Paris.

moi ! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il a fait son devoir ; le beau mérite ! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers ! une à un pilote ! Des places à des gens de lettres ! et à moi rien ! Encore, encore, et à moi rien ! (*il jette la gazette et se promène.*) Cependant je rends service à l'Etat ; j'écris plus de feuilles que personne ; je fais enchérir le papier... et à moi rien ! Je voudrois me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal ; si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talens ; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(*Au maître du café.*)

Bonjour, M. Fabrice, bonjour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE.

M. Frélon, M. Frélon, vous vous faites bien des ennemis.

FRÉLON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon ame, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître. Ecoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Frélon ?

FRÉLON.

FRÉLON.

C'est que j'ai du mérite, M. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit : on prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien : mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche, car je suis bon homme.

FRÉLON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes, mais j'aime toutes les femmes, M. Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies; et, pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh! pardi! M. Fréion, cette jeune personne là n'est guère faite pour vous; car elle ne se vante jamais, et ne dit de mal de personne.

FRÉLON.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connoît personne. N'en seriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice?

FABRICE.

Oh! non : elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu...

FRÉLON.

Ha! ha! ha! ha! sa vertu!...

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte; un domestique en livrée qui porte une malle: c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

FRÉLON.

Recommandez-moi vîte à lui, mon cher ami.

## SCÈNE II.

LE LORD MONROSE, FABRICE, FRÉLON.

MONROSE.

Vous êtes M. Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous servir, Monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O ciel! daigne m'y protéger.... Infortuné que je suis!... On m'a dit que je serois mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte, si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très-belle et très-vertueuse.

FRÉLON.

Eh! oui, très-vertueuse! hé! hé!

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse et la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude..... Que de peines!.... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres?

FABRICE.

M. Frélon peut vous en instruire, car il en fait; c'est l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus : il est très-utile aux étrangers.

MONROSE, *en se promenant.*

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.

(*Il sort.*)

FRÉLON.

Voici un nouveau débarqué : c'est un grand seigneur, sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Mylord, permettez que je vous présente mes hommages et ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point mylord; c'est être un sot de se glorifier de son titre : et c'est être un faussaire de

s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis : quel est votre emploi dans la maison?

FRÉLON.

Je ne suis point de la maison, Monsieur; je passe ma vie au café; j'y compose des brochures, des feuilles; je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connoissance agréable ou utile, je suis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville ?

FRÉLON.

Monsieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur.

FRÉLON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

## SCÈNE III.

FRÉLON, *se remettant à sa table. Plusieurs personnes paroissent dans l'intérieur du café.* MONROSE *avance sur le bord du théâtre.*

MONROSE.

Mes infortunes sont-elles assez longues, assez

affreuses? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Ecosse ma patrie; j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière : une fille me reste, errante comme moi, misérable, et peut-être déshonorée; et je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murrai, qui m'a persécuté, qui m'a tout ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans! car enfin je n'existe plus; j'ai perdu jusqu'à mon nom par l'arrêt qui me condamne en Ecosse; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

(*Un de ceux qui sont entrés dans le café, frappant sur l'épaule de Frélon qui écrit.*)

Eh bien! tu étois hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, et sans fortune, que la nation doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuse; je suis perdu, je suis ruiné.

FRÉLON, *écrivant.*

Cela n'est pas vrai; la pièce ne vaut rien; l'auteur est un sot, et ses protecteurs aussi; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises; tout renchérit; l'Etat est anéanti, et je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne; la vérité

est que la philosophie est bien dangereuse, et que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque.

MONROSE, *toujours sur le devant du théâtre.*

Le fils de mylord Murrai me paiera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils toutes les barbaries du père!

UN TROISIÈME INTERLOCUTEUR, *dans le fond.*

La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

FRÉLON.

Le mauvais goût gagne; elle est détestable.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

FRÉLON.

Il faut siffler la pièce qui réussit, et ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(*Ils parlent tous quatre en même temps.*)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avoit rien de bon tu perdrois le plus grand plaisir de la satire. Le cinquième acte surtout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIÈME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque; ces philosophes la feront prendre.

FRÉLON.

Le quatrième et le cinquième actes sont pitoyables.

MONROSE, *se tournant.*

Quel sabbat!

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, et en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu!

FABRICE, *arrivant avec une serviette.*

Messieurs, on a servi: surtout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*A Monrose.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il se retire à part, et dit à Fabrice.*) Ecoutez, un mot: mylord Falbrige est-il à Londres?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela suffit: bonjour. Que la vie m'est odieuse! (*Il sort.*)

FABRICE.

Cet homme-là me paroît accablé de chagrins et d'idées. Je ne serois point surpris qu'il allât se tuer là-haut : ce seroit dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(*Les survenans sortent pour dîner. Frélon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.*)

## SCÈNE IV.

### FABRICE, POLLY, FRÉLON.

FABRICE.

Mademoiselle Polly! mademoiselle Polly!

POLLY.

Eh bien! qu'y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas! je n'ose, car ma maîtresse ne mange point: comment voulez-vous que je mange? nous sommes si tristes!

FABRICE.

Cela vous égayera.

POLLY.

Je ne puis être gaie : quand ma maîtresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra.

(*Il sort.*)

FRÉLON, *se levant de sa table.*

Je vous suis, M. Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse? vous rebutez toutes mes prières.

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte.

FRÉLON.

Eh! de quelle sorte est-elle donc ?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRÉLON.

C'est-à-dire, que si je vous en contois, vous m'aimeriez?

POLLY.

Assurément non.

FRÉLON.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne point me recevoir, et que la suivante me dédaigne?

POLLY.

Pour trois raisons; c'est que vous êtes bel-esprit, ennuyeux, et méchant.

FRÉLON.

C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, et qui est nourrie par charité, à me dédaigner!

POLLY.

Ma maîtresse pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maîtresse est très-riche : si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste : elle est vêtue simplement par modestie; elle mange peu, c'est par régime, et vous êtes un impertinent.

FRÉLON.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connoissons sa conduite, nous savons sa naissance, nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc? que connoissez-vous? que voulez-vous dire?

FRÉLON.

J'ai partout des correspondances.

POLLY.

O ciel! cet homme peut nous perdre. M. Frélon, mon cher M. Frélon, si vous savez quelque chose ne nous trahissez pas.

FRÉLON.

Ah! ah! j'ai donc deviné; il y a donc quelque chose, et je suis le cher M. Frélon. Ah çà, je ne dirai rien; mais il faut...

POLLY.

Quoi?

FRÉLON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc! cela n'est pas possible.

FRÉLON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, et nous nous moquons de vous.

FRÉLON.

Elles sont très à leur aise, de là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes... Ah! je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frélon!

(*Il sort.*)

## SCÈNE V.

LINDANE, *sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples*, POLLY.

LINDANE.

Ah! ma pauvre Polly, tu étois avec ce vilain homme de Frélon : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, et un cœur de boue, dont la langue, la plume et les démarches, sont également méchantes; qu'il

cherche à s'insinuer partout pour faire le mal s'il n'y en a point, et pour l'augmenter s'il en trouve. Je serois sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité et le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il vouloit absolument vous voir, et je le rembarrois...

LINDANE.

Il veut me voir; et mylord Murrai n'est point venu! il n'est point venu depuis deux jours!

POLLY.

Non, Madame; mais parce que mylord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

LINDANE.

Ah! souviens-toi surtout de lui cacher toujours ma misère, et à lui, et à tout le monde: je veux bien vivre de pain et d'eau; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris: je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas! ma chère maîtresse, on s'en aperçoit assez en me voyant: pour vous, ce n'est pas de même; la grandeur d'ame vous soutient: il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi, je maigris à vue d'œil: depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Ecosse, je ne me reconnois plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance: je supporte ma pauvreté, mais la tienne me dé-

chire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse : n'ayons d'obligation à personne; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent et t'habillent: tu m'as aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerois mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler!

LINDANE.

Hélas! mylord Murrai n'est point venu! lui, que je devrois haïr! lui, le fils de celui qui a fait tous nos malheurs! Ah! le nom de Murrai nous sera toujours funeste : s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frélon se vante d'en avoir quelque connoissance?

LINDANE.

Eh! comment pourroit-il en être instruit, puisque tu l'es à peine? Il ne sait rien; personne ne m'écrit; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau : mais il feint de savoir quelque chose, pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance.

Chère Polly, tu le sais, je suis une infortunée, dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite; il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Ecosse. Je serois déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avois pas quelque espérance en mylord Falbrige. J'ai su qu'il avoit été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne; il est à Windsor : j'attends son retour. Mais, hélas! Murrai ne revient point: Je t'ai ouvert mon cœur; songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerois-je? je ne sors jamais d'auprès de vous; et puis le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il est indifférent, Polly, mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés; et si les hommes sont compatissans avec les femmes, ils en abusent, ils veulent se faire un droit de notre misère; et je veux rendre cette misère respectable. Mais, hélas! mylord Murrai ne viendra point!

## SCÈNE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE, *avec une serviette.*

FABRICE.

PARDONNEZ... Madame... Mademoiselle... Je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler : vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés... je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur; que voulez-vous de moi ?

FABRICE.

C'est moi qui voudrois bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez pas dîné hier.

LINDANE.

J'étois malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste... Entre nous, pardonnez... il paroît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment ? quelle imagination ! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire ?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, et que vous l'évitez trop. Ecoutez ; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple ; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étois un homme de la cour : ma chère dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi, me mettre à table avec un homme, avec un inconnu ?

FABRICE.

C'est un vieillard qui me paroît tout votre fait. Vous paroissez bien affligée, il paroît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour; daignez permettre qu'elle mange avec vous, pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins...

LINDANE.

Je vous rends grâce avec sensibilité ; mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE.

Oh ! je n'y tiens pas ; vous n'avec besoin de rien, et vous n'avez pas le nécessaire.

LINDANE.

Qui vous en a pu imposer si témérairement ?

FABRICE.

Pardon !

LINDANE.

Ah ! Polly, il est deux heures, et mylord Murrai ne viendra point !

FABRICE.

Eh bien ! Madame, ce mylord dont vous parlez, je sais que c'est l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins ; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnêtement, devant témoins, quelques petits repas que j'aurois fournis? C'est peut-être votre parent.

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, *en tirant Polly par la manche.*

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre dame qui entre dans mon café comme si c'étoit un homme ? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah ! ma chère maîtresse, c'est mylady Alton, celle qui vouloit épouser mylord ; je l'ai vue une fois rôder près d'ici : c'est elle.

LINDANE.

Mylord ne viendra point, c'en est fait ; je suis perdue : pourquoi me suis-je obstinée à vivre ?

(*Elles rentrent.*)

## SCÈNE VII.

LADY ALTON, *ayant traversé avec colère le théâtre, et prenant Fabrice par le bras ;* FABRICE.

LADY ALTON.

SUIVEZ-MOI, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, Madame ?

LADY ALTON.

A vous, malheureux.

FABRICE.

Quelle diablesse de femme !

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE SECOND.

### SCÈNE I.

LADY ALTON, FABRICE.

LADY ALTON.

Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, M. le Cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien ! Madame, rentrez donc toute dans vous-même.

LADY ALTON.

Vous m'osez assurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame ? Quand mylord y est venu, il n'y est point venu en secret ; elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité ; et quant à celle que vous appelez une aventurière, si vous connoissiez ses mœurs, vous la respecteriez.

LADY ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

Oh ! quelle femme ! quelle femme !

LADY ALTON; *elle va à la porte de Lindane, et frappe rudement.*

Qu'on m'ouvre.

## SCÈNE II.

### LINDANE, LADY ALTON.

LINDANE.

Eh ! qui peut frapper ainsi ? et que vois-je !

LADY ALTON.

Connoissez-vous les grandes passions, Mademoiselle ?

LINDANE.

Hélas ! Madame, voilà une étrange question.

LADY ALTON.

Connoissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour langoureux ; mais cet amour, là, qui fait qu'on voudroit empoisonner sa rivale, tuer son amant, et se jeter ensuite par la fenêtre ?

LINDANE.

Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

LADY ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, Madame.

LADY ALTON.

Répondez-moi; mylord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois?

LINDANE.

Que vous importe, Madame? et de quel droit venez-vous m'interroger? suis-je une criminelle? êtes-vous mon juge?

LADY ALTON.

Je suis votre partie: si mylord vient encore vous voir, si vous flattez la passion de cet infidèle, tremblez: renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiroient dans ma passion pour lui, si j'en avois une.

LADY ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez: mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien! Madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

LADY ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connoissez le traître; voilà les lettres qu'il m'a écrites; voilà son portrait qu'il m'a donné: ne le gardez pas au moins; il faut le rendre, ou je.....

LINDANE, *en rendant le portrait.*

Qu'ai-je vu, malheureuse!... Madame...

LADY ALTON.

Eh bien ?...

LINDANE.

Je ne l'aime plus.

LADY ALTON.

Gardez votre résolution et votre promesse ; sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère...

LINDANE.

Arrêtez, Madame ; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerois peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait ; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY, *arrivant.*

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse? et qu'est devenu votre courage?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence ; il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble ; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

( *Elles sortent.* )

## SCÈNE III.

LADY ALTON, FRÉLON.

LADY ALTON.

Quoi ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! ( *A Frélon.* ) Gazetier littéraire, ap-

prochez ; m'avez-vous servie? avez-vous employé vos correspondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie ?

FRÉLON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur ; je sais qu'elle est écossaise, et qu'elle se cache.

LADY ALTON.

Voilà de belles nouvelles !

FRÉLON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADY ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie?

FRÉLON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, et quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

LADY ALTON.

Comment, pédant ! une hypothèse !

FRÉLON.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée contre le gouvernement.

LADY ALTON.

Ce n'est point supposer, rien n'est posé plus vrai : elle est très-mal intentionnée, puisqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRÉLON.

Vous voyez bien que, dans un temps de trouble, une écossaise qui se cache est une ennemie de l'Etat.

LADY ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrois que la chose fût.

FRÉLON.

Je ne le parierois pas, mais j'en jurerois.

LADY ALTON.

Et tu serois capable de l'affirmer devant des gens de conséquence?

FRÉLON.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connois fort la maîtresse du valet-de-chambre d'un premier commis du ministre; je pourrois même parler aux laquais de mylord votre amant, et dire que le père de cette fille, en qualité de mal intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée; je supposerois même que le père est ici. Voyez-vous, cela pourroit avoir des suites, et on mettroit votre rivale, pour ses mauvaises intentions, dans la prison où j'ai déjà été pour mes feuilles.

LADY ALTON.

Ah! je respire; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison; une écossaise qui se cache, dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'Etat; tu n'es pas un imbécille, comme on le dit. Je croyois que tu n'étois qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà

récompensé

récompensé; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRÉLON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, et même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens : le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle; qu'est-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées : or ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

LADY ALTON.

Tu me parois subtil : il semble que tu aies étudié à Saint-Omer. * Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

## SCÈNE IV.

FABRICE, LADY ALTON.

LADY ALTON.

Voila, je l'avoue, le plus impudent et le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage; et lui, par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang-froid, je pense qu'il me feroit

* Il y avoit à Saint-Omer un collége de Jésuites anglais très-renommé dans toute la Grande-Bretagne.

haïr la vengeance ; je sens que je prendrois contre lui le parti de ma rivale. Elle a dans son état humble une fierté qui me plaît ; elle est décente ; on la dit sage : mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*A Fabrice, qu'elle aperçoit agissant dans le café.*) Adieu, mon maître ; faisons la paix : vous êtes un honnête homme ; mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit, Madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse et aimable.

LADY ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

## SCÈNE V.

FABRICE, FREEPORT, *vêtu simplement, mais proprement avec un large chapeau.*

FABRICE.

Ah ! Dieu soit béni, vous voilà de retour, monsieur Freeport, comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FREEPORT.

Fort bien, M. Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. ( *Au garçon du café.* ) Hé, du chocolat, les papiers publics ; on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frélon ?

FREEPORT.

Non, que m'importe ce fatras? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches. Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'Etat?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FREEPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? qui logez-vous à présent?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

FREEPORT.

Il a raison : les hommes ne sont pas bons à grand chose ; fripons ou sots : voilà pour les trois quarts; et pour l'autre quart, il se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

FREEPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

FABRICE.

Elle est encore plus singulière que lui; il y a quatre mois qu'elle est chez moi, et qu'elle n'est

pas sortie de son appartement ; elle s'appelle Lindane ; mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FREEPORT.

C'est sans doute une honnête femme, puisqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh! elle est bien plus qu'honnête; elle est belle, pauvre et vertueuse : entre nous, elle est dans la dernière misère, et elle est fière à l'excès.

FREEPORT.

Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh! point; sa fierté est encore une vertu de plus; elle consiste à se priver du nécessaire, et à ne vouloir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer : il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut appaiser, et c'est la seule qu'elle ait eue dans la maison : enfin c'est un prodige de malheur, de noblesse et de vertu; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration et de tendresse.

FREEPORT.

Vous êtes bien tendre; je ne m'attendris point,

moi; je n'admire personne, mais j'estime..... Ecoutez: comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là; elle m'amusera.

FABRICE.

Oh! Monsieur, elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un mylord qui venoit quelquefois chez elle, mais elle ne vouloit point lui parler sans que ma femme y fût présente : depuis quelque temps il n'y vient plus, et elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT.

J'aime qu'on se retire : je hais la cohue aussi bien qu'elle : qu'on me la fasse venir; où est son appartement?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au café.

FREEPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela se puisse; où est la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les gazettes. (*Il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre; mes affaires m'appellent à deux heures.

(*Il pousse la porte et entre.*)

## SCÈNE VI.

FABRICE, LINDANE, *paroissant tout effrayée*, POLLY, *la suit;* FREEPORT.

LINDANE.

Eh! mon Dieu! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas? Monsieur, vous me paroissez peu civil, et vous devriez respecter davantage ma solitude et mon sexe.

FREEPORT.

Pardon. (*A Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monsieur, si Madame le permet.

(*Freeport s'assied près d'une table, lit la gazette, et jette un coup-d'œil sur Lindane et sur Polly: il ôte son chapeau et le remet.*)

POLLY.

Cet homme me paroît familier.

FREEPORT.

Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assis?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être; c'est que je suis très-étonnée; c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FREEPORT.

Je suis très-connu; je m'appelle Freeport, loyal négociant, riche: informez-vous de moi à la bourse.

LINDANE.

Monsieur, je ne connois personne en ce pays-là, et vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aises, prenez les vôtres; je lis les gazettes, travaillez en tapisserie, et prenez du chocolat avec moi..... ou sans moi..... comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original!

LINDANE.

O ciel! quelle visite je reçois! Et mylord ne vient point! Cet homme bizarre m'assassine : je ne pourrai m'en défaire : comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela? il faut bien s'asseoir.

(*Elle s'assied, et travaille à son ouvrage. Un garçon apporte du chocolat ; Freeport en prend sans en offrir ; il parle et boit par reprises.*)

FREEPORT.

Ecoutez. Je ne suis pas homme à compliment; on m'a dit de vous... le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme : vous êtes pauvre et vertueuse; mais on ajoute que vous êtes fière, et cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monsieur?

FREEPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, et que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue : il vous a trompé, Monsieur; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie : non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre.

FREEPORT.

Vous ne dites pas la vérité, et cela est encore plus mal que d'être fière : je sais mieux que vous que vous manquez de tout, et quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'est par ordre du médecin.

FREEPORT.

Taisez-vous; est-ce que vous êtes fière aussi, vous ?

POLLY.

Oh! l'original! l'original!

FREEPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées; je me suis fait une loi (et ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, et

dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remerciement, point de reconnoissance; gardez l'argent et le secret.

(*Il jette une grosse bourse sur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci est bien plus original encore.

LINDANE, *se levant et se détournant.*

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas! que tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle générosité! mais quel outrage!

FREEPORT, *continuant à lire les gazettes, et à prendre son chocolat.*

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique? *Le roi est venu en haute personne.* Eh! malotru! qu'importe que sa personne soit haute ou petite! Dis le fait tout rondement.

LINDANE, *s'approchant de lui.*

Monsieur...

FREEPORT.

Eh bien!

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter : recevez mon admiration; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde?

FREEPORT.

Et que veux-tu dire, toi? en quoi suis-je bizarre?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler; nous sommes dans la dernière misère, et sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid et de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvoient lui rendre service, vous l'avez su malgré elle : obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FREEPORT, *toujours lisant.*

Que disent ces bavardes-là?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que diroit mylord, s'il m'aimoit encore, s'il me croyoit capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, et j'en accepterois d'un autre, d'un inconnu!

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, et vous faites très-mal de refuser. Mylord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point: congédie honnêtement cet homme estimable et grossier, qui sait donner, et qui ne sait pas vivre; dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels présens, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FREEPORT, *toujours prenant son chocolat et lisant.*

Hem! que dit-elle là?

POLLY, *s'approchant de lui.*

Hélas! Monsieur, elle dit des choses qui me paroissent absurdes; elle parle de soupçons; elle dit qu'une fille...

FREEPORT.

Ah! ah! est-ce qu'elle est fille?

POLLY.

Oui, Monsieur, et moi aussi.

FREEPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille...?

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT.

Elle ne sait ce qu'elle dit; pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête, quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiselle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, et je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on diroit qu'il m'aime: oui, ce méchant homme de Frélon le diroit, je serois perdue.

POLLY, *allant vers Freeport.*

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FREEPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? je ne

la connois pas. Rassurez-vous, Mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, et vous aussi à m'aimer, à la bonne heure... comme vous vous aviserez, je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire sa montre.*) Mon temps se perd, j'ai des affaires; serviteur.

LINDANE.

Allez, Monsieur, emportez mon estime et ma reconnoissance; mais surtout emportez votre argent, et ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT.

Elle est folle.

LINDANE.

Fabrice! M. Fabrice! à mon secours! venez!

FABRICE, *arrivant en hâte.*

Quoi donc, Madame?

LINDANE, *lui donnant la bourse.*

Tenez, prenez cette bourse que monsieur a laissée par mégarde; remettez-la-lui, je vous en charge; assurez-le de mon estime, et sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE, *prenant la bourse.*

Ah! M. Freeport, je vous reconnois bien à cette bonne action; mais comptez que mademoiselle vous trompe, et qu'elle en a très-grand besoin.

LINDANE.

Non, cela n'est pas vrai. Ah ! M. Fabrice ! est-ce vous qui me trahissez ?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (*bas, à M. Freeport.*) Je garderai cet argent, et il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne ; son état et sa vertu me pénètrent l'ame.

FREEPORT.

Elles me font aussi quelque sensation ; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

## SCÈNE VII.

### LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, Madame ; le ciel daignoit vous secourir ; vous voulez mourir dans l'indigence ; vous voulez que je sois la victime d'une vertu dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité ; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant ; mylord ne m'aime plus ; il m'abandonne depuis trois jours ; il a aimé mon impitoyable et superbe rivale ; il l'aime encore, sans doute : c'en est fait ;

j'étois trop coupable en l'aimant; c'est une erreur qui doit finir.

(*Elle écrit.*)

POLLY.

Elle paroît désespérée ; hélas ! elle a sujet de l'être; son état est bien plus cruel que le mien : une suivante a toujours des ressources ; mais une personne qui se respecte n'en a pas.

LINDANE, *ayant plié sa lettre.*

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui; mes dernières volontés le toucheront. Va, (*elle l'embrasse.*) sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah! mon adorable maîtresse! que vous me faites verser de larmes, et que vous me glacez d'effroi! Que voulez-vous faire? quel dessein horrible! quelle lettre! Dieu me préserve de la lui rendre jamais! (*Elle déchire la lettre.*) Hélas! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec mylord? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplu, sans

doute : mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père et ma famille?

POLLY.

Quoi! Madame! ce fut donc le père de mylord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire et mon fatal amour. Je devrois détester le fils de Murrai; la fortune qui me poursuit me l'a fait connoître; je l'ai aimé, et je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent...

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison et du fer que j'implorois!

POLLY.

A l'aide! M. Fabrice, à l'aide! ma maîtresse s'évanouit.

FABRICE.

Au secours! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, M. le gentilhomme de là-haut, tout le monde...

(*La femme et la servante de Fabrice et Polly emmènent Lindane dans sa chambre.*

LINDANE, *en sortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

## SCÈNE VIII.

### FABRICE, MONROSE.

MONROSE.

Qu'y a-t-il donc, notre hôte?

FABRICE.

C'étoit cette belle demoiselle dont je vous ai parlé qui s'évanouissoit; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vîte, et ne sont pas dangereuses : que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre? Je croyois que le feu étoit à la maison.

FABRICE.

J'aimerois mieux qu'il y fût que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Ecosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle est d'Ecosse?

FABRICE.

Oui, Monsieur, je ne le sais que d'aujourd'hui; c'est notre faiseur de feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom, son nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connois pas ce nom-là. (*Il se promène.*)

On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice et de barbarie? Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi! ton fils reste; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme: ô mes chers enfans! ma fille! j'ai donc tout perdu sans ressource! Que de coups de poignards auroient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçoit pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie!

FABRICE, *revenant.*

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment? quel changement y a-t-il dans les affaires? quelle révolution?

FABRICE.

Monsieur, elle a repris ses sens; elle se porte très-bien; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah! ce n'est que cela. Il faut que je sorte, que j'aille, que je hasarde... oui... je le veux.

(*Il sort.*)

FABRICE.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avoit vu Lindane, il ne seroit pas si indifférent.

FIN DU SECOND ACTE.

# ACTE TROISIÈME.

## SCÈNE I.

LADY ALTON, ANDRÉ.

LADY ALTON.

Oui, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra, sans doute. Ce barbouilleur de feuilles avoit raison; une écossaise cachée ici dans ce temps de trouble! elle conspire contre l'Etat; elle sera enlevée, l'ordre est donné : ah! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire! c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André, le laquais de mylord; je serai instruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de mylord, n'est-il pas vrai?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Elle est pour moi?

ANDRÉ.

Non, Madame, je vous jure.

LADY ALTON.

Comment? ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

LADY ALTON.

Eh bien! ne m'aimoit-il pas à la folie, quand il m'écrivoit?

ANDRÉ.

Oh! que non, Madame; il vous aimoit si tranquillement! mais ici ce n'est pas de même; il ne dort ni ne mange; il court jour et nuit; il ne parle que de sa chère Lindane; cela est tout différent, vous dis-je.

LADY ALTON.

Le perfide! le méchant homme! N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi; n'est-elle pas sans dessus?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

LADY ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étoient-elles pas sans dessus aussi?

ANDRÉ.

Oui, mais elle est pour Lindane.

LADY ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi, et, pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah! oui, Madame, vous m'y faites penser, vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avois oublié.... mais cependant, comme elle n'étoit pas

pour vous, ne me décelez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADY ALTON.

Laissez-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu; toutes ces lettres se ressemblent. Si mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh! je fais bien mes commissions, moi!

(*Il sort.*)

LADY ALTON *ouvre la lettre et lit.*

Lisons : « Ma chère, ma respectable, ma vertueuse Lindane... » Il ne m'en a jamais tant écrit... « Il y a deux jours, il y a un siècle que je » m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais » c'est pour vos seuls intérêts : je sais qui vous » êtes, et ce que je vous dois : je périrai, ou les » choses changeront. Mes amis agissent; comptez » sur moi comme sur l'amant le plus fidèle, et » sur un homme digne peut-être de vous servir ».

(*Après avoir lu.*)

C'est une conspiration, il n'en faut point douter : elle est d'Ecosse; sa famille est mal intentionnée; le père de Murrai a commandé en Ecosse; ses amis agissent; il court jour et nuit; c'est une conspiration. Dieu merci, j'ai agi aussi; et, si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secoure.

## SCÈNE II.

### LINDANE, LADY ALTON, POLLY.

LADY ALTON *à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.*

MADEMOISELLE, allez dire tout à l'heure à votre maîtresse, qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses très-agréables à lui dire; qu'il s'agit de son bonheur (*avec emportement*), et qu'il faut qu'elle vienne tout à l'heure, tout à l'heure : entendez-vous? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh! Madame! nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

LADY ALTON.

Nous verrons si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE, *arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.*

Que voulez-vous, Madame? venez-vous insulter encore à ma douleur?

LADY ALTON.

Non; je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande dame; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières

d'Ecosse, avec les terres qui en dépendent; allez y vivre avec votre famille, si vous en avez; mais il faut dès l'instant que vous abandonniez mylord pour jamais, et qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas! Madame, c'est lui qui m'abandonne; ne soyez point jalouse d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADY ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; et quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale.

(*Elle sort.*)

LADY ALTON, *seule.*

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frélon, mais enfin, elle m'y a forcée. Infidèle amant! passion funeste! je suffoque.

## SCÈNE III.

FABRICE, MONROSE, FREEPORT, *paroissent dans le café avec* LA FEMME DE FABRICE, LA SERVANTE, LES GARÇONS DU CAFÉ, *qui mettent tout en ordre;* LADY ALTON.

LADY ALTON, *à Fabrice.*

Monsieur Fabrice, vous me voyez ici souvent: c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous souhaiterions...

LADY ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je.

(*Elle sort.*)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle et si patiente!

FREEPORT.

Oui. A propos, vous m'y faites songer; elle est, comme vous dites, belle et honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue; il en auroit été touché.

MONROSE.

Ah! j'ai d'autres affaires en tête.... (*A part.*) Malheureux que je suis!

FREEPORT.

Je passe mon temps à la bourse ou à la Jamaïque: cependant

cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature : beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois... C'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE, *à Freeport.*

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT.

Moi? non... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

MONROSE.

Je le crois, si j'étois riche, et si elle le méritoit.

FREEPORT.

Eh bien! que trouvez-vous donc là d'admirable? (*Il prend les gazettes.*) Ah! ah! voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom! hom! le lord Falbrige mort!

MONROSE, *s'avançant.*

Falbrige mort! le seul ami qui me restoit sur la terre! le seul dont j'attendois quelque appui! Fortune! tu ne cesseras jamais de me persécuter!

FREEPORT.

Il étoit votre ami? j'en suis fâché... « D'Edim-
» bourg, le 14 avril... On cherche partout le lord
» Monrose, condamné depuis onze ans à perdre
» la tête. »

MONROSE.

Juste ciel! qu'entends-je! hem! que dites-vous? mylord Monrose condamné à...

FREEPORT.

Oui, parbleu! lord Monrose... lisez vous-même; je ne me trompe pas.

MONROSE *lit.*

(*Froidement.*) Oui, cela est vrai... (*A part.*) Il faut sortir d'ici, la maison est trop publique... Je ne crois pas que la terre et l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortune contre un seul homme. (*A son valet Jaq, qui est dans un coin de la salle.*) Hé! va faire seller mes chevaux, et que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit... Comme les nouvelles courent! comme le mal vole!

FREEPORT.

Il n'y a point de mal à cela; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure: on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, et le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'étoit pas si fière, j'irois savoir comme elle se porte: elle est fort jolie, et fort honnête.

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN MESSAGER D'ÉTAT.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monsieur; en quoi puis-je vous servir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café, et des appartemens?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune écossaise nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, assurément, et c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui, elle est jolie et honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, *à part.*

Une jeune écossaise qu'on arrête! et le jour même que j'arrive! Toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! Hélas! que deviendra ma fille infortunée? elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah! pourquoi est-elle née?

FREEPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement: fi! que cela est vilain! vous êtes un grand brutal, M. le messager d'Etat.

FABRICE.

Ouais, mais si c'étoit une aventurière, comme le disoit notre ami Frélon; cela va perdre ma maison... me voilà ruiné. Cette dame de la cour avoit ses raisons, je le vois bien... Non, non, elle est très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnement, en prison, ou caution; c'est la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne, et rien, c'est la même chose; votre maison ne vous appartient peut-être pas; votre bien, où est-il? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon M. Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, et qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes?

FREEPORT.

Belle demande! apparemment... M. le messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille... autant que je peux... mais il ne faudroit pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt. (*Freeport et le messager vont compter de l'argent, et écrire au fond du café.*)

## SCÈNE V.

### FABRICE, MONROSE.

FABRICE.

MONSIEUR, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Freeport, mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! il n'est pas complimenteur, mais il rend service en moins de temps que les autres ne font des protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles ames... Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

MONROSE.

Le seul ami que j'avois à Londres est mort.... Que fais-je ici ?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

## SCÈNE VI.

MONROSE.

On arrête une jeune écossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement ! Je ne sais... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions... Tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

## SCÈNE VII.

MONROSE, POLLY.

MONROSE, *apercevant Polly qui passe.*

Mademoiselle, un petit mot, de grâce... Etes-vous cette jeune et aimable personne née en Ecosse, qui...

POLLY.

Oui, Monsieur, je suis assez jeune; je suis écossaise, et pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays?

POLLY.

Oh ! non, Monsieur ; il y a si long-temps que je l'ai quitté !

MONROSE.

Et qui sont vos parens, je vous prie ?

POLLY.

Mon père étoit un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, et ma mère avoit servi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah ! j'entends ; c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé, je me méprenois.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse ?

POLLY.

Oui, Monsieur, c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse ?

POLLY.

Oui, Monsieur, et moi aussi ; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connoissez pas sa famille.

POLLY.

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue :

elle n'a point de famille; que me demandez-vous là? pourquoi ces questions?

MONROSE.

Une inconnue! O ciel si long-temps impitoyable! s'il étoit possible qu'à la fin je pusse... mais quelles vaines chimères! Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse?

POLLY.

Oh! pour son âge, on peut le dire; car elle est bien au-dessus de son âge; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans!... hélas! ce seroit précisément l'âge qu'auroit ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau: dix-huit ans?

POLLY.

Oui, Monsieur, et moi je n'en ai que vingt-deux: il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge.

MONROSE.

Dix-huit ans! et née dans ma patrie! et elle veut être inconnue! je ne me possède plus: il faut, avec votre permission, que je la voie, que je lui parle tout à l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur, il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah ! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas ! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle, et le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble et d'amertume : de grâce, Monsieur, ménagez sa foiblesse et ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote ; je partage toutes ses afflictions ; je les diminuerai peut-être : souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendrissez : attendez encore quelques momens. Les filles qui se sont évanouies sont bien long-temps à se remettre avant de recevoir une visite. Je vais à elle : je reviendrai à vous.

## SCÈNE VIII.

### FABRICE, MONROSE.

FABRICE, *le tirant par la manche.*

Monsieur, n'y a-t-il personne là ?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvemens d'impatience et de trouble !

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point ?

MONROSE.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche...

MONROSE, *se tournant.*

Qui ? quoi ? comment ? pourquoi ? que voulez-vous dire ?

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes ; mais on est venu me demander qui vous étiez : on rôde autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, et je ne serai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune et chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah ! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi ; notre ami Freeport ne seroit peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon... Je ne sais... où j'étois... je vous entendois à peine... Que faire ? où aller, mon cher hôte? Je ne puis partir sans la voir... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, et surtôut que je puisse ensuite entretenir cette jeune écossaise.

FABRICE.

Ah! je vous avois bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau et plus honnête.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE QUATRIÈME.

## SCÈNE I.

FABRICE, FRÉLON, *dans le café à une table;* FREEPORT, *une pipe à la main au milieu d'eux.*

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, M. Frélon; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRÉLON.

Tout ce qu'on dit est toujours faux : quelle mouche vous pique, M. Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles : mon café passera pour une boutique de poison.

FREEPORT, *se retournant vers Fabrice.*

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT, *à Frélon.*

De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT, *à Frélon.*

Un fripon... entendez-vous? cela passe la raillerie.

FRÉLON.

Je suis compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous dis-je.

FRÉLON.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre café; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaisante réputation! celle d'un espion, d'un malhonnête homme (pardonnez si je répète ce qu'on dit), et d'un mauvais auteur!

FRÉLON.

M. Fabrice, M. Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît: on peut attaquer mes mœurs, mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez-là vos écrits: savez-vous bien, puisqu'il faut tout dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre mademoiselle Lindane?

FREEFORT.

Si je le croyois, je le noierois de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée

d'être écossaise, et qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là-haut d'être écossais.

FRÉLON.

Eh bien! quel mal y a-t-il à être de son pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici, et avec ceux de ce mylord qui n'y vient plus; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT, *à Frélon.*

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin notre mylord.

FREEPORT.

Un mylord! adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

FREEPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je sors. Mon ami, je ne sais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune écossaise : je reviendrai incessamment; oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement : serviteur. Cette écossaise

est belle et honnête. Adieu. (*En revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

## SCÈNE II.

LORD MURRAI, *pensif et agité;* FRÉLON, *lui faisant la révérence, qu'il ne regarde pas;* FABRICE, *s'éloignant un peu.*

LORD MURRAI, *à Fabrice, d'un air distrait.*

Je suis très-aise de vous revoir, mon brave et honnête homme : comment se porte cette belle et respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous?

FABRICE.

Mylord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu; mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

LORD MURRAI.

Grand dieu! protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle! daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, et pour tirer d'oppression les infortunés! Grâces à tes bontés et à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. Ami, (*à Fabrice.*) laissez-moi parler en particulier à cet homme. (*en montrant Frélon.*)

FRÉLON, *à Fabrice.*

Eh bien! tu vois qu'on t'avoit bien trompé sur mon compte, et que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE, *en sortant*

Je ne vois point cela.

LORD MURRAI, *à Frélon.*

Mon ami.

FRÉLON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome?...

LORD MURRAI.

Non; il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Ecosse; c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'état.

FRÉLON.

Monseigneur je n'ai fait que mon devoir.

LORD MURRAI, *lui donnant quelques guinées.*

Vous m'avez rendu service, sans le savoir; je ne regarde pas à l'intention: on prétend que vous vouliez nuire, et que vous avez fait du bien; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait: mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme, et de mademoiselle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRÉLON.

Grand merci, Monseigneur. Tout le monde me dit des injures, et me donne de l'argent: je suis bien plus habile que je ne croyois.

## SCÈNE III.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI, *seul un moment.*

Un vieux gentilhomme arrivé d'Ecosse, Lindane née dans le même pays! Hélas! s'il étoit possible que je pusse réparer les torts de mon père! si le ciel permettoit...! Entrons. (*A Polly qui sort de la chambre de Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aie passé tant de temps sans venir ici? deux jours entiers!... je ne me le pardonnerois jamais, si je ne les avois employés pour la respectable fille de mylord Monrose : les ministres étoient à Windsor; il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières, et que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encore : ma maîtresse me l'avoit tant défendu! Si je lui donnois le moindre chagrin, je mourrois de douleur. Hélas! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, et je me serois évanouie aussi, si je n'avois pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

LORD MURRAI.

Tiens, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Mylord, j'accepte vos dons : je ne suis pas si fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, et qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

LORD MURRAI.

Juste ciel ! la fille de Monrose dans la pauvreté ! malheureux que je suis ! que m'as-tu dit ? combien je suis coupable ! que je vais tout réparer ! que son sort changera ! Hélas ! pourquoi me l'a-t-elle caché ?

POLLY.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

LORD MURRAI.

Entrons, entrons vîte ; jetons-nous à ses pieds ; c'est trop tarder.

POLLY.

Ah ! mylord ! gardez-vous-en bien ; elle est actuellement avec un gentilhomme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, et ils se disent des choses si intéressantes !

LORD MURRAI.

Quel est-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déjà comme elle ?

POLLY.

Je l'ignore.

LORD MURRAI.

O destinée ! juste ciel ! pourrois-tu faire que cet homme fût ce que je désire qu'il soit ? et que se disoient-ils, Polly ?

POLLY.

Mylord, ils commençoient à s'attendrir; et comme ils s'attendrissoient, ce bon-homme n'a pas voulu que je fusse présente, et je suis sortie.

## SCÈNE IV.

LORD MURRAI, LADY ALTON, POLLY.

LADY ALTON.

AH! je vous y prends enfin, perfide! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre, et de votre intrigue.

LORD MURRAI.

Oui, madame, vous êtes sûre de tout. (*A part.*) Quel contre-temps effroyable!

LADY ALTON.

Monstre, perfide!

LORD MURRAI.

Je puis être un monstre à vos yeux, et je n'en suis pas fâché; mais pour perfide, je suis très-loin de l'être : ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimois plus.

LADY ALTON.

Après une promesse de mariage! scélérat! après m'avoir juré tant d'amour?

LORD MURRAI.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avois; quand je vous ai promis de vous épouser, je voulois tenir ma parole.

LADY ALTON.

Eh! qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

LORD MURRAI.

Votre caractère, vos emportemens : je me mariois pour être heureux, et j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

LADY ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur et pour les grâces.

LADY ALTON.

Traître! tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plus tôt que tu ne penses.

LORD MURRAI.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre : mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADY ALTON.

Allez, lâche, je connois l'objet de vos amours mieux que vous; je sais qui elle est; je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je sais tout : des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout; et bientôt on vous enlevera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

LORD MURRAI.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LORD MURRAI.

Ah ! Madame, arrêtez-vous ; un mot ; expliquez-vous, écoutez.....

LADY ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(*Elle sort.*)

## SCÈNE V.

LORD MURRAI, POLLY.

LORD MURRAI.

Que prétend cette furie ? Que la jalousie est affreuse! O ciel ! fais que je sois toujours amoureux, et jamais jaloux. Que veut-elle ? elle parle de faire enlever ma chère Lindane, et cet étranger ; que veut-elle dire ? sait-elle quelque chose ?–

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avouer ; ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement : je crois que je le suis aussi ; et sans un gros homme, qui est la bonté même, et qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle : on m'avoit fait jurer de n'en rien dire ; mais le moyen de se taire avec vous?

LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu! quelle aventure! et que de revers accumulés en foule! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne : le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, alloient tout réparer; la vertu m'inspiroit; le crime s'oppose à tout ce que je tente : il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse; je cours chez le ministre; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, et je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore.

(*Il sort.*)

POLLY, *seule.*

Voilà d'étranges aventures! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, et qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

## SCÈNE VI.

MONROSE, LINDANE; POLLY *reste un moment, et sort à un signe que lui fait sa maîtresse.*

MONROSE.

Chaque mot que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous, née dans le Locaber! et témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, et si malheureuse avec des sentimens si nobles!

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens même à mes malheurs; peut-être, si j'avois été élevée dans le luxe et la mollesse, cette ame, qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que foible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime; ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites dont le sang a coulé sur les échafauds dans nos guerres civiles, et vous vous obstinez à me cacher votre nom et votre naissance!

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au silence: il est proscrit lui-même; on le cherche; je l'exposerois peut-être, si je me nommois: vous m'inspirez du respect et de l'attendrissement; mais je ne vous connois pas: je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée et prisonnière; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot feroit peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux?

LINDANE.

Je n'avois que cinq ans.

MONROSE.

Grand dieu! qui avez pitié de moi! toutes ces

époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O providence! ne t'arrête point dans tes bontés!

LINDANE.

Quoi! vous versez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, *s'essuyant les yeux.*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère?

LINDANE.

J'avois dix ans quand elle mourut dans mes bras, de douleur et de misère, et que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je succombe! Quel moment, et quel souvenir! Chère et malheureuse épouse!... fils heureux d'être mort, et de n'avoir pas vu tant de désastres! Reconnoîtriez-vous ce portrait! (*Il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je? est-ce un songe? c'est le portrait même de ma mère: mes larmes l'arrosent, et mon cœur qui se fend s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est là votre mère, et je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite, et dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine! où suis-je? Je tombe à vos genoux

genoux ! Voici le premier instant heureux de ma vie... O mon père !... hélas ! comment osez-vous venir dans cette ville ? Je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connoissez toutes les infortunes de notre maison ; vous savez que la maison des Murrai, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice. Toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restoit un ami qui pouvoit, par son crédit, me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avoit promis ; j'apprends, en arrivant, que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Ecosse, que ma tête y est à prix. C'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore : il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer mylord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne hasarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! Que faire ? quel parti prendre ? Ah ! mon père !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez..... Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens, qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre lorsque je vous retrouve... Ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez; votre voix pénètre mon cœur; je crois entendre celle de votre mère. Hélas! que voulez-vous?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous... et pour moi... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous... oui, à tout... Je suis prête à vous suivre: je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir, je le remplirai... C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger?

LINDANE.

Cette vengeance me feroit mourir: partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien ! l'amour paternel l'emporte : puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée, je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe ; soyez prête, et recevez encore mes embrassemens et mes larmes.

## SCÈNE VII.

### LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN est fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus mylord Murrai ; je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiselle ; vous le verrez dans quelques minutes. Il étoit ici tout à l'heure.

LINDANE.

Il étoit ici ; et il ne m'a point vue ! c'est là le comble. O mon malheureux père ! que ne suis-je partie plus tôt !

POLLY.

S'il n'avoit pas été interrompu par cette détestable mylady Alton...

LINDANE.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire ! Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va, sois sûre que je m'arracherois la vie

dans ce moment, si ma vie n'étoit pas nécessaire à mon père.

POLLY.

Mais, Mademoiselle, écoutez-moi donc; je vous jure que mylord.....

LINDANE.

Lui perfide! c'est ainsi que sont faits les hommes! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que mylord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter sur l'amour: je ne sais où je vais, je ne sais ce que je deviendrai; mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse que je le suis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien: reprenez vos esprits, ma chère maîtresse; on vous aime.

LINDANE.

Ah! Polly, es-tu capable de me suivre?

POLLY.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde: mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laisse-moi; ne me parle point de mylord. Hélas!

quand il m'aimeroit, il faudroit partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi...

POLLY.

Eh bien ?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout : les larmes, les soupirs me suffoquent. Suis-moi, et sois prête à partir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE CINQUIÈME.

### SCÈNE I.

FABRICE, LINDANE, FREEPORT.

FABRICE.

Cela perce le cœur, Mademoiselle : Polly fait votre paquet; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, et vous, Monsieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère si généreux, vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnoître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela? qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller : est-ce que vous craignez quelque chose? Vous avez tort; une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

M. Freeport, ce vieux gentilhomme qui est de son pays fait aussi son paquet. Mademoiselle pleuroit, et ce monsieur pleuroit aussi, et ils partent ensemble. Je pleure aussi en vous parlant.

FREEPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie : fi ! que cela est sot de pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas ; et quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête, qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle : je vous ferai toujours du bien... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on ? Ne manquez pas de m'écrire..... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnoissance; et si jamais la fortune...

FREEPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née. Je serois très-aise de recevoir de vos lettres : n'allez pas y mettre de l'esprit, au moins.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez; mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

LINDANE.

O ciel! autre infortune, autre humiliation : quoi! il faudroit que je fusse enchaînée ici, et que mylord... et mon père...

FREEPORT, *à Fabrice.*

Oh! qu'à cela ne tienne : quoiqu'elle ait je ne

sais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie; il ne faut point gêner les filles. Je me soucie de cinq cents guinées comme de rien. (*Bas, à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira : écrivez-moi; revoyez-moi, quand vous reviendrez... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime et d'affection.

## SCÈNE II.

LORD MURRAI, ET SES GENS, *dans l'enfoncement;* LINDANE, ET LES PRÉCÉDENS, *sur le devant.*

LORD MURRAI, *à ses gens.*

Restez ici, vous : vous, courez à la chancellerie, et rapportez-moi le parchemin qu'on expédie, dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*Il tire un papier de sa poche et le lit.*) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane!

LINDANE, *à Polly.*

Hélas! en le voyant, je me sens déchirer le cœur.

FREEPORT.

Ce mylord-là vient toujours mal à propos : il est si beau et si bien mis qu'il me déplaît souverainement; mais, après tout, que cela me fait-il? j'ai quelque affection.... mais je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnoissance et mes regrets.

FREEPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être: je vous dis que je n'aime point... je vous verrai pourtant encore une fois; je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut : je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle.

## SCÈNE III.

### POLLY, LINDANE, LORD MURRAI.

LORD MURRAI.

ENFIN donc je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes! elle ne vous convient pas : une plus digne de vous vous attend. Quoi! belle Lindane, vous baissez les yeux, et vous pleurez! Quel est ce gros homme qui vous parloit? vous auroit-il causé quelque chagrin? il en porteroit la peine sur l'heure.

LINDANE, *en essuyant ses larmes.*

Hélas! c'est un bon homme, un homme grossièrement vertueux! qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgrâces, qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédai-

gnant de me voir; qui, s'il m'avoit aimée, n'auroit point passé trois jours sans m'écrire.

LORD MURRAI.

Ah! croyez que j'aimerois mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches : je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous; si, en revenant ici, j'ai trouvé cette femme vindicative et cruelle qui vouloit vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand dieu! moi, ne vous avoir pas écrit!

LINDANE.

Non.

LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres : sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse : qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle! pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, et l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom!

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

LORD MURRAI, *montrant Polly.*

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien! vous me connoissez: vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons; votre père a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduite à cet état que j'ai voulu vous cacher; et vous, son fils! vous! vous osez m'aimer!

LORD MURRAI.

Je vous adore, et je le dois; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père: c'est une justice de la Providence; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage, daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords et l'amour du fils réparer les fautes du père!

LINDANE.

Hélas! et il faut que je parte, et que je vous quitte pour jamais.

LORD MURRAI.

Que vous partiez! que vous me quittiez! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle; j'y mettrai bon ordre. Vous prenez toujours des résolutions désespérées. Mylord, secondez-moi bien.

LORD MURRAI.

Eh! qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

LORD MURRAI.

Votre père? Eh! où est-il? que veut-il? que ne me parlez-vous?

LINDANE.

Il est ici; il m'emmène : c'en est fait.

LORD MURRAI.

Non! je jure par vous qu'il ne vous enlevera pas. Il est ici? conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voie; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs, en vous arrachant la vie; et je ne fuyois avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

LORD MURRAI.

La vôtre est plus cruelle; croyez que je ne le crains pas, et que je le ferai rentrer en lui-même. (*En se retournant.*) Quoi! on n'est pas encore revenu? Ciel! que le mal se fait rapidement, et le bien avec lenteur!

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher. Si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui, privez-vous de ma vue; épargnez-lui l'horreur de la vôtre : écartez-vous du moins pour quelque temps.

LORD MURRAI.

Ah! que c'est avec regret; mais vous m'y for-

cez; je vais rentrer; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.

## SCÈNE IV.

### MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

Allons, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant, daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE.

Quoi! après m'avoir pressé vous-même de partir, après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgrâces! Avez-vous changé de dessein? avez-vous retrouvé et perdu, en si peu de temps, le sentiment de la nature?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en suis incapable;... je vous suivrai;... mais, encore une fois, attendez quelque temps; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages; ne me refusez pas des instans précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, et vous les perdez;

songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé... Cependant j'avois quelque espoir..... N'importe; vous êtes mon père, je vous suis. Ah! malheureuse!

## SCÈNE V.

FABRICE ET FREEPORT *paroissent d'un côté, tandis que* MONROSE ET SA FILLE *parlent de l'autre.*

FREEPORT, *à Fabrice.*

Sa suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point. J'en suis bien aise; je m'accoutumois à elle : je ne l'aime point, mais elle est si bien née que je la voyois partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble..... je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE, *à Freeport.*

Adieu, Monsieur; nous partons le cœur plein de vos bontés : je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous; vous me faites pardonner au genre humain.

FREEPORT.

Vous partez donc avec cette dame : je n'ap-

prouve point cela; vous devriez rester. Il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; LE LORD MURRAI, *dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.*

LORD MURRAI.

Ah ! je le tiens enfin, ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel! qui m'avez secondé.

FREEPORT.

Quoi! verrai-je toujours ce maudit mylord? que cet homme me choque avec ses grâces!

MONROSE, *à sa fille, tandis que mylord Murrai parle à son domestique.*

Quel est cet homme, ma fille?

LINDANE.

Mon père, c'est... O ciel! ayez pitié de nous.

FABRICE.

Monsieur, c'est mylord Murrai, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai! grand dieu! mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs! (*Il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père? arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, c'est ainsi que vous me trahissez?

FABRICE, *se jetant au-devant de Monrose.*

Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure, vous me perdriez.

FREEPORT.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie? les volontés sont libres, laissez-les faire.

LORD MURRAI, *toujours au fond du théâtre, à Monrose.*

Vous êtes le père de cette respectable personne, n'est-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs.

MONROSE.

Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encore une fois...

LORD MURRAI.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer. (*Il tire son épée.*)

LINDANE, *entre les bras de Polly.*

Cruel!... vous oseriez!...

LORD MURRAI.

Oui, j'ose... Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi. (*Il jette son épée.*) C'est ainsi que je me bats contre vous.

FREEPORT.

En voici bien d'une autre!

LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main, mais de l'autre prenez cet écrit, lisez, et connoissez-moi. (*Il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je? ma grâce! le rétablissement de ma maison! O ciel! et c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout? Ah! mon bienfaiteur!... (*Il veut se jeter à ses pieds.*) Vous triomphez de moi plus que si j'étois tombé sous vos coups.

LINDANE.

Ah! que je suis heureuse! mon amant est digne de moi.

LORD MURRAI.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas! et comment reconnoître tant de générosité?

LORD MURRAI, *en montrant Lindane.*

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père et la fille sont à vos genoux pour jamais.

FREEPORT, *à Fabrice.*

Mon ami, je me doutois bien que cette demoiselle n'étoit pas faite pour moi; mais après tout, elle est tombée en bonnes mains, et cela me fait plaisir.

FIN DE L'ÉCOSSAISE.

# TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.



Fin de la table du tome treizième.

